LES

PETITS POÈTES DU XVIIIE SIÈCLE

LES PETITS POÈTES DU XVIIIE SIÈCLE

J.-B. ROUSSEAU — LEFRANC DE POMPIGNAN
HOUDAR DE LA MOTTE — BERNIS — PIRON
SAINT-LAMBERT — THOMAS — GRESSET
DORAT — LEBRUN-ECOUCHARD — GILBERT
ROUCHER — PARNY — DELILLE

MORCEAUX CHOISIS



LA RENAISSANCE DU LIVRE
JEAN GILLEQUIN & Cie, Éditeurs
7, Place Saint-Michel — PARIS

AVERTISSEMENT DES ÉDITEURS

On n'est pas tendre d'ordinaire pour ceux qu'on a coutume d'appeler, avec mépris, les « petits » poètes du XVIIIe siècle. Sans doute, on ne leur pardonne pas d'avoir laissé déchoir la haute tradition d'art que le XVIIe, dont ils furent presque tous les élèves, leur avait léguée. La critique académique est dure pour eux. Un de nos maîtres les plus éminents intitule le chapitre qu'il leur consacre dans son *Histoire de la Littérature française* : « La Poésie sans poésie ». Vraiment, c'est cruel... et il faut bien le dire, souvent mérité. Et pourtant, les poètes du XVIIIe siècle ont droit à toute notre indulgence. Il est dans l'histoire des époques qui sont exceptionnellement propices à l'inspiration et à la production poétiques. Le siècle où ils vivaient n'était pas une de ces époques-là. C'était un âge de fièvre et de combat, troublé par les passions, travaillé par les idées. Les écrits des philosophes, leurs libelles, leurs pamphlets, les échos amples ou étouffés de leurs querelles retenaient seuls l'attention. Tout le monde se demandait avec anxiété qui allait l'emporter dans la partie où tout l'ordre ancien de la société était en jeu. L'Encyclopédie, dont Diderot poursuivait

l'achèvement avec une ardeur tenace, arriverait-elle à paraître? Que méditait le demi-dieu Voltaire dans sa retraite de Ferney ? Quelle nouvelle machine à effondrer les préjugés était-il en train de bâtir d'une main infatigable ? Voilà quelles étaient les vraies préoccupations du jour. Certes, les poètes continuaient à être estimés ; on les choyait, on les recherchait. Comme de nos jours, l'Académie encourageait leurs efforts par des concours. Mais les concours académiques n'ont jamais rien sauvé, et les poètes traînaient une vie languissante, parce que l'atmosphère était irrespirable pour eux. Pour s'accommoder au goût du jour, ils s'étaient faits philosophes. Dans des odes pareilles à des dissertations, ils chantaient : l'Amour-propre, le Désir de l'Immortalité, la Bienfaisance, et ils alignaient, sur ces sujets abstraits, des vers plus abstraits encore. Les vastes formes lyriques que la Pléiade avait acclimatées en France, que Malherbe avait perfectionnées, rendaient plus pénibles aux yeux du lecteur les efforts de leur inspiration laborieuse. Leur pensée ingénieuse parfois, toujours un peu mince, flottait dans ces amples vêtements de rythmes, destinés à être gonflés par toutes les tempêtes de l'inspiration. Pour tromper leur monde, ils avaient recours à la rhétorique ; la plupart d'entre eux avaient fait d'assez fortes études pour savoir relever par un choix de mots nobles le lien commun le plus banal. Ils n'avaient pas tout à fait tort du reste ; car l'oreille du rhéteur perce toujours un peu sous tout bon poète lyrique français. Par malheur, ils ne surent pas rendre cette rhétorique sincère, l'animer de cette chaleur de conviction qu'on trouve chez Lamartine et chez Victor Hugo. Indifférents à la couleur et au son des mots, peu soucieux

de la rime, ils se préoccupèrent beaucoup plus d'être compris que d'émouvoir, et c'est là précisément leur condamnation. La poésie lyrique, qu'ils pratiquèrent avec un incompréhensible acharnement, leur était, plus que toute autre, fermée.

Ils se rattrapèrent dans les petits sujets, dans le conte, dans la chanson, dans l'épigramme ; et là, il faut bien l'avouer, ils sont particulièrement inimitables. Sur ce point, l'ambiance les favorisait. Les femmes avaient repris, dans la société littéraire, la place qu'elles avaient perdue depuis l'Hôtel de Rambouillet et les Précieuses. Le XVIIIe siècle, on le sait, fut l'époque des salons. L'esprit recherché pour lui-même revint à la mode, et l'on vit aussi apparaître quelque chose que les siècles passés de notre histoire n'avaient point connu : cette sensualité égrillarde à fleur de peau qui, de la Régence à Parny, emplit tout le siècle d'une odeur équivoque de boudoir. Une poésie en sortit, moralement contestable, mais pleine d'un charme trouble, raffiné, léger. Quand l'Esprit et quand l'Amour entrent en conflit, il faut que l'un des deux perde ses ailes ; ce fut l'Amour qui les perdit. Spirituels contre leurs ennemis, qu'ils criblèrent des épigrammes les plus alertes, les plus cuisantes, les plus acérées qu'on ait décochées jamais, les poètes le furent également dans le récit de leurs désirs et de leurs passades. Ils y mêlèrent — et ce n'est pas ce qu'il y a de plus heureux dans leur cas — un peu de cette sensiblerie qui s'accorde si bien avec la plus basse sensualité, et qui n'a rien à voir avec le véritable sentiment ; ils s'y montrèrent souvent pleins d'afféterie et de préciosité, mais leur forme les sauva. Sans doute, leur phrase est un peu molle ; sans

contours arrêtés, elle fait souvent songer aux lignes sinueuses des rocailles de Boucher ; mais elle est précise dans le détail et d'une élégance toujours piquante. Des hommes comme Bernis et comme Saint-Lambert sont vraiment les maîtres du compliment lestement tourné, du conte badin, du madrigal voluptueux.

Enfin, quand, à la veille de la Révolution, le snobisme de la nature, que Jean-Jacques Rousseau avait réhabilitée, eut fait des bergères de toutes les grandes dames, alors que les poètes étrangers comme Thomson et Gessner chantaient les charmes de la vie des champs, les poètes suivirent le goût changeant du siècle et les exemples qui leur venaient de l'extérieur. Ce grand souffle pur passa sur eux, et s'il ne réussit pas à les soulever de terre, ils durent du moins à cette inspiration quelques vers qui sont parmi les plus gracieux et les plus tendres qu'on ait jamais écrits. Sans doute, on est fondé à leur reprocher encore une tendance fâcheuse à l'abstraction, et aussi une inexpérience totale de ce qu'ils prétendirent célébrer. Néanmoins, ils furent de bonne foi dans leur nouvel enthousiasme, et s'il est incontestable que c'est Chénier, qui, à travers l'antiquité, a retrouvé la nature, du moins n'est-il pas indifférent de se rappeler que Lamartine avait beaucoup pratiqué Saint-Lambert, Roucher, Delille, et qu'il n'a pas été sans leur faire quelques emprunts. Les poètes de la fin du XVIIIe siècle ont l'honneur d'avoir frayé le chemin aux romantiques.

JEAN-BAPTISTE ROUSSEAU

(1671-1741)

Parmi les poètes du XVIIIe siècle, Voltaire excepté, Rousseau occupe incontestablement la première place. Peu d'hommes ont eu une vie aussi mouvementée que la sienne. Fils d'un cordonnier qui lui fit faire d'excellentes études, et dont il eut le tort de rougir, il montra, dès sa première jeunesse, une curieuse aptitude à tourner agréablement des vers sur les sujets les plus variés. Ce talent lui ouvrit les portes de la société brillante et corrompue de la fin du XVIIe siècle et de la Régence. Après avoir accompagné à Londres le maréchal de Tallard dont il était secrétaire, il crut avoir trouvé sa voie dans le théâtre et donna, en l'espace de peu d'années, plusieurs pièces qui n'obtinrent pas un bien vif succès. Ce sont : *le Café* (1694), *le Flatteur* (1696), *Jason ou la Toison d'or* (1696), *Vénus et Adonis* (1697), *le Capricieux* (1700). Cette expérience lui fit comprendre que ses qualités toutes lyriques se prêtaient assez mal à ce genre de productions.

Esprit mordant, sans rival pour trousser une épigramme libertine ou pour écrire une épître alerte et malicieuse, à la manière de Marot, il avait abusé de ses dons et s'était fait de sérieux ennemis. La souplesse de son génie lui permettait d'ailleurs de satisfaire à la fois le maréchal de Noailles, en donnant de fort belles paraphrases des Psaumes, et la société licencieuse du Temple par mille petits écrits d'une honnêteté douteuse. En 1700, au moment où l'insuccès de ses essais dramatiques l'avait le plus aigri, il eut la maladresse de composer, sur un air de l'opéra d'*Hésione*, fort en vogue à ce

moment, cinq couplets d'une grossièreté effroyable contre ses ennemis. Il les répandit au café Laurent, assuré qu'il était de garder l'anonyme. Malheureusement, on reconnut sa manière et on répondit. Pour ne pas demeurer en reste, il ajouta des couplets plus outrageants encore à ceux qu'il avait déjà composés. L'affaire sommeilla pendant dix ans. A cette époque de nouveaux couplets parurent, d'une révoltante infamie, et si adroitement pastichés qu'il était impossible ne ne pas les attribuer à Rousseau. Il n'en était pourtant pas l'auteur. L'indignation soulevée fut énorme. Perdant la tête, ou mû par le désir de perdre un ennemi, Rousseau accusa Saurin, de l'Académie, savant illustre et protégé par d'illustres personnages. Un procès fut engagé. Rousseau fut déclaré l'auteur des couplets en question, condamné comme dîffamateur, et banni de France à perpétuité par le Parlement (1712). Sans attendre la sentence, il avait déjà pris la fuite, et s'était retiré auprès d'un de ses amis, le comte du Luc, ambassadeur de France en Suisse.

Dès lors, il mena une vie inquiète et tourmentée. Obligé pour vivre de rester dans la clientèle des grands personnages, il les chanta dans des odes pénibles, d'où l'inspiration est absente. Il finit par s'établir à Bruxelles, où il s'attira la haine de Voltaire. En 1738, revenu à Paris incognito sous le nom de Richer, il intrigua vainement pour obtenir du Parlement des lettres de rappel, et dut retourner en Belgique, pour y mourir dans la désolation et dans la misère.

Outre les pièces de théâtre plus haut mentionnées et qui sont bien ignorées aujourd'hui, Rousseau a laissé un livre d'Odes sacrées, trois livres d'Odes profanes, des Cantates, des Epîtres, des Allégories, des Épigrammes, et quelques volumes de Correspondance. Ce sont ses Odes qui ont fait sa célébrité. Les variations de la critique à l'égard de Rousseau rendent la tâche difficile lorsqu'il s'agit de porter sur son œuvre un jugement exact, ni trop favorable, ni trop sévère. Néanmoins on lira toujours avec plaisir des poèmes comme la *Cantate de Circé*, écrits dans une langue précise et pure, dignes en tous points des grands écrivains du siècle précédent.

ODE TIRÉE DU PSAUME XLVIII

SUR L'AVEUGLEMENT DES HOMMES DU SIÈCLE

Qu'aux accents de ma voix la terre se réveille ;
Rois, soyez attentifs ; peuples, ouvrez l'oreille :
Que l'univers se taise, et m'écoute parler.
Mes chants vont seconder les efforts de ma lyre :
L'Esprit saint me pénètre, il m'échauffe, et m'inspire
Les grandes vérités que je vais révéler.

L'homme en sa propre force a mis sa confiance ;
Ivre de ses grandeurs et de son opulence,
L'éclat de sa fortune enfle sa vanité.
Mais ô moment terrible ! ô jour épouvantable !
Où la mort saisira ce fortuné coupable
Tout chargé des liens de son iniquité !

Que deviendront alors, répondez, grands du monde,
Que deviendront ces biens où votre espoir se fonde,
Et dont vous étalez l'orgueilleuse moisson ?
Sujets, amis, parents, tout deviendra stérile ;
Et, dans ce jour fatal, l'homme à l'homme inutile,
Ne paiera point à Dieu le prix de sa rançon.

Vous avez vu tomber les plus illustres têtes ;
Et vous pourriez encore, insensés que vous êtes,
Ignorer le tribut que l'on doit à la mort !
Non, non, tout doit franchir ce terrible passage :
Le riche et l'indigent, l'imprudent et le sage,
Sujets à même loi, subissent même sort.

D'avides étrangers, transportés d'allégresse,
Engloutissent déjà toute cette richesse,

Ces terres, ces palais de vos noms ennoblis.
Et que vous reste-t-il en ces moments suprêmes ?
Un sépulcre funèbre, où vos noms, où vous-mêmes
Dans l'éternelle nuit serez ensevelis.

Les hommes, éblouis de leurs honneurs frivoles,
Et de leurs vains flatteurs écoutant les paroles,
Ont de ces vérités perdu le souvenir.
Pareils aux animaux farouches et stupides,
Les lois de leur instinct sont leurs uniques guides,
Et pour eux le présent paraît sans avenir.

Un précipice affreux devant eux se présente
Mais toujours leur raison, soumise et complaisante,
Au-devant de leurs yeux met un voile imposteur.
Sous leurs pas cependant s'ouvrent les noirs abîmes,
Où la cruelle mort, les prenant pour victimes,
Frappe ces vils troupeaux dont elle est le pasteur.

Là s'anéantiront ces titres magnifiques,
Ce pouvoir usurpé, ces ressorts politiques,
Dont le juste autrefois sentit le poids fatal.
Ce qui fit leur bonheur, deviendra leur torture ;
Et Dieu, de sa justice apaisant le murmure,
Livrera ces méchants au pouvoir infernal.

Justes, ne craignez point le vain pouvoir des hommes ;
Quelque élevés qu'ils soient, ils sont ce que nous sommes.
Si vous êtes mortels, ils le sont comme vous.
Nous avons beau vanter nos grandeurs passagères,
Il faut mêler sa cendre aux cendres de ses pères ;
Et c'est le même Dieu qui nous jugera tous.

(Liv. I, Ode 3.)

ODE A M. L'ABBÉ COURTIN

Abbé, chéri des neuf sœurs,
Qui dans ta philosophie
Sais faire entrer les douceurs
Du commerce de la vie ;
Tandis qu'en nombres impairs
Je te trace ici les vers
Que m'a dictés mon caprice,
Que fais-tu dans ces déserts
Qu'enferme ton bénéfice?

Vas-tu dès l'aube du jour,
Secondé d'un plomb rapide,
Ensanglanter le séjour
De quelque lièvre timide?
Ou chez tes moines tondus,
A t'ennuyer assidus,
Cherches-tu quelques vieux titres,
Qui dans ton trésor perdus
Se retrouvent sur leurs vitres?

Mais non, je te connais mieux,
Tu sais trop bien que le sage
De son loisir studieux
Doit faire un plus noble usage,
Et justement enchanté
De la belle antiquité,
Chercher dans son sein fertile
La solide volupté,
Le vrai, l'honnête, et l'utile.

Toutefois, de ton esprit
Bannis l'erreur générale,
Qui jadis en maint écrit
Plaça la saine morale :

On abuse de son nom.
Le chantre d'Agamemnon
Sut nous tracer dans son livre,
Mieux que Chrysippe et Zénon,
Quel chemin nous devons suivre.

Homère adoucit mes mœurs
Par ses riantes images ;
Sénèque aigrit mes humeurs
Par ses préceptes sauvages.
En vain, d'un ton de rhéteur,
Epictète à son lecteur
Prêche le bonheur suprême ;
J'y trouve un consolateur
Plus affligé que moi-même.

Dans son flegme simulé
Je découvre sa colère ;
J'y vois un homme accablé
Sous le poids de sa misère :
Et dans tous ces beaux discours
Fabriqués durant le cours
De sa fortune maudite,
Vous reconnaissez toujours
L'esclave d'Épaphrodite.

Mais je vois déjà d'ici
Frémir tout le Zénonisme,
D'entendre traiter ainsi
Un des saints du paganisme.
Pardon. Mais, en vérité,
Mon Apollon révolté
Lui devait ce témoignage,
Pour l'ennui que m'a coûté
Son insupportable ouvrage.

De tout semblable pédant
Le commerce communique
Je ne sais quoi de mordant,
De farouche ou de cynique.

O le plaisant avertin
D'un fou du pays latin
Qui se travaille et se gêne,
Pour devenir à la fin
Sage comme Diogène !

Je ne prends point pour vertu
Les noirs accès de tristesse
D'un loup-garou revêtu
Des habits de la sagesse :
Plus légère que le vent,
Elle fuit d'un faux savant
La sombre mélancolie,
Et se sauve bien souvent
Dans les bras de la Folie.

La vertu du vieux Caton,
Chez les Romains tant prônée,
Était souvent, nous dit-on,
De Falerne enluminée.
Toujours ces sages, hagards,
Maigres, hideux et blafards,
Sont souillés de quelque opprobre ;
Et du premier des Césars
L'assassin fut homme sobre.

Dieu bénisse nos dévots ;
Leur âme est vraiment loyale.
Mais jadis les grands pivots
De la Ligue anti-royale,
Les Lincestres, les Aubris,
Qui contre les deux Henris
Prêchaient tant la populace,
S'occupaient peu des écrits
D'Anacréon et d'Horace.

Crois-moi, fais de leurs chansons
Ta plus importante étude :
A leurs aimables leçons
Consacre ta solitude ;

Et par Sonning rappelé
Sur ce rivage émaillé
Où Neuilly borde la Seine,
Reviens au vin d'Auvilé
Mêler les eaux d'Hippocrène.

(Liv. II, Ode 2.)

ODE A M. LE MARQUIS DE LA FARE

Dans la route que je me trace,
La Fare, daigne m'éclairer ;
Toi, qui dans les sentiers d'Horace
Marches sans jamais t'égarer :
Qui, par les leçons d'Aristippe,
De la sagesse de Chrysippe
As su corriger l'âpreté,
Et, telle qu'aux beaux jours d'Astrée,
Nous montrer la vertu parée
Des attraits de la volupté.

Ce feu sacré que Prométhée
Osa dérober dans les cieux,
La raison, à l'homme apportée,
Le rend presque semblable aux dieux.
Se pourrait-il, sage la Fare,
Qu'un présent si noble et si rare
De nos maux devînt l'instrument,
Et qu'une lumière divine
Pût jamais être l'origine
D'un déplorable aveuglement ?

Lorsqu'à l'époux de Pénélope
Minerve accorde son secours,
Les Lestrygons et le Cyclope
Ont beau s'armer contre ses jours :

Aidé de cette intelligence,
Il triomphe de la vengeance
De Neptune en vain courroucé ;
Par elle, il brave les caresses
Des Sirènes enchanteresses
Et les breuvages de Circé.

De la vertu qui nous conserve
C'est le symbolique tableau ;
Chaque mortel a sa Minerve,
Qui doit lui servir de flambeau.
Mais cette déité propice
Marchait toujours devant Ulysse,
Lui servant de guide ou d'appui ;
Au lieu que, par l'homme conduite,
Elle ne va plus qu'à sa suite,
Et se précipite avec lui.

Loin que la raison nous éclaire
Et conduise nos actions,
Nous avons trouvé l'art d'en faire
L'orateur de nos passions.
C'est un sophiste qui nous joue,
Un vil complaisant qui se loue
A tous les fous de l'univers
Qui, s'habillant du nom de sages,
La tiennent sans cesse à leurs gages
Pour autoriser leurs travers.

C'est elle qui nous fait accroire
Que tout cède à notre pouvoir ;
Qui nourrit notre folle gloire
De l'ivresse d'un faux savoir ;
Qui, par cent nouveaux stratagèmes
Nous masquant sans cesse à nous-mêmes,
Parmi les vices nous endort ;
Du furieux fait un Achille,
Du fourbe, un politique habile,
Et de l'athée un esprit fort.

Mais vous, mortels, qui, dans le monde
Croyant tenir les prémiers rangs,
Plaignez l'ignorance profonde
De tant de peuples différents ;
Qui confondez avec la brute
Ce Huron caché sous sa hutte
Au seul instinct presque réduit ;
Parlez : « Quel est le moins barbare
D'une raison qui vous égare,
Ou d'un instinct qui le conduit ? »

La nature, en trésors fertile,
Lui fait abondamment trouver
Tout ce qui lui peut être utile,
Soigneuse de le conserver.
Content du partage modeste
Qu'il tient de la bonté céleste,
Il vit, sans trouble et sans ennui ;
Et si son climat lui refuse
Quelques biens dont l'Europe abuse,
Ce ne sont plus des biens pour lui.

Couché dans un antre rustique,
Du Nord il brave la rigueur ;
Et notre luxe asiatique
N'a point énervé sa vigueur.
Il ne regrette point la perte
De ces arts dont la découverte
A l'homme a coûté tant de soins,
Et qui, devenus nécessaires,
N'ont fait qu'augmenter nos misères
En multipliant nos besoins.

Il méprise la vaine étude
D'un philosophe pointilleux,
Qui, nageant dans l'incertitude,
Vante son savoir merveilleux.
Il ne veut d'autre connaissance
Que ce que la Toute-Puissance

A bien voulu nous en donner ;
Et sait qu'elle créa les sages
Pour profiter de ses ouvrages,
Et non pour les examiner.

Ainsi, d'une erreur dangereuse
Il n'avale point le poison ;
Et notre clarté ténébreuse
N'a point offusqué sa raison.
Il ne se tend point à lui-même
Le piège d'un adroit système
Pour se cacher la vérité,
Le crime à ses yeux paraît crime ;
Et jamais rien d'illégitime
Chez lui n'a pris l'air d'équité.

Maintenant, fertiles contrées,
Sages mortels, peuples heureux,
Des nations hyperborées
Plaignez l'aveuglement affreux :
Vous qui, dans la vaine noblesse,
Dans les honneurs, dans la mollesse,
Fixez la gloire et les plaisirs ;
Vous de qui l'infâme avarice
Promène au gré de son caprice
Les insatiables désirs.

Oui, c'est toi, monstre détestable,
Superbe tyran des humains,
Qui seul du bonheur véritable
A l'homme a fermé les chemins.
Pour apaiser sa soif ardente,
La terre, en trésors abondante,
Ferait germer l'or sous ses pas :
Il brûle d'un feu sans remède ;
Moins riche de ce qu'il possède,
Que pauvre de ce qu'il n'a pas.

Ah ! si d'une pauvreté dure
Nous cherchons à nous affranchir,

Rapprochons-nous de la nature,
Qui seule peut nous enrichir,
Forçons de funestes obstacles ;
Réservons pour nos tabernacles
Cet or, ces rubis, ces métaux ;
Ou, dans le sein des mers avides
Jetons ces richesses perfides,
L'unique élément de nos maux.

Ce sont là les vrais sacrifices
Par qui nous pouvons étouffer
Les semences de tous les vices
Qu'on voit ici-bas triompher.
Otez l'intérêt de la terre,
Vous en exilerez la guerre,
L'honneur rentrera dans ses droits ;
Et, plus justes que nous ne sommes,
Nous verrons régner chez les hommes
Les mœurs à la place des lois.

Surtout réprimons les saillies
De notre curiosité,
Source de toutes nos folies,
Mère de notre vanité.
Nous errons dans d'épaisses ombres
Où souvent nos lumières sombres
Ne servent qu'à nous éblouir.
Soyons ce que nous devons être,
Et ne perdons point à connaître
Des jours destinés à jouir.

(Liv. II, Ode 9.)

ODE SUR UN COMMENCEMENT D'ANNÉE

L'Astre qui partage les jours,
Et qui nous prête sa lumière,
Vient de terminer sa carrière
Et commencer un nouveau cours.

Avec une vitesse extrême
Nous avons vu l'an s'écouler ;
Celui-ci passera de même,
Sans qu'on puisse le rappeler.

Tout finit ; tout est, sans remède,
Aux lois du temps assujetti ;
Et par l'instant qui lui succède
Chaque instant est anéanti.

La plus brillante des journées
Passe pour ne plus revenir ;
La plus fertile des années
N'a commencé que pour finir.

En vain, par les murs qu'on achève
On tâche à s'immortaliser ;
La vanité qui les élève
Ne saurait les éterniser.

La même loi, partout suivie,
Nous soumet tous au même sort.
Le premier moment de la vie
Est le premier pas vers la mort.

Pourquoi donc en si peu d'espace
De tant de soins m'embarrasser ?
Pourquoi perdre le jour qui passe
Pour un autre qui doit passer ?

Si tel est le destin des hommes
Qu'un moment peut nous voir finir,
Vivons pour l'instant où nous sommes
Et non pour l'instant à venir.

Cet homme est vraiment déplorable,
Qui, de la fortune amoureux,
Se rend lui-même misérable,
En travaillant pour être heureux.

Dans des illusions flatteuses
Il consume ses plus beaux ans ;
A des espérances douteuses
Il immole des biens présents.

Insensés ! votre âme se livre
A de tumultueux projets ;
Vous mourrez sans avoir jamais
Pu trouver le moment de vivre.

De l'erreur qui vous a séduits
Je ne prétends pas me repaître ;
Ma vie est l'instant où je suis
Et non l'instant où je dois être.

Je songe aux jours que j'ai passés
Sans les regretter, ni m'en plaindre :
Je vois ceux qui me sont laissés
Sans les désirer, ni les craindre.

Ne laissons point évanouir
Des biens mis en notre puissance
Et que l'attente d'en jouir
N'étouffe point leur jouissance.

Le moment passé n'est plus rien ;
L'avenir peut ne jamais être :
Le présent est l'unique bien
Dont l'homme soit vraiment le maître.

(Liv. II, Ode 13.)

ODE A M. LE COMTE DU LUC

ALORS AMBASSADEUR DE FRANCE EN SUISSE
ET PLÉNIPOTENTIAIRE A LA PAIX DE BADE

Tel que le vieux pasteur des troupeaux de Neptune,
Protée, à qui le Ciel, père de la Fortune,
Ne cache aucuns secrets,
Sous diverse figure : arbre, flamme, fontaine,
S'efforce d'échapper à la vue incertaine
Des mortels indiscrets;

Ou, tel que d'Apollon le ministre terrible,
Impatient du Dieu dont le souffle invincible
Agite tous ses sens,
Le regard furieux, la tête échevelée,
Du temple fait mugir la demeure ébranlée
Par ses cris impuissants ·

Tel, aux premiers accès d'une sainte manie,
Mon esprit alarmé redoute du génie
L'assaut victorieux;
Il s'étonne ; il combat l'ardeur qui le possède,
Et voudrait secouer du démon qui l'obsède
Le joug impérieux.

Mais sitôt que, cédant à la fureur divine,
Il reconnaît enfin du Dieu qui le domine
Les souveraines lois,
Alors, tout pénétré de sa vertu suprême,
Ce n'est plus un mortel, c'est Apollon lui-même
Qui parle par ma voix.

Je n'ai point l'heureux don de ces esprits faciles
Pour qui les Doctes Sœurs, caressantes, dociles,

Ouvrent tous leurs trésors ;
Et qui, dans la douceur d'un tranquille délire,
N'éprouvèrent jamais, en maniant la lyre,
Ni fureurs, ni transports.

Des veilles, des travaux, un faible cœur s'étonne ;
Apprenons toutefois que le fils de Latone,
Dont nous suivons la cour,
Ne nous vend qu'à ce prix ces traits de vive flamme,
Et ces ailes de feu qui ravissent une âme
Au céleste séjour.

C'est par là qu'autrefois d'un prophète fidèle
L'esprit, s'affranchissant de sa chaîne mortelle
Par un puissant effort,
S'élançait dans les airs comme un aigle intrépide,
Et jusque chez les dieux allait d'un vol rapide
Interroger le sort.

C'est par là qu'un mortel, forçant les rives sombres,
Au superbe tyran qui règne sur les ombres
Fit respecter sa voix :
Heureux si, trop épris d'une beauté rendue,
Par un excès d'amour il ne l'eût point perdue
Une seconde fois !

Telle était de Phébus la vertu souveraine,
Tandis qu'il fréquentait les bords de l'Hippocrène
Et les sacrés vallons,
Mais ce n'est plus le temps, depuis que l'avarice,
Le mensonge flatteur, l'orgueil et le caprice
Sont nos seuls Apollons.

Ah ! si ce Dieu sublime, échauffant mon génie,
Ressuscitait pour moi de l'antique harmonie
Les magiques accords ;
Si je pouvais du ciel franchir les vastes routes,
Ou percer par mes chants les infernales voûtes
De l'empire des morts ;

Je n'irais point, des Dieux profanant la retraite
Dérober au destin, téméraire interprète,
Ses augustes secrets ;
Je n'irais point chercher une amante ravie,
Et, la lyre à la main, redemander sa vie
Au gendre de Cérès.

Enflammé d'une ardeur plus noble, et moins stérile,
J'irais, j'irais pour vous, ô mon illustre asile,
O mon fidèle espoir,
Implorer aux Enfers ces trois fières déesses,
Que jamais jusqu'ici nos vœux ni nos promesses
N'ont su l'art d'émouvoir.

« Puissantes déités qui peuplez cette rive,
Préparez, leur dirais-je, une oreille attentive
Au bruit de mes concerts ;
Puissent-ils amollir vos superbes courages
En faveur d'un héros digne des premiers âges
Du naissant univers !

« Non ! jamais sous les yeux de l'auguste Cybèle
La terre ne fit naître un plus parfait modèle
Entre les dieux mortels ;
Et jamais la vertu n'a, dans un siècle avare,
D'un plus riche parfum, ni d'un encens plus rare
Vu fumer ses autels.

« C'est lui, c'est le pouvoir de cet heureux génie
Qui soutient l'équité contre la tyrannie
D'un astre injurieux.
L'aimable Vérité, fugitive, importune,
N'a trouvé qu'en lui seul sa gloire, sa fortune,
Sa patrie, et ses dieux.

« Corrigez donc pour lui vos rigoureux usages.
Prenez tous les fuseaux qui pour les plus longs âges
Tournent entre vos mains.
C'est à vous que du Styx les Dieux inexorables
Ont confié les jours, hélas ! trop peu durables,
Des fragiles humains.

« Si ces Dieux, dont un jour tout doit être la proie,
Se montrent trop jaloux de la fatale joie
Que vous leur redevez,
Ne délibérez plus, tranchez mes destinées,
Et renouez leur fil à celui des années
Que vous lui réservez.

« Ainsi daigne le ciel, toujours pur et tranquille,
Verser sur tous les jours que votre main nous file
Un regard amoureux !
Et puissent les mortels, amis de l'innocence,
Mériter tous les soins que votre vigilance
Daigne prendre pour eux ! »

C'est ainsi qu'au delà de la fatale barque
Mes chants adouciraient de l'orgueilleuse Parque
L'impitoyable loi ;
Lachésis apprendrait à devenir sensible,
Et le double ciseau de sa sœur inflexible
Tomberait devant moi.

Une santé dès lors florissante, éternelle,
Vous ferait recueillir d'une automne nouvelle
Les nombreuses moissons ;
Le ciel ne serait plus fatigué de nos larmes,
Et je verrais enfin de mes froides alarmes
Fondre tous les glaçons.

Mais une dure loi, des Dieux mêmes suivie,
Ordonne que le cours de la plus belle vie
Soit mêlé de travaux :
Un partage inégal ne leur fut jamais libre,
Et leur main tient toujours dans un juste équilibre
Tous nos biens et nos maux.

Ils ont sur vous, ces Dieux, épuisé leur largesse ;
C'est d'eux que vous tenez la raison, la sagesse,
Les sublimes talents ;
Vous tenez d'eux enfin cette magnificence
Qui seule sait donner à la haute naissance
De solides brillants.

C'en était trop, hélas ! et leur tendresse avare
Vous refusant un bien dont la douceur répare
Tous les maux amassés,
Prit sur votre santé, par un décret funeste,
Le salaire des dons qu'à votre âme céleste
Elle avait dispensés.

Le ciel nous vend toujours les biens qu'il nous prodigue ;
Vainement un mortel se plaint et le fatigue
De ses cris superflus ;
L'âme d'un vrai héros, tranquille, courageuse,
Sait comme il faut souffrir d'une vie orageuse
Le flux et le reflux.

Il sait, et c'est par là qu'un grand cœur se console,
Que son nom ne craint rien ni des fureurs d'Éole,
Ni des flots inconstants ;
Et que, s'il est mortel, son immortelle Gloire
Bravera, dans le sein des filles de Mémoire,
Et la mort et le temps.

Tandis qu'entre des mains à la gloire attentives
La France confiera de ses saintes archives
Le dépôt solennel,
L'avenir y verra le fruit de vos journées,
Et vos heureux destins unis aux destinées
D'un empire éternel.

Il saura par quels soins, tandis qu'à force ouverte
L'Europe conjurée armait pour notre perte
Mille peuples fougueux,
Sur des bords étrangers votre illustre assistance
Sut ménager pour nous les cœurs et la constance
D'un peuple belliqueux.

Il saura quel génie, au fort de nos tempêtes,
Arrêta, malgré nous, dans leurs vastes conquêtes
Nos ennemis hautains,
Et que vos seuls conseils, déconcertant leurs princes,
Guidèrent au secours de deux riches provinces
Nos guerriers incertains.

Mais quel peintre fameux, par de savantes veilles,
Consacrant aux humains de tant d'autres merveilles
L'immortel souvenir,
Pourra suivre le fil d'une histoire si belle,
Et laisser un tableau digne des mains d'Apelle
Aux siècles à venir ?

Que ne puis-je franchir cette noble barrière !
Mais peu propre aux efforts d'une longue carrière,
Je vais jusqu'où je puis ;
Et, semblable à l'abeille en nos jardins éclose,
De différentes fleurs j'assemble et je compose
Le miel que je produis.

Sans cesse, en divers lieux errant à l'aventure,
Des spectacles nouveaux que m'offre la nature
Mes yeux sont égayés ;
Et tantôt dans un bois, tantôt dans les prairies,
Je promène toujours mes douces rêverics
Loin des chemins frayés.

Celui qui, se livrant à des guides vulgaires,
Ne détourne jamais des routes populaires
Ses pas infructueux,
Marche plus sûrement dans une humble campagne,
Que ceux qui, plus hardis, percent de la montagne
Les sentiers tortueux.

Toutefois c'est ainsi que nos maîtres célèbres
Ont dérobé leurs noms aux épaisses ténèbres
De leur antiquité ;
Et ce n'est qu'en suivant leur périlleux exemple,
Que nous pouvons, comme eux, arriver jusqu'au temple
De l'Immortalité.

(Liv. III, Ode I.)

LA CANTATE DE CIRCÉ

Sur un rocher désert, l'effroi de la nature,
Dont l'aride sommet semble toucher les cieux,
Circé, pâle, interdite, et la mort dans les yeux,
    Pleurait sa funeste aventure.

    Là, ses yeux errant sur les flots
D'Ulysse fugitif semblaient suivre la trace.
Elle croit voir encor son volage héros ;
Et, cette illusion soulageant sa disgrâce,
    Elle le rappelle en ces mots,
Qu'interrompent cent fois ses pleurs et ses sanglots :

  Cruel auteur des troubles de mon âme,
  Que la pitié retarde un peu tes pas :
  Tourne un moment tes yeux sur ces climats;
  Et, si ce n'est pour partager ma flamme,
  Reviens du moins pour hâter mon trépas.

  Ce triste cœur, devenu ta victime,
  Chérit encor l'amour qui l'a surpris :
  Amour fatal ! la haine en est le prix.
  Tant de tendresse, o dieux ! est-elle un crime,
  Pour mériter de si cruels mépris ?

  Cruel auteur des troubles de mon âme,
  Que la pitié retarde un peu tes pas :
  Tourne un moment tes yeux sur ces climats ;
  Et, si ce n'est pour partager ma flamme,
  Reviens du moins pour hâter mon trépas.

C'est ainsi qu'en regrets sa douleur se déclare ;
Mais bientôt, de son art employant le secours
Pour rappeler l'objet de ses tristes amours,
Elle invoque à grands cris tous les dieux du Ténare,
Les Parques, Némésis, Cerbère, Phlégéton,
Et l'inflexible Hécate, et l'horrible Alecton.

Sur un autel sanglant l'affreux bûcher s'allume,
La foudre dévorante aussitôt le consume ;
Mille noires vapeurs obscurcissent le jour ;
Les astres de la nuit interrompent leur course ;
Les fleuves étonnés remontent vers leur source ;
Et Pluton même tremble en son obscur séjour.

Sa voix redoutable
Trouble les enfers ;
Un bruit formidable
Gronde dans les airs ;
Un voile effroyable
Couvre l'univers ;
La terre tremblante
Frémit de terreur ;
L'onde turbulente
Mugit de fureur ;
La lune sanglante
Recule d'horreur.

Dans le sein de la mort ses noirs enchantements
Vont troubler le repos des ombres :
Les mânes effrayés quittent leurs monuments ;
L'air retentit au loin de leurs longs hurlements :
Et les vents, échappés de leurs cavernes sombres,
Mêlent à leurs clameurs d'horribles sifflements.
Inutiles efforts ! amante infortunée,
D'un Dieu plus fort que toi dépend ta destinée :
Tu peux faire trembler la terre sous tes pas,
Des enfers déchaînés allumer la colère :
Mais tes fureurs ne feront pas
Ce que tes attraits n'ont pu faire.

Ce n'est point par effort qu'on aime,
L'Amour est jaloux de ses droits ;
Il ne dépend que de lui-même,
On ne l'obtient que par son choix.
Tout reconnaît sa loi suprême ;
Lui seul ne connaît point de lois.
Dans les champs que l'hiver désole
Flore vient rétablir sa cour ;

L'Alcyon fuit devant Éole ;
Éole le fuit à son tour :
Mais sitôt que l'amour s'envole,
Il ne connaît plus de retour.

RONDEAU

En manteau court, en perruque tapée,
Poudré, paré, beau comme Deiopée,
Enluminé d'un jaune vermillon,
Monsieur l'Abbé, vif comme un papillon,
Jappe des vers qu'il prit à la pipée.

Phébus, voyant sa mine constipée,
Dit : « Quelle est donc cette Muse éclopée
Qui vient chez nous râcler du violon
En manteau court ? »

— C'est, dit Thalie à son rouge trompée,
Apparemment quelque jeune Napée,
Qui court en masque au bas de ce vallon. »
— Vous vous moquez, lui répond Apollon,
C'est tout au plus une vieille poupée
En manteau court. »

ÉPIGRAMME SUR UN IVROGNE

Certain yvrogne, après maint long repas,
Tomba malade. Un docteur galénique
Fut appelé. Je trouve ici deux cas,
Fièvre adurante, et soif plus que cynique.
Or Hippocras tient pour méthode unique,
Qu'il faut guérir la soif premièrement.
Lors le fiévreux lui dit : Maître Clément,
Ce premier point n'est le plus nécessaire.
Guérissez-moi ma fièvre seulement ;
Et pour ma soif, ce sera mon affaire.

Bien que le nom de Lefranc de Pompignan ne fût pas mentionné dans notre choix, nous avons cru que les lecteurs seraient heureux d'avoir sous les yeux l'Ode célèbre qu'il composa à propos de la mort de Jean-Baptiste Rousseau. C'est le meilleur poème de ce médiocre écrivain. Certaines strophes de cet ode, en particulier la dernière, comptent parmi les plus belles de notre langue. Lefranc de Pompignan ne fut servi qu'une fois par l'inspiration, mais cette fois-là il le fut bien.

ODE SUR LA MORT DE J.-B. ROUSSEAU

Quand le premier chantre du monde
Expira sur les bords glacés
Où l'Hèbre effrayé dans son onde
Reçut ses membres dispersés,
Le Thrace, errant sur les montagnes,
Remplit les bois et les campagnes
Du cri perçant de ses douleurs :
Les champs de l'air en retentirent ;
Et dans les antres qui gémirent,
Le lion répandit des pleurs.

La France a perdu son Orphée !...
Muses, dans ces moments de deuil,
Élevez le pompeux trophée
Que vous demande son cercueil ;

Laissez, par de nouveaux prodiges,
D'éclatants et dignes vestiges
D'un jour marqué par vos regrets.
Ainsi le tombeau de Virgile
Est couvert du laurier fertile
Qui par vos soins ne meurt jamais...

Jusques à quand, mortels farouches,
Vivrons-nous de haine et d'aigreur?
Prêterons-nous toujours nos bouches
Au langage de la fureur?
Implacable dans ma colère,
Je m'applaudis de la misère
De mon ennemi terrassé :
Il se relève ; je succombe,
Et moi-même à ses pieds je tombe,
Frappé du trait que j'ai lancé...

Du sein des ombres éternelles
S'élevant au trône des dieux,
L'envie offusque de ses ailes
Tout éclat qui frappe ses yeux.
Quel ministre, quel capitaine,
Quel monarque vaincra sa haine
Et les injustices du sort ?
Le temps à peine les consomme;
Et jamais le prix du grand homme
N'est bien connu qu'après sa mort.

Oui, la mort seule nous délivre
Des ennemis de nos vertus :
Et notre gloire ne peut vivre
Que lorsque nous ne vivons plus.
Le chantre d'Ulysse et d'Achille,
Sans protecteur et sans asile,
Fut ignoré jusqu'au tombeau.
Il expire : le charme cesse,
Et tous les peuples de la Grèce
Entre eux disputent son berceau.

Le Nil a vu sur ses rivages
De noirs habitants des déserts
Insulter par leurs cris sauvages
L'astre éclatant de l'univers.
Crime impuissant ! fureurs bizarres !
Tandis que ces monstres barbares
Poussaient d'insolentes clameurs,
Le dieu, poursuivant sa carrière,
Versait ses torrents de lumière
Sur ses obscurs blasphémateurs...

Houdar de la Motte

(1672-1751)

Houdar de la Motte, fils d'un chapelier de Paris, qui lui fit faire d'excellentes études chez les Jésuites, occupa une place considérable dans l'histoire littéraire du temps. C'était un esprit avisé, facile, et souple ; la diversité de ses œuvres en est une preuve manifeste. Il commença par composer des livrets d'Opéra, tels que *Issé* ou l'*Europe galante*, etc., et peut dans ce genre soutenir la comparaison avec Quinault. Il rima une foule de petits vers, cantates, églogues, fables, qui firent les délices de la cour de Sceaux. Il connut au théâtre un grand succès, et un succès mérité, avec son *Inès de Castro* représentée en 1723. Malheureusement, pour être un véritable poète, Lamotte-Houdar avait trop de raison, et trop d'esprit. On peut estimer dans ses odes une grande rigueur de déduction logique : on peut y admirer des alliances de mots concises et heureuses qui feraient honneur à un prosateur, mais qui ne sont pas toujours le fait d'un homme inspiré. Il montra bien d'ailleurs, dans la Querelle des Anciens et des Modernes, où il prit résolument parti en faveur de ces derniers, jusqu'où son esprit rationaliste et légèrement paradoxal pouvait l'entraîner. Il donna une traduction de l'*Iliade* d'Homère, qu'il réduisit de vingt-quatre chants à douze, sous le prétexte d'en faire disparaître les longueurs et les futilités. Il ne persuada pas les bons esprits, et ne fit que montrer aux yeux de tous son incompréhension des beautés poétiques les plus naïves et les plus fraîches. Poussant ses idées jusqu'à leurs conséquences extrêmes, il aurait été d'avis que les poètes renonçassent à

la forme rythmée du vers et qu'ils écrivissent désormais en prose. Cette conception un peu spéciale de la poésie souleva contre lui une foule de critiques qui ne furent pas toutes de bon ton. Dans ce débat, il sut conserver une urbanité parfaite, ce qui n'était pas un mince mérite. Devenu aveugle dans les dernières années de sa vie, il mourut en 1751. Il faisait partie de l'Académie depuis 1710.

ODE SUR L'AMOUR-PROPRE

Démêlons tous les stratagèmes
De l'instinct qui nous guide tous ;
Mortels, nous nous aimons nous-mêmes,
Et nous n'aimons rien que pour nous.
De quelque vertu qu'on se pique,
Ce n'est qu'un voile chimérique,
Dont l'amour-propre nous séduit :
Je le sens en voulant m'en plaindre ;
C'est lui qui m'engage à le peindre,
Et contre lui-même il m'instruit...

Vous, rares au siècle où nous sommes,
Grands, que vos bienfaits font nommer
L'amour, les délices des hommes,
Vous flattez-vous de les aimer ?
Des heureux qu'il vous plaît de faire
Vous attendez votre salaire ;
Vous voulez régner sur les cœurs ;
Votre avare magnificence
Par les faveurs qu'elle dispense
S'achète des admirateurs.

Ainsi leur intérêt sait prendre
Un dehors sensible, empressé ;
Mais nous, ne croyons pas leur rendre
Un amour désintéressé.
Malgré leur attente déçue
L'orgueil, d'une grâce reçue

Ne soutient qu'à regret le faix ;
Et par la plus tendre apparence
Notre ingrate reconnaissance
En veut à de nouveaux bienfaits.

En vain ce sévère stoïque,
Sous mille défauts abattu,
Se vante d'une âme héroïque,
Toute vouée à la vertu.
Ce n'est point la vertu qu'il aime ;
Mais son cœur ivre de lui-même
Voudrait usurper des autels ;
Et par sa sagesse frivole
Il ne veut que parer l'idole
Qu'il offre au culte des mortels.

Jusqu'où l'amour-propre s'égare !
Souvent, aveugle en son dessein,
Il nous arme d'un fer barbare
Qu'il tourne contre notre sein.
Caton, d'une âme plus égale,
Sous l'heureux vainqueur de Pharsale
Eût souffert que Rome pliât ;
Mais incapable de se rendre,
Il n'eut pas la force d'attendre
Un pardon qui l'humiliât.

LA MONTRE ET LE CADRAN SOLAIRE

FABLE

Un jour la montre au cadran insultait
Demandant quelle heure il était.
« Je n'en sais rien, dit le cadran solaire.
— Eh ! que fais-tu donc là, si tu n'en sais pas plus ?
— J'attends, répondit-il, que le soleil m'éclaire :
Je ne sais rien que par Phébus.
— Attends-le donc, moi, je n'en ai que faire,
Dit la montre ; sans lui, je vais toujours mon train.
Tous les huit jours, un tour de main,
C'est autant qu'il m'en faut pour toute ma semaine.
Je chemine sans cesse, et ce n'est point en vain
Que mon aiguille en ce rond se promène.
Écoute, voilà l'heure ; elle sonne à l'instant :
Une, deux, trois, quatre. Il en est tout autant, »
Dit-elle. Mais tandis que la montre décide,
Phébus, de ses ardents regards
Chassant nuages et brouillards,
Regarde le cadran, qui, fidèle à son guide,
Marque quatre heures et trois quarts.
« Mon enfant, dit-il à l'horloge,
Va-t'en te faire remonter.
Tu te vantes sans hésiter,
De répondre à qui t'interroge ;
Mais qui t'en croit peut bien se mécompter.
Je te conseillerais de suivre mon usage ;
Si je ne vois bien clair, je dis : « Je n'en sais rien. »
Je parle peu, mais je dis bien :
C'est le caractère du sage. »

Le cardinal de Bernis

(1715-1794)

Sur les tableaux qui le représentent, le cardinal de Bernis nous sourit d'un sourire bienveillant, léger, et sensuel à la fois. Il semble être le portrait du siècle lui-même. Sa prompte fortune fut un scandale. Celui que Voltaire avait surnommé « Babet la Bouquetière » reçut, alors qu'il n'était encore que petit abbé à rabat, par la protection de Mme de Pompadour, à laquelle il avait dédié quelques jolis vers, une pension de 1400 livres, et un logement aux Tuileries. Dès lors, il ne s'arrêta plus. En 1744, l'Académie lui ouvrit ses portes. En 1752, il était chargé de l'ambassade de Venise, agréable sinécure où il trouva cependant moyen de faire valoir la finesse diplomatique de son esprit. En 1755, il est rappelé et chargé de conclure secrètement le fameux traité de Versailles (1756) entre la France et l'Autriche. Devenu ministre des affaires étrangères, il répugne à poursuivre une politique que sa clairvoyance lui fait juger funeste à la France. Choiseul lui succède ; quant à lui, il reste ministre d'État et reçoit le chapeau de cardinal. Mais il entre en désaccord avec son successeur, et le roi, gagné à la politique autrichienne, n'hésite pas à se défaire de son ancien serviteur. Bernis est nommé archevêque d'Albi (1764). Il rentre en 1769 dans la vie diplomatique et remplit avec habileté, en 1769, les fonctions d'ambassadeur à Rome. En 1791, il refuse de prêter le serment constitutionnel, perd son poste, et meurt à Rome pauvre et honoré.

Il nous a laissé un poème plus que médiocre en dix chants : *la Religion vengée*, des volumes intéressants de Correspon-

dance, et des Mémoires, publiés en 1878, qui nous montrent sous un jour nouveau celui dont on voulait que l'influence eût été funeste à la France, parce qu'il avait été protégé par la maîtresse du roi. Bernis ne fut pas un diplomate méprisable, et si sa légèreté d'esprit fit tort à sa réputation, sachons l'apprécier là où elle fut pour lui un don précieux, dans ses petits vers spirituels et élégants, un peu mièvres parfois, auxquels il dut sa fortune.

LES PETITS TROUS

CONTE

Ainsi qu'Hébé, la jeune Pompadour,
A deux jolis trous sur la joue!
Deux trous charmants où le plaisir se joue,
Qui furent faits par la main de l'Amour.
L'enfant ailé, sous un rideau de gaze,
La vit dormir et la prit pour Psyché.
Qu'elle était belle! à l'instant il s'embrase,
Sur ses appas, il demeure attaché.
Plus il la voit, plus son délire augmente;
Et pénétré d'une si douce erreur,
Il veut mourir sur sa bouche charmante,
Heureux encor de mourir son vainqueur.
Enchanté des roses nouvelles
D'un teint dont l'éclat éblouit,
Il les touche du doigt, elles en sont plus belles;
Chaque fleur sous sa main s'ouvre et s'épanouit.
Pompadour se réveille, et l'Amour en soupire;
Il perd tout son bonheur en perdant son délire :
L'empreinte de son doigt forma ce joli trou,
Séjour aimable du sourire,
Dont le plus sage serait fou.

L'AMOUR ET LES NYMPHES

ODE ANACRÉONTIQUE

Auprès d'une féconde source,
D'où coulent cent petits ruisseaux,
L'Amour, fatigué de sa course,
Dormait sur un lit de roseaux.

Les Naïades, sans défiance,
S'avancent d'un pas concerté,
Et toutes, en un grand silence,
Admirent sa jeune beauté.

« Ma sœur, que sa bouche est vermeille ! »
Dit l'une, d'un ton indiscret :
L'Amour, qui l'entend, se réveille,
Et se félicite en secret.

Il cache ses desseins perfides
Sous un air engageant et doux ;
Les Nymphes, bientôt moins timides,
Le font asseoir sur leurs genoux.

Eucharis, Naïs et Thémire
Couronnent sa tête de fleurs.
L'Amour, d'un gracieux sourire,
Répond à toutes leurs faveurs.

Mais bientôt, aux flammes cruelles,
Qui brûlent la nuit et le jour,
Ces indiscrètes immortelles
Connurent le perfide Amour.

« Ah ! rendez-nous, Dieu de Cythère,
Disent-elles, notre repos :
Pourquoi le troubler, téméraire ?
Nous brûlons au milieu des eaux.

— Nourrissez plutôt, sans vous plaindre,
Répond l'Amour, mes tendres feux :
Je les allume quand je veux ;
Mais je ne saurais les éteindre. »

IMPROMPTU

A UNE DAME QUI SE PLAIGNAIT D'ÊTRE AGÉE
DE QUATRE-VINGTS ANS

Avec les qualités à tant d'esprit unies,
Pouvez-vous regretter, Doris, vos premiers jours ?
Vous êtes aujourd'hui la Reine des génies
Et vous la fûtes des amours.

Songez qu'il est bien peu d'hivers comme le vôtre :
En vous laissant l'esprit, qu'a-t-il pu dérober ?
Doris, c'est proprement passer d'un trône à l'autre :
Appelle-t-on cela tomber ?

PIRON

(1689-1773)

Il semble que Piron, sur qui ont couru tant d'histoires, ne puisse appartenir qu'à la légende. Piron, « qui ne fut rien », fut pourtant autre chose qu'un mythe ; mais railleur cynique et infatigable, il traversa son siècle, ne laissant après lui, sauf une pièce excellente et une collection d'épigrammes, que le souvenir évaporé de ses bons mots.

Il était né à Dijon en 1689. Son père, apothicaire jovial, lui donna trop l'exemple d'une vie libre et insouciante, pour obtenir que le jeune homme choisit une profession sérieuse. Désœuvré à Dijon, où sa verve ne trouvait d'autre aliment que les plaisanteries traditionnelles du terroir sur les habitants de Beaune, Piron vint à Paris en 1719. Du métier de copiste à soixante livres par mois, il s'élève à la dignité d'auteur pour le théâtre de la Foire, où il donne des vaudevilles pompeusement baptisés opéras-comiques.

Une dizaine d'années s'écoulent, consacrées à ces besognes sans gloire ni profit. Il fréquente quelques salons, ceux que sa mine rubiconde, ses manières hétéroclites de buveur, de provincial et de grimaud, son esprit enfin volontiers débraillé, n'effarouchent pas. Chez la marquise de Mimeure, dont il épousera la femme de chambre, il se heurte assez aigrement dès le début à Voltaire. Il a plus à se louer de son compatriote Crébillon : l'excellent homme l'aide à pénétrer au Théâtre-Français, en 1728, avec une comédie en vers : *les Fils ingrats*, que n'accueille pas, malgré ce patronage, un très vif succès. *Callisthène* en 1730, en 1734 *l'Amant mystérieux*

et *les Courses de Tempé* ne sont guère plus heureux.

L'histoire lui fournit, avec des sujets modernes, des occasions de revanche. On applaudit son *Gustave Vasa* ainsi que son *Fernand Cortez.* Mais ces pièces sont aujourd'hui justement oubliées, tandis que nous relisons encore *la Métromanie*, son chef-d'œuvre, le seul de ses écrits sur lequel nous puissions le juger avec une apparence d'équité. Nous avons la preuve, en effet, qu'il y a apporté des soins, une prédilection, dont on ne s'étonne plus, si l'on remarque qu'il s'est peint lui-même sous les traits à peine idéalisés de M. de l'Empyrée. Voltaire ne s'y laissa point prendre, et cria tout de suite à la « Piromanie ».

Mais si nous avons le meilleur de ses ouvrages, le meilleur de son esprit est sans doute absent de ses épigrammes, qui ne sont ni plus plaisantes ni plus acérées que tant d'autres signées J.-B. Rousseau ou Lebrun. Et cependant nous savons qu'il exerça dans les salons, dans les cafés littéraires qu'il fréquentait, une véritable souveraineté, ou mieux une tyrannie en matière de bons mots, sarcasmes, farces cyniques et de « haute graisse ». Donc si sa plume en vers et en prose égratigna souvent Voltaire, Fréron, Des Fontaines, d'Olivet, La Chaussée, et La Harpe, surnommé la Harpie, et Marmontel, et la plupart des académiciens, c'est sa langue surtout, ce sont les traits imprévus jaillis de sa conversation qu'on redoutait. « Dans ce genre de combats, dit encore Grimm, témoin fidèle, il était l'athlète le plus fort qui eût jamais existé. Il était sûr d'avoir les rieurs de son côté. » Il les eut presque constamment, même contre Voltaire, et de tout temps entre eux les couteaux furent tirés. Le triomphe de Voltaire empoisonna les dernières années de Piron. Celui-ci, sénile, presque aveugle, ne cessait dans des Poésies sacrées, des paraphrases de Psaumes, de demander pardon à Dieu et aux hommes de ses erreurs passées. Mais il ne pardonnait pas à Voltaire, et il mourut en 1773, furieux parce que « l'éternel moribond » lui survivait.

Il n'était pas, on le sait, de l'Académie française, mais comptait parmi les membres de celle de Dijon.

LA MÉTROMANIE

Analyse sommaire.

M. Francaleu, poète, voudrait marier sa fille au poète Damis, qui se fait appeler M. de l'Empyrée. La jeune Lucile ne désire d'autre époux que le gentilhomme Dorante, mais, soumise à l'autorité paternelle, elle compte plutôt sur l'adresse de sa suivante Lisette que sur sa propre résistance pour échapper à Damis. Que ne compte-t-elle surtout sur les étourderies, les rêveries et les chimères de cette cervelle déconcertante ! Damis n'aspire pas le moins du monde à la main de Lucile, et lorsque M. Francaleu la lui offre, il se dérobe, parce qu'il a promis son cœur à une poétesse inconnue de Basse-Bretagne. C'est à elle qu'il pense, c'est elle qui fait tout son souci, plus que ses dettes, plus que les rigueurs de son oncle M. Baliveau, plus même que ses débuts imminents d'auteur dramatique. Mais il a la désillusion d'apprendre que l'objet de ses amours n'était qu'imaginaire, M. Francaleu ayant involontairement mystifié son hôte.

Accablé par la mauvaise fortune, car le théâtre le trahit aussi, Damis se montre supérieur aux événements. Il aide à rapprocher Dorante de Lucile, et magnanime, indifférent aux réalités, appelle sur lui la bénédiction des Muses consolatrices.

Nous donnons trois longs fragments de la *Métromanie*, d'abord d'amusants dialogues entre Dorante et Damis, Damis et son valet Mondor (scènes III et VI du premier acte), puis, à l'acte II, l'arrivée chez M. Francaleu, de M. Baliveau, capitoul de Toulouse, venu tout exprès à Paris rechercher son neveu, Damis, et qui le rencontre par le plus imprévu des hasards ; enfin, les scènes VI et VII du troisième acte qui mettent en présence l'oncle et le neveu.

SCÈNE III

DORANTE, DAMIS

DORANTE

Tout à l'heure, mon cher, il faut prendre la peine...

DAMIS, *sans l'écouter*

Non ! jamais si beau feu ne m'échauffa la veine.
Ma foi, j'ai fait pour vous bien des vers jusqu'ici,
Mais je donne ma voix et la palme à ceux-ci.

DORANTE

Il s'agit...

DAMIS, *interrompant continuellement Dorante*

De vous faire une églogue ; elle est faite.

DORANTE

Eh ! n'allons pas si vite !...

DAMIS

Oh ! mais faite et parfaite.

DORANTE

Je le crois...

DAMIS

Au bon coin ceci sera frappé.

DORANTE

D'accord...

DAMIS

Et je le donne en quatre au plus huppé.

DORANTE

Laissons ; je vous demande...

DAMIS

Oui, du noble et du tendre.

DORANTE, *perdant patience*

Non ! du tranquille.

DAMIS, *tirant ses tablettes*

Aussi, vous en allez entendre.

DORANTE

Eh ! j'en jugerais mal !

DAMIS

Mieux qu'un autre. Écoutez.

DORANTE

Je suis sourd.

DAMIS

Je crierai.

DORANTE

Vainement !

DAMIS

Permettez.

DORANTE

Quelle rage !

DAMIS *lit*

« *Daphnis et l'Écho, dialogue.*

DAPHNIS... »

DORANTE, *à part*

Au diable soient l'écho, l'homme et l'églogue !

DAMIS, *avec emphase*

« Écho, que je retrouve en ce bocage épais... »

DORANTE, *d'une voix éclatante*

Paix ! dit l'Écho. Paix ! dis-je une bonne fois : Paix !
Sinon...

DAMIS

Comment, monsieur ! Quand pour vous je compose...

DORANTE

Mais quand de vous, monsieur, on demande autre chose.

DAMIS, *reprenant sa volubilité*

Ode ? épître ? cantate ?

DORANTE

Ahie !

DAMIS

Élégie ?

DORANTE

Eh bien !

DAMIS

Portrait ? sonnet ? bouquet ? triolet ? ballet ?

DORANTE

Rien.

Mon amour se retranche au langage ordinaire ;
Et désormais du vôtre il n'aura plus affaire.

DAMIS, *resserrant ses tablettes*

C'est autre chose : alors ces vers seront pour moi.

DORANTE

Non que je ne ressente, ainsi que je le dois,
La bonté que ce jour encor vous avez eue.
J'ai regret à la peine.

DAMIS

Elle n'est pas perdue.
Mes vers, sans aller loin, sauront où se placer,
Et l'on a, pour son compte, à qui les adresser.

DORANTE, *avec émotion*

Ah ! vous aimez ?

DAMIS

Qui donc aimerait, je vous prie ?
La sensibilité tait tout notre génie.
Le cœur d'un vrai poète est prompt à s'enflammer ;
Et l'on ne l'est qu'autant que l'on sait bien aimer.

DORANTE, *à part*

Je le crois mon rival. (*Haut.*) Quelle est votre bergère ?

DAMIS

De la vôtre, pour moi, le nom fut un mystère ;
Que le nom de la mienne en puisse être un pour vous.

DORANTE

Et votre sort, monsieur, sans doute...

DAMIS

Est des plus doux

DORANTE

Une plume si tendre a de quoi plaire aux belles.

DAMIS

Ce jour vous en dira peut-être des nouvelles.

DORANTE

Ce jour ?

DAMIS.

Est un grand jour.

DORANTE, *à part*

Ah ! c'est Lucile ! (*Haut.*) Oh çà !
Si vous ne la nommez, du moins dépeignez-la.

DAMIS

Je le voudrais.

DORANTE

A qui tient-il ? (*A part.*) Son froid me tue !

DAMIS

Je ne le puis.

DORANTE

Pourquoi ?

DAMIS

Je ne l'ai jamais vue.

DORANTE, *à part*

C'est elle. (*Haut.*) Expliquez-vous.

DAMIS

Mes termes sont fort clairs.

DORANTE

D'où naitraient donc vos feux?

DAMIS

De son goût pour les vers.

DORANTE

De son goût pour les vers! (*Bas.*) Mon infortune est sûre:
Mais n'importe; feignons, et poussons l'aventure.

DAMIS

Qu'est-ce donc? Qu'avez-vous? D'où vient tant d'aparté?

DORANTE

De mon premier objet c'est trop m'être écarté.
Revenons au plaisir que de vous j'ose attendre.

DAMIS

Parlez; me voilà prêt. Que faut-il entreprendre?

DORANTE

Donnez-moi pour acteur à monsieur Francaleu.
Je me sens du talent; et je voudrais un peu,
En m'essayant chez lui, voir ce que je sais faire.

DAMIS

Venez.

DORANTE

Mon nom pourrait me nuire.

DAMIS

Il faut le taire.

Vous êtes mon ami; ce titre suffira.
Écoutez seulement les vers qu'il vous lira.
C'est un fort galant homme, excellent caractère,
Bon ami, bon mari, bon citoyen, bon père;
Mais à l'humanité, si parfait que l'on fût,
Toujours, par quelque faible, on paya le tribut.
Le sien est de vouloir rimer malgré Minerve;
De s'être, en cheveux gris, avisé de sa verve;
Si l'on peut nommer verve une démangeaison
Qui fait honte à la rime, ainsi qu'à la raison.
Et, malheureusement, ce qui vicie abonde.
Du torrent de ses vers sans cesse il nous inonde.

Tout le premier lui-même, il en raille, il en rit.
Grimace ! l'auteur perce ; il les lit, les relit,
Prétend qu'ils fassent rire ; et, pour peu qu'on en rie,
Le poignard sur la gorge, en fait prendre copie,
Rentre en fougue, s'acharne impitoyablement,
Et, charmé du flatteur, le paye en l'assommant.

DORANTE

Oh ! je suis patient, je veux lasser votre homme ;
Et que de l'encensoir ce soit moi qui l'assomme.

SCÈNE VI

DAMIS, MONDOR

MONDOR, *rendant une lettre à Damis*

Ah ! grâce au ciel, enfin je vous déterre !
Je vous cherche, monsieur, depuis huit jours entiers :
Et de Paris cent fois j'ai fait tous les quartiers.
J'ai craint, au bord de l'eau, vos visions cornues ;
Que, cherchant quelque rime, et lisant dans les nues,
Pégase imprudemment, la bride sur le cou,
N'eût voituré la muse aux filets de Saint-Cloud.

DAMIS, *resserrant la lettre qu'il a lue*

Oh ! oh ! bon gré, mal gré, voici qui me retarde !

MONDOR

Écoutez donc, monsieur : ma foi, prenez-y garde,
Un beau jour...

DAMIS

Un beau jour, ne te tairas-tu point ?

MONDOR

A votre aise ! après tout, liberté sur ce point.
Enfin quelqu'un m'a dit qu'ici vous pouviez être.
Mais personne, monsieur, ne veut vous y connaître ;
Et, dans ce vaste enclos que j'ai tout parcouru,
Je vous manquais encor, si vous n'eussiez paru.

DAMIS

De mes admirateurs tout cet enclos fourmille :
Mais tu m'as demandé par mon nom de famille ?

MONDOR

Sans doute. Comment donc aurais-je interrogé ?

DAMIS

Je n'ai plus ce nom-là.

MONDOR

Vous en avez changé ?

DAMIS

Oui ; j'ai, depuis huit jours, imité mes confrères.
Sous leur nom véritable, ils ne s'illustrent guères ;
Et, parmi ces messieurs, c'est l'usage commun
De prendre un nom de terre, ou de s'en forger un.

MONDOR

Votre nom maintenant, c'est donc ?...

DAMIS

De l'Empyrée ;
Et j'en oserais bien garantir la durée.

MONDOR

De l'Empyrée ? Oui-da ! n'ayant sur l'horizon
Ni feu ni lieu qui puisse allonger votre nom,
Et ne possédant rien sous la voûte céleste,
Le nom de l'enveloppe est tout ce qui vous reste.
Voilà donc votre esprit devenu grand terrien.
L'espace est vaste : aussi s'y promène-t-il bien.
Mais quand il va là-haut lui seul à sa campagne,
Que le corps, ici-bas, souffre qu'on l'accompagne.

DAMIS

Et crois-tu donc qu'un homme à talents, tel que moi,
Puisse régler sa marche, et disposer de soi ?
Les gens de mon espèce ont le destin des belles.
Tout le monde voudrait nous enlever comme elles.
Je me laisse entraîner chez monsieur Francaleu
Par un impertinent que je connaissais peu.
C'est lui qui me présente ; et, dupe du manège,
Je sers de passe-port au fat qui me protège.
On tenait table encore. On se serre pour nous.
La joie, en circulant, me gagne ainsi qu'eux tous.
Je la sens : j'entre en verve ; et le feu prend aux poudres.
Il part de moi des traits, des éclairs et des foudres ;
J'ai le vol si rapide et si prodigieux,
Qu'à me suivre, on se perd, après moi, dans les cieux ;
Et c'est là, qu'à grands cris, je reçois des convives
Ce nom qui va du Pinde enrichir les archives...

MONDOR

Qui va nous appauvrir, à coup sûr, tous les deux.

DAMIS

Ensuite un équipage et commode et pompeux
Me roule, en un quart d'heure, à ce lieu de plaisance,
Où je ris, chante, et bois : le tout, par complaisance.

MONDOR

Par complaisance, soit. Mais vous ne savez pas?

DAMIS

Et quoi ?

MONDOR

Pendant qu'aux champs vous prenez vos ébats,
La Fortune, à la ville, en est un peu jalouse.
Monsieur Baliveau...

DAMIS

Hein ?

MONDOR

Votre oncle de Toulouse...

DAMIS

Après ?

MONDOR

Est à Paris.

DAMIS

Qu'il y reste.

MONDOR

Fort bien.
Sans croire, sans vouloir que vous en sachiez rien.

DAMIS

Pourquoi donc me le dire ?

MONDOR

Ah ! quelle indifférence !
Et rien est-il pour vous de plus de conséquence ?
Un oncle riche et vieux dont votre sort dépend ;
Qui du bien qu'il vous veut, sans cesse se repent ;
Prétendant, sur son goût, régler votre génie ;
De vos diables de vers détestant la manie ;
Et qui, depuis cinq ans bien comptés, Dieu merci,
Pour faire votre droit, nous pensionne ici !
Attendez-vous, monsieur, à d'horribles tempêtes.
Il vient *incognito* pour voir où vous en êtes.
Peut-être il sait déjà que vous donnant l'essor,

Vous n'avez pris ici d'autre licence encor
Que celles qu'il craignait, et que, dans vos rubriques,
Vous nommez, entre nous, licences poétiques.
Ah ! monsieur, redoutez son indignation.
Vous aurez encouru l'exhérédation.
Ce mot doit vous toucher, ou votre âme est bien dure.

DAMIS, *lui donnant un papier*

Mondor, porte ces vers à l'auteur du *Mercure.*

MONDOR, *refusant de le prendre*

Beau fruit de mon sermon !

DAMIS

Digne du sermonneur.

MONDOR

Et que doit nous valoir ce papier ?

DAMIS

De l'honneur.

MONDOR, *secouant la tête*

Bien ! de l'honneur !

DAMIS

Tu crois que je dis des sornettes ?

MONDOR

C'est qu'on n'a point d'honneur à mal payer ses dettes,
Et qu'avec celui-ci, vous les paierez très mal.

DAMIS

Qu'un valet raisonneur est un sot animal !
Eh ! fais ce qu'on te dit.

MONDOR

Aussi, ne vous déplaise,
Vous en parlez, monsieur, un peu trop à votre aise.
Vous avez les plaisirs ; et moi, tout l'embarras.
Vous et vos créanciers, je vous ai sur les bras.
C'est moi qui les écoute, et qui les congédie.
Je suis las de jouer, pour vous, la comédie,
De vous celer, d'oser remettre au lendemain,
Pour emprunter encore, avec un front d'airain.
Ma probité répugne à ces façons de vivre.
De ce monde aboyant, cherchez qui vous délivre.
Pour moi, plein désormais d'un juste repentir,
J'abandonne le rôle, et ne veux plus mentir.

Viennent baigneur, marchand, tailleur, hôte, aubergiste,
Que leur cour vous talonne, et vous suive à la piste ;
Tirez-vous-en vous seul ; et voyons une fois...

DAMIS, *lui tendant le même papier*

Tu me rapporteras *le Mercure* du mois ;
Entends-tu ?

MONDOR, *le prenant*

Trouvez bon aussi que je revienne
Environné des gens que je vous nomme.

DAMIS

Amène.

MONDOR

Vous pensez rire ?

DAMIS

Non.

MONDOR

Vous verrez.

DAMIS

Je t'attends.

MONDOR, *sortant*

Oh bien ! vous en allez avoir le passe-temps.

DAMIS

Et toi, celui de voir des gens comblés de joie.

MONDOR, *revenant*

Les paierez-vous ?

DAMIS

Sans doute.

MONDOR

Et de quelle monnoie ?

DAMIS

Ne t'embarrasse pas.

MONDOR, *à part*

Ouais ! serait-il en fonds ?

DAMIS

Arrangeons-nous déjà sur ce que nous devons.

MONDOR, *à part*

Morbleu ! c'est pour m'apprendre à peser mes paroles.

DAMIS

Au répétiteur ?

MONDOR, *d'un ton radouci*

Trente ou quarante pistoles.

DAMIS

A la lingère ? A l'hôte ? Au perruquier ?

MONDOR

Autant.

DAMIS

Au tailleur ?

MONDOR

Quatre-vingts.

DAMIS

A l'aubergiste ?

MONDOR

Cent.

DAMIS

A toi ?

MONDOR, *faisant d'humbles révérences*

Monsieur...

DAMIS

Combien ?

MONDOR

Monsieur...

DAMIS

Parle.

MONDOR

J'abuse.

DAMIS

De ma patience !

MONDOR

Oui, je vous demande excuse.
Il est vrai que... le zèle... a manqué de... respect ;
Mais le passé rendait l'avenir très suspect.

DAMIS

Cent écus, supposons. Plus ou moins, il n'importe.
Çà, partageons les prix que dans peu je remporte.

MONDOR

Les prix ?

DAMIS

Oui ; de l'argent, de l'or, qu'en lieux divers
La France distribue à qui fait mieux les vers.
A Paris, à Rouen, à Toulouse, à Marseille,
J'ai concouru partout ; partout j'ai fait merveille...

MONDOR

Ah ! si bien que Paris paiera donc le loyer ;
Rouen, le maître en droit ; Toulouse, le barbier ;
Marseille, la lingère ; et le diable, mes gages.

DAMIS

Tu doutes qu'en tous lieux j'emporte les suffrages ?

MONDOR

Non, ne doutons de rien ; et, sur un fonds meilleur,
N'hypothéquez-vous pas l'auberge et le tailleur ?

DAMIS

Sans doute, et sur un fonds de la plus noble espèce.
Le Théâtre-Français donne aujourd'hui ma pièce.
Le secret m'est gardé. Hors un acteur et toi,
Personne au monde encor ne sait qu'elle est de moi.
Ce soir même on la joue : en voici la nouvelle.
Mon talent à l'Europe aujourd'hui se révèle.
Vers l'immortalité je fais les premiers pas :
Cher ami, que pour moi ce grand jour a d'appas !
Autre espoir...

MONDOR

Chimérique.

DAMIS

Une fille adorable,
Rare, célèbre, unique, habile, incomparable...

MONDOR

De cette incomparable, après, qu'espérez-vous ?

DAMIS

Aujourd'hui triomphant, demain j'en suis l'époux ;
Demain... Où vas-tu donc, Mondor ?

MONDOR

Chercher un maître.

DAMIS

Et pourquoi tout à coup suis-je indigne de l'être ?

MONDOR

C'est que l'air est, monsieur, un fort sot aliment.

DAMIS

Qui te veut nourrir d'air ? Es-tu fou ?

MONDOR

Nullement.

DAMIS

Ma foi, tu n'es pas sage. Eh quoi ! tu te révoltes
A la veille, que dis-je ? au moment des récoltes !
Car enfin rassemblons (puisqu'il faut avec toi
Descendre à des détails si peu dignes de moi),
Rassemblons en un point de précision sûre
L'état de ma fortune et présente et future.

De tes gages déjà le paiement est certain.
Ce soir une partie, et l'autre après-demain.
Je réussis. J'épouse une femme savante.
Vois le bel avenir qui de là se présente !
Vois naître tour à tour, de nos feux triomphants,
Des pièces de théâtre et de rares enfants !
Les aiglons généreux et dignes de leurs races,
A peine encore éclos, voleront sur nos traces.
Ayons-en trois. Léguons le comique au premier,
Le tragique au second, le lyrique au dernier.
Par eux seuls, en tous lieux, la scène est occupée.
Qu'à l'envi cependant, donnant dans l'épopée,
Et mon épouse et moi, nous ne lâchions par an,
Moi, qu'un demi-poème ; elle, que son roman :
Vers nous, de tous côtés, nous attirons la foule.
Voilà dans la maison l'or et l'argent qui roule ;
Et notre esprit qui met, grâce à notre union,
Le théâtre et la presse à contribution.

MONDOR

En bonne opinion, vous êtes un rare homme ;
Et, sur cet oreiller, vous dormez d'un bon somme ;
Mais un coup de sifflet peut vous réveiller.

DAMIS, *lui faisant prendre enfin le papier*

Pars.
L'embarras où je suis mérite un peu d'égards.
Une pièce affichée, une autre dans la tête ;
Une où je joue ; une autre à lire toute prête :
Voilà de quoi, sans doute, avoir l'esprit tendu.

MONDOR

Dites un héritage et bien du temps perdu.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

BALIVEAU, FRANCALEU

BALIVEAU

L'heureux tempérament ! Ma joie en est extrême.
Gai, vif, aimant à rire ; enfin, toujours le même.

FRANCALEU

C'est que je vous revois. Oui, mon cher Baliveau,
Embrassons-nous encore, et que, tout de nouveau,
De l'ancienne amitié ce témoignage éclate.
La séparation n'est pas de fraîche date ;
Convenez-en : pendant l'intervalle écoulé,
La Parque, à la sourdine, a diablement filé.
En auriez-vous l'humeur moins gaillarde et moins vive ?
Pour moi, je suis de tout ; joueur, amant, convive ;
Fréquentant, fêtoyant les bons faiseurs de vers.
J'en fais même comme eux.

BALIVEAU

Comme eux ?

FRANCALEU

Oui.

BALIVEAU

Quel travers !

FRANCALEU

Pas tout à fait comme eux, car je les fais sans peine.
Aussi me traitent-ils de poète à la douzaine ;
Mais, en dépit d'eux tous, ma muse, en tapinois,
Se fait, dans *le Mercure*, applaudir tous les mois.

BALIVEAU

Comment ?

FRANCALEU

J'y prends le nom d'une Basse-Bretonne.
Sous ce voile étranger, je ris, je plais, j'étonne ;
Et le masque femelle agaçant le lecteur,
De tel qui m'a raillé fait mon adorateur.

BALIVEAU, *à part*

Il est devenu fou !

FRANCALEU

Lisez-vous *le Mercure* ?

BALIVEAU

Jamais.

FRANCALEU

Tant pis, morbleu ! tant pis ! bonne lecture !
Lisez celui du mois ; vous y verrez encor,
Comme aux dépens d'un fou, je m'y donne l'essor.
Je ne sais pas qui c'est ; mais le benêt s'abuse,
Jusque-là qu'il me nomme une dixième muse,

Et qu'il me veut, pour femme, avoir absolument.
Moi j'ai, par un sonnet, riposté galamment.
Je goûte à ce commerce un plaisir incroyable !
Et vous ne trouvez pas l'aventure impayable ?

BALIVEAU

Ma foi, je n'aime point que vous ayez donné
Dans un goût pour lequel vous étiez si peu né.
Vous, poète ! Eh ! bon Dieu, depuis quand ? Vous !

FRANCALEU

Moi-même.
Je ne saurais vous dire au juste le quantième.
Dans ma tête, un beau jour, ce talent se trouva ;
Et j'avais cinquante ans quand cela m'arriva.
Enfin je veux, chez moi, que tout chante et tout rie.
L'âge avance et le goût avec l'âge varie.
Je ne saurais fixer le temps ni les désirs ;
Mais je fixe du moins chez moi tous les plaisirs.
Aujourd'hui nous jouons une pièce excellente ;
J'en suis l'auteur. Elle a pour titre : *l'Indolente.*
Ridicule jamais ne fut si bien daubé ;
Et vous êtes, pour rire, on ne peut mieux tombé.

BALIVEAU

Ne comptez pas sur moi. J'ai quelque affaire en tête,
Qui ne ferait chez vous de moi qu'un trouble-fête.

FRANCALEU

Et quelle affaire encore ?

BALIVEAU

Un diable de neveu
Me fait, par ses écarts, mourir à petit feu.
C'est un garçon d'esprit, d'assez belle apparence,
De qui j'avais conçu la plus haute espérance ;
J'en fis l'unique objet d'un soin tout paternel ;
Mais rien ne rectifie un mauvais naturel.
Pour achever son droit (n'est-ce pas une honte ?),
Il est depuis cinq ans, à Paris, de bon compte.
J'arrive, je le trouve encore au premier pas,
Endetté, vagabond, sans ce qu'on ne sait pas.
Ne pourrais-je obtenir, pour peu qu'on me seconde,
Un ordre qui le mette en lieu qui m'en réponde ?

Ne connaissant personne et vous sachant ici,
Je venais...

FRANCALEU

Vous aurez cet ordre.

BALIVEAU

Grand merci.

FRANCALEU

Mais plaisir pour plaisir.

BALIVEAU

Pour vous que puis-je faire ?

FRANCALEU

Dans la pièce du jour prendre un rôle de père.

BALIVEAU

Un rôle ! à moi ?

FRANCALEU

Sans doute, à vous.

BALIVEAU

C'est tout de bon ?

FRANCALEU

Oui. N'êtes-vous pas bien de l'âge d'un barbon ?

BALIVEAU

Soit. Mais...

FRANCALEU

Vous en avez les dehors.

BALIVEAU

Je l'avoue.

FRANCALEU

Assez l'humeur.

BALIVEAU

Que trop.

FRANCALEU

Et tant soit peu la moue.

BALIVEAU

Avec raison.

FRANCALEU

Et puis le rôle n'est pas fort.

BALIVEAU

Quel qu'il soit, j'y répugne.

FRANCALEU

Il faut faire un effort.

BALIVEAU

Eh fi ! que dirait-on ?

FRANCALEU

Que voulez-vous qu'on dise ?

BALIVEAU

Un Capitoul !

FRANCALEU

Eh bien ?

BALIVEAU

La gravité !

FRANCALEU

Sottise !

BALIVEAU

Ma noblesse, d'ailleurs !

FRANCALEU

Vous n'êtes pas connu.

BALIVEAU

D'accord.

FRANCALEU, *lui faisant prendre le rôle*

Tenez, tenez.

BALIVEAU

Quoi ! Je serais venu ?...

FRANCALEU

Pour recevoir ensemble et rendre un bon office.

BALIVEAU

Je vois bien qu'il faudra qu'à la fin j'obéisse.
Mon coquin paiera donc...

FRANCALEU

Oui, oui, j'en suis garant ;
Demain on vous le coffre au faubourg Saint-Laurent.

BALIVEAU

Il faudra commencer par savoir où le prendre.

FRANCALEU

Dans son lit.

BALIVEAU

C'est bien dit, s'il lui plaît de s'y rendre ;
Mais son hôte ne sait ce qu'il est devenu.

FRANCALEU

On saura bien l'avoir, après l'ordre obtenu.
Adieu, car il est temps de vous mettre à l'étude.

BALIVEAU

Je vais donc m'enfoncer dans cette solitude ;

Et là, gesticulant et braillant tout le soû,
Faire un apprentissage, en vérité, bien fou.

ACTE III

SCÈNE VI

FRANCALEU, BALIVEAU, DAMIS

FRANCALEU, *à Damis*

Monsieur, voilà celui qui fera votre père.
Il sait son rôle ; allons, concertez-vous un peu,
Et tout en vous voyant, commencez votre jeu.
(*A Baliveau, voyant son profond étonnement.*)
Comment diable ! A merveille ! A miracle ! Courage !
Personne ne jouera mieux que vous, du visage.
(*A Damis.*)
Vous avez joué, vous, la surprise assez bien ;
Mais le rire vous prend, et cela ne vaut rien.
Il faut être interdit, confus, couvert de honte.

BALIVEAU

Je sens qu'ainsi que lui votre aspect me démonte.

DAMIS, *à Francaleu*

C'est que lorsqu'on répète un tiers est importun.

FRANCALEU

Adieu donc ; aussi bien je fais languir quelqu'un.
(*A Damis.*)
Monsieur l'homme accompli, qui du moins croyez l'être,
Prenez, prenez leçon, car voilà votre maître.
(*A Baliveau.*)
Bravo ! bravo ! bravo !

SCÈNE VII

BALIVEAU, DAMIS

BALIVEAU, *à part*

Le sot événement !

DAMIS

Je ne puis revenir de mon étonnement.
Après un tel prodige, on en croira mille autres.

Quoi ! mon oncle, c'est vous ? Et vous êtes des nôtres !
Heureux le lieu, l'instant, l'emploi qui nous rejoint !

BALIVEAU

Raisonnons d'autre chose et ne plaisantons point.
Le hasard a voulu...

DAMIS

Voici qui paraît drôle.
Est-ce vous qui parlez, ou si c'est votre rôle ?

BALIVEAU

C'est moi-même qui parle, et qui parle à Damis.
Voilà donc ce que fait mon neveu dans Paris ?
Qu'a produit un séjour de si longue durée ?
Que veut dire ce nom : Monsieur de l'Empyrée ?
Sied-il, dans ton état, d'aller ainsi vêtu ?
Dans quelle compagnie, en quelle école es-tu ?

DAMIS

Dans la vôtre, mon oncle. Un peu de patience.
Imitez-moi. Voyez si je romps le silence
Sur mille questions, qu'en vous trouvant ici,
Peut-être suis-je en droit d'oser vous faire aussi.
Mais c'est que notre rôle est notre unique affaire,
Et que de nos débats le public n'a que faire.

BALIVEAU, *levant la canne*

Coquin ! tu te prévaux du contre-temps maudit...

DAMIS

Monsieur, ce geste-là vous devient interdit.
Nous sommes, vous et moi, membres de comédie.
Notre corps n'admet point la méthode hardie
De s'arroger ainsi la pleine autorité ;
Et l'on ne connaît point chez nous de primauté.

BALIVEAU, *à part*

C'est à moi de plier, après mon incartade.

DAMIS, *gaiement*

Répétons donc en paix. Voyons, mon camarade.
Je suis un fils...

BALIVEAU, *à part*

J'ai ri. Me voilà désarmé.

DAMIS

Et vous, un père...

BALIVEAU

Eh! oui, bourreau, tu m'as nommé.
Je n'ai que trop pour toi des entrailles de père,
Et ce fut le seul bien que te laissa mon frère.
Quel usage en fais-tu? Qu'ont servi tous mes soins?

DAMIS

A me mettre en état de les implorer moins.
Mon oncle, vous avez cultivé mon enfance.
Je ne mets point de borne à ma reconnaissance,
Et c'est pour le prouver que je veux désormais
Commencer par tâcher d'en mettre à vos bienfaits;
Me suffire à moi-même en volant à la gloire,
Et chercher la fortune au Temple de Mémoire.

BALIVEAU

Où la vas-tu chercher? Ce Temple prétendu
(Pour parler ton jargon) n'est qu'un pays perdu,
Où la nécessité, de travaux consumée,
Au sein du sot orgueil se repaît de fumée.
Eh! malheureux! crois-moi, fuis ce terroir ingrat.
Prends un parti solide et fais choix d'un état
Qu'ainsi que le talent, le bon sens autorise!
Qui te distingue et non qui te singularise;
Où le génie heureux brille avec dignité,
Tel qu'enfin le barreau l'offre à ta vanité.

DAMIS

Le barreau!

BALIVEAU

Protégeant la veuve et la pupille,
C'est là qu'à l'honorable on peut joindre l'utile;
Sur la gloire et le gain établir sa maison,
Et ne devoir qu'à soi sa fortune et son nom.

DAMIS

Ce mélange de gloire et de gain m'importune.
On doit tout à l'honneur et rien à la fortune.
Le nourrisson du Pinde, ainsi que le guerrier,
A tout l'or du Pérou, préfère un beau laurier.
L'avocat se peut-il égaler au poète?
De ce dernier la gloire est durable et complète;
Il vit longtemps après que l'autre a disparu.
Scarron même l'emporte aujourd'hui sur Patru.

Vous parlez du barreau de la Grèce et de Rome,
Lieux propres autrefois à produire un grand homme.
L'antre de la chicane et sa barbare voix
N'y défiguraient pas l'éloquence et les lois.
Que des traces du monstre on purge la tribune,
J'y monte, et mes talents, voués à la fortune,
Jusqu'à la prose encor voudront bien déroger.
Mais l'abus ne pouvant si tôt se corriger,
Qu'on me laisse, à mon gré, n'aspirant qu'à la gloire,
Des titres du Parnasse anoblir ma mémoire,
Et primer dans un art plus au-dessus du droit,
Plus grave, plus sensé, plus noble qu'on ne croit.
La fraude impunément, dans le siècle où nous sommes,
Foule aux pieds l'équité, si précieuse aux hommes :
Est-il, pour un esprit solide et généreux,
Une cause plus belle à plaider devant eux?
Que la fortune donc me soit mère ou marâtre,
C'en est fait : pour barreau, je choisis le théâtre ;
Pour client, la vertu ; pour lois, la vérité ;
Et pour juges, mon siècle et la postérité.

ÉPIGRAMMES

CONTRE L'ABBÉ DES FONTAINES

I

Un écrivain fameux par cent libelles
Croit que sa plume est la lance d'Argail :
Au haut du Pinde, entre les neuf Pucelles,
Il est planté comme un épouvantail.
Que fait le bouc en si joli bercail ?
S'y plairait-il ? Penserait-il y plaire ?
Non. C'est l'eunuque au milieu du sérail :
Il n'y fait rien, et nuit à qui veut faire.

II

Je ferai peindre un satyre bien gras,
Nez aplati, front sans pudeur aucune,
Queue au derrière, oreilles de Midas,
De Cerberus les trois gueules en une,
Mordant partout, aboyant à la lune.
Bref, en carré deux morceaux de linon
Je ferai pendre au col du compagnon,
L'ourlet bien blanc, et la toile bien bleue
De prime abord, à ce portrait mignon,
Je gage, abbé, que ton chien battra queue.

CONTRE VOLTAIRE

Son enseigne est *à l'Encyclopédie.*
Que vous plaît-il ? de l'anglais, du toscan ?
Vers, prose, algèbre, opéra, comédie ?
Poème épique, histoire, ode ou roman ?
Parlez ! C'est fait. Vous lui donnez un an ?
Vous l'insultez !... En dix ou douze veilles,
Sujets manqués par l'aîné des Corneilles,
Sujets remplis par le fier Crébillon,
Il refond tout... Peste ! voici merveilles !
Et la besogne est-elle bonne ?... Oh ! non !

MON ÉPITAPHE

Ci-gît... Qui ? Quoi ? Ma foi, personne, rien.
Un qui, vivant, ne fut valet ni maître,
Juge, artisan, marchand, praticien,
Homme des champs, soldat, robin ni prêtre ;
Marguillier, même académicien,
Ni frimaçon. Il ne voulut rien être,
Et véquit nul : en quoi certe il fit bien ;
Car, après tout, bien fou qui se propose,
Venu de rien et revenant à rien,
D'être en passant ici-bas quelque chose !

POUR LE SOULAGEMENT DES MÉMOIRES, ET POUR LE MIEUX, J'AI CRU DEVOIR RÉDUIRE CETTE ÉPITAPHE A DEUX VERS :

Ci-gît Piron, qui ne fut rien,
Pas même académicien.

SAINT-LAMBERT

(1716-1803)

Saint-Lambert, homme gracieux, poli, d'excellente compagnie, eut la curieuse fortune d'être aimé, d'abord par Madame du Châtelet, qui le préféra à Voltaire, puis par Mme d'Houdetot, pour qui le pauvre Jean-Jacques Rousseau conçut une si vive et si folle passion. D'ailleurs, il ne fut guère que sur ce terrain le rival des deux plus grands esprits du siècle. Né à Nancy en 1716, il servit d'abord dans les gardes lorraines. Puis, en 1748, après la paix d'Aix-la-Chapelle, il prit du service auprès du roi Stanislas ; et c'est à sa cour qu'il connut la marquise du Châtelet. Lorsqu'elle fut morte, il reprit du service et fit, en 1756, la campagne de Hanovre. Dès lors, il renonça définitivement à la carrière des armes, et vint à Paris où il se lia avec les encyclopédistes : Grimm, d'Alembert, Diderot, etc. Il y travailla à son grand poème des *Saisons*, qui parut en 1769, et qui obtint un vif succès. Les agréments de la vie champêtre y étaient en effet dépeints avec « sensibilité », et les mœurs des paysans étaient dignement louées au détriment de la corruption citadine. Les philosophes ne pouvaient qu'applaudir à un aussi bel exposé de leurs doctrines. Un fauteuil à l'Académie récompensa Saint-Lambert de ce vertueux effort (1770). Il composa par la suite des poésies fugitives, des *Fables orientales*, des *Contes* en prose, un *Essai sur la vie et les ouvrages d'Helvétius*, des *Mémoires sur la vie de Bolingbroke* (1796). Pendant la tourmente révolutionnaire, il s'était retiré à Eaubonne, avec son amie Madame d'Houdetot. Ses *Principes*

des mœurs chez toutes les nations ou Catéchisme universel, parus en 1798-1801, obtinrent en 1806 le grand prix de morale, récompense bien inattendue, car l'ouvrage n'était guère qu'un plat et banal développement des doctrines d'Helvétius.

Nous n'arrivons guère à comprendre, aujourd'hui, la grande réputation dont Saint-Lambert jouit de son vivant. Son poème des *Saisons*, qui reste son œuvre maîtresse, ne se soutient guère que par l'agrément d'un style d'une élégance perpétuelle, et par des descriptions assez brillantes. L'invention y est nulle, et l'inspiration y laisse souvent à désirer. Ses poésies fugitives, merveilles de grâce facile, malicieuse et tendre quelquefois, ont plus de charmes pour nous. Il eût d'ailleurs été bizarre qu'un homme qui sut si bien aimer eût mal parlé de l'amour.

DÉBUT DU POÈME DES SAISONS

Je chante les saisons, et la marche féconde
De l'astre bienfaisant qui les dispense au monde :
Il prodigue au printemps la grâce et la beauté ;
Du trésor des moissons il enrichit l'été ;
L'automne les enlève aux campagnes fertiles ;
Et l'hiver en tribut les reçoit dans nos villes.
  O toi, qui de l'espace as peuplé les déserts,
Qui de soleils sans nombre éclairas l'univers,
Qui diriges la course éternelle et rapide
Des mondes emportés dans les plaines du vide,
Arbitre des destins, maître des éléments,
Toi dont la volonté créa l'ordre et le temps ;
Ton amour paternel veille sur notre asile ;
Il épancha ses dons sur ce globe fertile :
Mais l'homme a négligé les présents de tes mains.
Je viens de leur richesse avertir les humains,
Des plaisirs faits pour eux leur tracer la peinture,
Leur apprendre à connaître, à sentir la nature.
Esprit universel que l'homme ose implorer,
Accepte mon hommage, et daigne m'inspirer.
  Et toi qui m'as choisi pour embellir ma vie,
Doux repos de mon cœur, aimable et tendre amie,
Toi qui sais de nos champs admirer les beautés,
Dérobe-toi, Doris, au luxe des cités,
Aux arts dont tu jouis, au monde où tu sais plaire ;
Le printemps te rappelle au vallon solitaire :
Heureux si, près de toi, je chante à son retour
Ses dons et ses plaisirs, la campagne et l'amour !

(*Les Saisons.* Le Printemps.)

CONVALESCENCE AU PRINTEMPS

Jadis, j'ai vu mes jours s'avancer vers leur fin ;
Un art souvent funeste et toujours incertain
Allait détruire en moi la nature affaiblie ;
Le retour du printemps me rendit à la vie ;
Je me sentis renaître ; et bientôt, sans effort,
Soulevé sur ce lit d'où s'écartait la mort,
J'embrassai ces amis dont les soins pleins de charmes
Suspendaient mes douleurs, dissipaient mes alarmes :
Je revis mes vergers, ce ruisseau, ces forêts,
Que j'avais craint longtemps de perdre pour jamais.
  Oh ! que l'âme jouit dans la convalescence !
Je ne pouvais rien voir avec indifférence ;
Mes yeux étaient frappés d'un papillon nouveau :
Cet insecte, disais-je, est sorti du tombeau,
De sa cendre féconde il tire un nouvel être ;
La nature à tous deux nous permit de renaître.
Sur la fleur du tilleul, sur la rose ou le thym,
Si je voyais l'abeille enlever son butin,
Elle revient, disais-je, errer sur ce rivage,
Après avoir langui dans un long esclavage :
Et moi, je viens m'unir à tant d'êtres divers
Et reprendre ma place en ce vaste univers.
  J'allais me pénétrer des rayons de l'aurore ;
J'allais jouir du jour avant qu'il pût éclore :
J'étais pressé de voir, pressé de me livrer
Au plaisir de sentir, de vivre, et d'admirer.
Je tressaillais, Doris, au moment où ma vue,
Pénétrant par degrés dans la sombre étendue,
Démêlait les couleurs, et distinguait les lieux.
Les objets confondus s'arrangeaient sous mes yeux :

D'abord, des monts altiers la surface éclairée
Se présentait de loin, de vapeurs entourée;
Un faisceau de rayons, détaché du soleil,
Coulait rapidement sur l'horizon vermeil;
Et l'astre lumineux, s'élançant des montagnes,
Jetait ses réseaux d'or sur les vertes campagnes.
O toi qui m'as rendu la pensée et le sens,
Marche, éclaire le monde, et prodigue au printemps
Des charmes, des plaisirs, dont je jouis encore!
  C'est ainsi qu'au moment qui succède à l'aurore,
De l'orient en feu j'admirais les beautés,
L'émail des gazons frais, les ruisseaux argentés,
Et le jeu des rayons dans ces perles liquides
Que dépose la nuit sur les vallons humides.
Les vents qui murmuraient dans les arbres voisins
M'apportant les parfums des champs et des jardins,
Mes sens étaient charmés, et mon âme ravie
Croyait sentir la sève, et respirer la vie.

(*Les Saisons*, Ibid.)

LE RÈGNE DE L'AMOUR AU PRINTEMPS

Amour, c'est pour toi seul qu'il (1) orne l'univers;
Viens remplir de tes feux l'air, la terre, et les mers.
Des grâces, des plaisirs, source aimable et féconde,
Principe de la vie, âme et ressort du monde,
Enflamme, réunis les êtres dispersés;
Rends heureux l'univers; qu'il aime, et c'est assez.
Par l'excès des plaisirs fais sentir ta puissance :
La nature est enfin digne de ta présence;
Jeune, riante, et belle, elle attend tes faveurs;
Ton trône est préparé sous des berceaux de fleurs;
Des chants multipliés dans les airs se confondent,
Et volent des coteaux aux vallons qui répondent.
Je vois les animaux l'un vers l'autre accourir,

(1) Le Printemps.

S'approcher, s'éviter, se combattre, et s'unir ;
Ils semblent inspirés par une âme nouvelle,
Et le feu du plaisir dans leurs yeux étincelle.
Le coursier indocile, inquiet, agité,
Échappe en bondissant au frein qui l'a dompté ;
Du haut de la colline il porte au loin la vue,
Il cherche un seul objet dans la vaste étendue...
. . . .

(*Les Saisons*. Ibid.)

LA BOURRASQUE D'ÉTÉ

Les cris de la corneille ont annoncé l'orage ;
Le bélier effrayé veut rentrer au hameau :
Une sombre fureur anime le taureau
Qui respire avec force, et, relevant la tête,
Par ses mugissements appelle la tempête.
On voit à l'horizon des deux points opposés
Des nuages monter dans les airs embrasés ;
On les voit s'épaissir, s'élever et s'étendre.
D'un tonnerre éloigné le bruit s'est fait entendre :
Les flots en ont frémi, l'air en est ébranlé,
Et le long du vallon le feuillage a tremblé.
Les monts ont prolongé le lugubre murmure,
Dont le son lent et sourd attriste la nature.
Il succède à ce bruit un calme plein d'horreur,
Et la terre en silence attend dans la terreur.
Des monts et des rochers le vaste amphithéâtre
Disparaît tout à coup sous un voile grisâtre ;
Le nuage élargi les couvre de ses flancs ;
Il pèse sur les airs tranquilles et brûlants.
Mais des traits enflammés ont sillonné la nue,
Et la foudre en grondant roule dans l'étendue :
Elle redouble, vole, éclate dans les airs ;
Leur nuit est plus profonde, et de vastes éclairs
En font sortir sans cesse un jour pâle et livide.

Du couchant ténébreux s'élance un vent rapide
Qui tourne sur la plaine, et, rasant les sillons,
Enlève un sable noir, qu'il roule en tourbillons.
Ce nuage nouveau, ce torrent de poussière,
Dérobe à la campagne un reste de lumière.
La peur, l'airain sonnant, dans les temples sacrés
Font entrer à grands flots les peuples égarés.
Grand Dieu ! vois à tes pieds leur foule consternée
Te demander le prix des travaux de l'année.
Hélas ! d'un ciel en feu les globules glacés
Écrasent en tombant les épis renversés ;
Le tonnerre et les vents déchirent les nuages ;
Le fermier de ses champs contemple les ravages,
Et presse dans ses bras ses enfants effrayés.
La foudre éclate, tombe, et des monts foudroyés
Descendent à grand bruit les graviers et les ondes
Qui courent en torrent sur les plaines fécondes.
O récolte ! ô moisson ! tout périt sans retour ;
L'ouvrage de l'année est détruit dans un jour.
Ah ! fuyons ces tableaux ; et, loin de ces rivages,
Allons chercher des lieux où le cours des orages,
Sans y lancer la foudre ou noyer les moissons,
A rafraîchi les airs, et baigne les sillons.
De l'écharpe d'Iris l'éclatant météore,
Déployant dans les cieux les couleurs de l'aurore,
Y couronne les champs, où le ruisseau vermeil
Voit jouer dans ses flots les rayons du soleil.
Un reste de nuage, errant sur les campagnes,
Va s'y perdre en fumée au sommet des montagnes ;
Un vent frais et léger y parcourt les guérets,
Et roule en vagues d'or les moissons de Cérès.
On y sent ce parfum, cette odeur végétale,
Que la terre échauffée après l'orage exhale.
Le berger au berger répète ses chansons ;
L'heureux agriculteur, si près de ses moissons,
Se rappelle ses soins, ses travaux, sa prudence,
Admire ses guérets, sourit à l'abondance.
Il est content de lui, ne se repent de rien,
Et se dit, comme un Dieu : « Ce que j'ai fait est bien ! »

(*Les Saisons*, l'Été.)

L'AUTOMNE

O vous qu'ont enrichi les trésors de Cérès,
Préparez-vous, mortels, à de nouveaux bienfaits.
Redoublez vos présents, terre heureuse et féconde ;
Récompensez encor la main qui vous seconde.
Et toi, riant automne, accorde à nos désirs
Ce qu'on attend de toi, du repos, des plaisirs,
Une douce chaleur, et des jours sans orages.
Il vient environné de paisibles nuages,
Il voit du haut du ciel le pourpre des raisins,
Et l'ambre et l'incarnat des fruits de nos jardins.
De coteaux en coteaux la vendange annoncée
Rappelle le tumulte et la joie insensée ;
J'entends de loin les cris du peuple fortuné,
Qui court, le thyrse en main, de pampres couronné.
Favoris de Bacchus, ministres de Pomone,
Célébrez avec moi les charmes de l'automne :
L'année à son déclin recouvre sa beauté.
L'automne a des couleurs qui manquaient à l'été.
Dans ces champs variés, l'or, le pourpre, et l'opale,
Sur un fond vert encor brillent par intervalle,
Et couvrent la forêt qui borde ces vallons
D'un vaste amphithéâtre étendu sur les monts.
L'arbre de Cérasonte au gazon des prairies
Oppose l'incarnat de ses branches flétries.
Quelles riches couleurs, quels fruits délicieux
Ces champs et ces vergers présentent à vos yeux !
Voyez par les zéphyrs la pomme balancée
Échapper mollement à la branche affaissée,
Le poirier en buisson, courbé sous son trésor,
Sur le gazon jauni rouler les globes d'or,
Et de ces lambris verts attachés au treillage
La pêche succulente entraîner le branchage.

Les voilà donc, ces fruits qu'ont annoncés les fleurs
Et que l'été brûlant mûrit par ses chaleurs !
Jouissez, ô mortels, et par des cris de joie
Rendez grâces au ciel des biens qu'il vous envoie ;
Que la danse et les chants, les jeux et les amours,
Signalent à la fois les derniers des beaux jours.

(*Les Saisons*, l'Automne.)

BONHEUR DE LA VIE CHAMPÊTRE

Heureux qui, loin du monde, utile à sa patrie,
En enrichit la terre, en respecte les lois.
Et, dérobant sa tête au fardeau des emplois,
Aimé dans son domaine, inconnu de ses maîtres,
Se plaît dans le séjour qu'ont chéri ses ancêtres !
De l'amour des honneurs il n'est point dévoré.
Sans craindre le grand jour, content d'être ignoré,
Aux vains dieux du public, il laisse leurs statues,
Par l'envie et le temps si souvent abattues.
Pour juge, il a son cœur, pour amis, ses égaux ;
La gloire ou l'intérêt n'en font pas ses rivaux ;
Il peut trouver du moins, dans le cours de sa vie,
Un cœur sans injustice, un ami sans envie.
Il ne s'égare point dans ces vastes projets
Qui tourmentent le cœur incertain du succès ;
Il ne peut être en butte à ces revers funestes
Qui souvent de la vie empoisonnent les restes :
Élever ses troupeaux, embellir son jardin,
Plutôt que l'agrandir féconder son terrain,
Par sa seule industrie augmenter sa richesse,
Voilà tous les projets que forme sa sagesse ;
Il ne veut qu'arriver au terme de ses jours
Par un chemin facile, et qu'il suivra toujours.
La Chine et le Japon, l'aiguille et la peinture,
N'ornent point ses lambris d'une veine parure ;

On y voit les portraits de ses sages aïeux :
Ils vécurent sans faste, il veut vivre comme eux ;
Il regarde souvent ces images si chères
Qui parlent à son cœur des vertus de ses pères.
Ses yeux ont-ils besoin du vain luxe des arts ?
Les cieux, les eaux, la terre, offrent à ses regards
Des forêts embrassant les cimes des montagnes,
Les ondes des moissons fuyant sur les campagnes,
L'émail des prés en fleurs, les vergers opulents,
Des fleuves et des lacs, ou sombres ou brillants,
Répétant le soleil, les masses des nuages ;
Des troupeaux animant ces riches paysages,
L'opale et l'incarnat qui parent le matin,
Les couleurs d'un beau soir, où son œil incertain
Cherche, sans la trouver, la première nuance
Du pourpre qui finit, de l'azur qui commence.
Il voit l'astre des nuits répandant sa clarté,
Ou sortant à demi d'un nuage argenté ;
Et les bruits suspendus, les couleurs effacées,
Livrent son âme heureuse à ses douces pensées.

(*Les Saisons*, Ibid.)

TABLEAU DE L'HIVER

. . . .
L'hiver en ce moment s'y livre à ses fureurs.
Il subjugue Neptune, il couvre de ses chaînes
Cette mer ténébreuse où les vastes baleines
Présentaient dans l'automne aux yeux des matelots
De mobiles écueils s'agitant sur les flots.
Il envoie au midi la peur et les orages,
La famine et les vents, la mort et les ravages :
D'un froid âpre et funeste, il pénètre nos sens.
Le soleil lance au loin quelques traits impuissants ;
La nuit revient d'abord augmenter la froidure :

Des chaînes de cristal ont chargé la nature.
Je n'entends plus, le soir, la course des ruisseaux,
La cascade muette a suspendu ses eaux ;
Et souvent le berger, au lever de l'aurore,
L'observe en l'écoutant, et croit l'entendre encore.
Les glaçons réunis sur les vastes étangs
Renferment sous un mur leurs tristes habitants.
Ce fleuve est enchaîné dans sa course rapide ;
Il voudrait s'élancer de sa voûte solide,
Sous le cristal vainqueur il roule emprisonné.
  De givre, de glaçons, ce bois est couronné ;
Ils brillent suspendus à la branche flétrie,
Et d'un voile d'argent ils couvrent la prairie.
Mais de nouveaux frimas rassemblés dans les airs
Pèsent sans mouvement sur les coteaux déserts ;
Et la voûte des cieux, qui semble être abaissée,
Dépose avec lenteur la vapeur condensée.
Si le fermier parcourt les guérets confondus,
Au milieu de ses champs il ne les connaît plus,
Et la vaste blancheur sur le monde étendue
Déconcerte ses pas et fatigue sa vue ;
Ce voile universel dérobe à tous les yeux
Les ouvrages de l'homme et les bienfaits des dieux.

(*Les Saisons* l'Hiver.)

L'AMOUR DE LA CONNAISSANCE

Muses, guides de l'homme, ornements de son être,
Vous qui lui découvrez d'utiles vérités,
Et le rendez sensible aux grâces, aux beautés,
Muses, je vous aimai dès l'âge le plus tendre :
Je voulais tout sentir, tout peindre, tout apprendre.
Ciel ! avec quel transport, quel plaisir vif et pur,
J'appris à distinguer sur le céleste azur
Ces globes dont Newton mesura la carrière,
Et que l'astre du jour dore de sa lumière,

De ces brillants soleils qui couvrent de leurs feux
Des mondes ignorés suspendus autour d'eux!
Mon esprit s'élançait dans l'étendue obscure ;
Je voyais sous mes pas s'agrandir la nature ;
J'ajoutais chaque instant un monde à l'univers ;
Et franchissant encor l'immensité des airs,
Revenu sur la terre, à ce point invisible
Qui décrit dans l'espace un trait imperceptible,
J'observais les ressorts, les mœurs des animaux,
Je savais dans leur rang placer les végétaux ;
J'étais ravi de voir, à travers un méandre,
La sève en circulant s'élever et descendre ;
J'appris pourquoi les mers, bravant la pesanteur,
Vont deux fois en un jour du pôle à l'équateur ;
Je cherchais dans les airs les causes du tonnerre ;
J'aurais voulu percer le centre de la terre,
Voir, sous la main du temps, les marbres s'y former,
Et sous les monts tremblants les métaux s'enflammer.
  Mais c'est l'homme aujourd'hui que j'aspire à connaître ;
Je cherche à pénétrer les secrets de son être,
A retrouver en lui ces principes des mœurs
Qu'ont altérés les temps, nos lois, et nos erreurs :
J'interroge à regret les fastes de l'histoire.
  Ces monuments confus de misère et de gloire
Me montrent les États l'un par l'autre abattus,
Le choc des nations, et trop peu de vertus.
Je vois dans Ecbatane ou sur les bords du Tibre,
Sous le joug des tyrans, ou chez un peuple libre,
L'homme moins protégé qu'enchaîné par les lois,
Le jouet des tribuns, ou l'esclave des rois.
La fraude le subjugue, ou la force l'opprime.
Noble amour des humains, fanatisme sublime
Qu'Athènes respira dans les lois de Solon,
Seul démon de Socrate, âme du grand Caton,
Vertus des Antonins, bonté vaste et féconde,
Inspirez, conduisez les arbitres du monde,
Et que le temps rapide amène à nos neveux
Non des siècles brillants, mais des siècles heureux.
Que les Muses, les Arts, et la Philosophie,
Passent d'un peuple à l'autre, et consolent la vie.

Vérité, juste effroi des mortels corrompus,
Puissants par les erreurs, et grands par les abus,
Achève, il en est temps, de percer le nuage
Qui te dérobe au peuple, et te déguise au sage.
En vain l'aveugle orgueil et l'envie en fureur
Défendent contre toi l'ignorance et l'erreur ;
Ils n'éclipseront pas le jour qui vient d'éclore
Et dont l'Europe entière a vu briller l'aurore.

(*Les Saisons*, Ibid.)

LA BONTÉ

O mon ami, l'amour, les sens, et la jeunesse,
Des plaisirs les plus doux m'ont fait sentir l'ivresse ;
Mais, protéger le faible, inspirer la vertu,
Est un plaisir plus grand qui m'était inconnu.
Ah ! quand l'heureux fermier, l'innocente fermière,
Accourent pour me voir au seuil de leur chaumière ;
Lorsque j'ai rassemblé ce peuple agriculteur
Qui veille, rit, et chante, et me doit son bonheur ;
Quand je me dis le soir sous mon toit solitaire,
J'ai fait ce jour encor le bien que j'ai pu faire ;
Mon cœur s'épanouit ; j'éprouve, en ce moment,
Une céleste joie, un saint ravissement ;
Et ce plaisir divin souvent se renouvelle ;
Le temps n'en détruit pas le souvenir fidèle,
On en jouit toujours ; et, dans l'âge avancé,
Le présent s'embellit des vertus du passé.
Du temps, vous le voyez, j'ai subi les outrages ;
Déjà, mes yeux éteints sont chargés de nuages ;
Mon corps est affaissé sous le fardeau des ans ;
Mais sans glacer mon cœur l'âge affaiblit mes sens ;
J'embrasse avec ardeur les plaisirs qu'il me laisse.
De cœurs contents de moi j'entoure ma vieillesse ;
Je m'occupe, je pense, et j'ai pour volupté
Ce charme que le ciel attache à la bonté. »

(*Les Saisons*, Ibid.)

POÉSIES FUGITIVES

En envoyant à une dame deux Amours, l'un avec les attributs de la légèreté et des talents, l'autre rêvant, appuyé sur une ancre, symbole de la constance.

On vous propose deux Amours :
L'un, par ses talents peut vous plaire ;
L'autre ne sait qu'aimer toujours :
Voyez quel choix vous voulez faire.
Mais le choix n'est pas dangereux :
Ces Amours vous verront tous deux,
Ils prendront une âme nouvelle ;
Et vous pouvez, dans un instant,
Rendre aimable l'Amour constant,
Et l'Amour aimable fidèle.

SUR LE PORTRAIT DE THÉMIRE

Thémire, loin de toi, dans un exil fatal,
    Ton portrait me rendra la vie.
De mes rivaux, ce don va réveiller l'envie ;
    Nous partageons l'original,
    Mais j'ai de plus qu'eux la copie.

ÉPIGRAMME

La jeune Eglé, quoique très peu cruelle,
D'une Honesta veut avoir le renom ;
Prudes, pédants, vont travailler chez elle
A réparer sa réputation.
Là, tout le jour, un cercle misanthrope,
Avec Eglé médit, fronde l'Amour.
Hélas ! Eglé, semblable à Pénélope,
Défait la nuit tout l'ouvrage du jour.

MADRIGAUX

I

Au moment de nous séparer
Nous nous disons : « Oui, je t'adore ! »
Mais c'est pour en jouir encore,
Et non pour nous en assurer.

II

Ces rivaux, que l'Amour auprès de vous rassemble,
M'inquiètent, Thémire, et ne sont pas heureux ;
Vous m'aimez mieux que chacun d'eux,
Vous m'aimez moins que tous ensemble.

III

Je touche aux bornes de ma vie,
Mais l'Amour vient me ranimer ;
Je suis jeune aux pieds de Sylvie :
J'ai si peu de temps pour l'aimer,
Qu'il faut l'aimer à la folie.

ÉPITAPHE

Ci-gît un vieil atrabilaire:
Après l'avoir fait enterrer,
Sa veuve, n'ayant rien à faire
Prit le parti de le pleurer.

CHANSON

Sans dépit, sans légèreté,
Je quitte une amante volage,
Et je reprends ma liberté
Sans regretter mon esclavage.

Ce matin, j'ai cueilli des fleurs,
Sans faire un bouquet à Lisette ;
J'ai déjà quitté ses couleurs,
Je vais lui rendre sa houlette.

Sans rougir, j'ai vu sous l'ormeau,
Sylvandre aux pieds de l'infidèle ;
J'ai joué sur mon chalumeau
L'air que Sylvandre a fait pour elle.

Je ne fais plus dans nos vallons
Retentir le nom de Lisette ;
Je veux lui dire les chansons
Que je ferai pour Timarette.

Si quelquefois, dans le sommeil,
Ses faveurs me sont retracées,
Elle n'est plus à mon réveil
La première de mes pensées.

Je ne viendrai plus en ces lieux
Respirer l'air qu'elle respire;
Je ne cherche plus dans ses yeux
Ce que je dois penser ou dire.

Lisette a perdu plus que moi;
J'étais tendre, elle était coquette;
Lisette m'a manqué de foi;
Non, non, je n'aime plus Lisette.

ROMANCE

Mon destin, auprès de Climène,
Varie à chaque instant du jour;
Un caprice inspire sa haine,
Un autre lui rend son amour.

Elle m'a dit : « Lindor, je t'aime,
Ton cœur a mérité ma foi. »
Elle m'a dit à l'instant même :
« Lindor, je me moquais de toi. »

Au moment où sa voix m'appelle,
Climène songe à m'éviter;
Je ne vais chercher auprès d'elle
Que le regret de la quitter.

Elle est triste dans mon absence,
Et méprise alors mes rivaux;
Elle les vante en ma présence,
Et me parle de mes défauts.

Mes tourments pour elle ont des charmes,
Elle cherche à les irriter ;
Et je la vois verser des larmes
Lorsque je viens les lui conter.

Je lui portais les fleurs qu'elle aime,
Elle les prit avec dédain ;
Elle me donna le soir même
La rose qui parait son sein.

Un jour Climène, moins cruelle,
Avait pris soin de me calmer,
Et je m'enivrais auprès d'elle
Du bonheur de plaire et d'aimer.

Dans la plus profonde tristesse
Je la vis bientôt se plonger ;
Je l'offensais par mon ivresse,
Mes plaisirs semblaient l'affliger.

Elle est simple, sans artifices ;
Nul amant n'a tenté sa foi ;
Et, fidèle dans ses caprices,
Elle n'aime et ne hait que moi.

Beauté si douce et si terrible,
Souvent aimé, jamais heureux,
Que tu sois barbare ou sensible,
Je n'en suis pas moins amoureux.

Par tes rigueurs ou ton absence
Cesse de déchirer mon cœur ;
Je t'aimerais sans inconstance,
Quand tu m'aimerais sans humeur.

Thomas

(1732-1785)

Les œuvres en prose de Thomas sont mieux connues des lettrés que ses poèmes. Tout le monde a pu voir dans des recueils de morceaux choisis, des fragments des nombreux Éloges qu'il composa, remarquables par le sérieux du style et par l'élévation de la pensée.

Un homme d'un tel caractère nous semble déplacé dans un siècle aussi léger et aussi frivole. A une époque où nul ne se piquait d'une trop grande rigueur morale, Thomas sut vivre en stoïcien, et se refusa toujours à préférer ses intérêts à ce qu'il croyait être son devoir.

Né à Clermont-Ferrand, il fit à Paris de sérieuses études, et débuta dans les lettres par des réflexions philosophiques et littéraires sur le poème de la *Religion naturelle* (1756) ; trois ans plus tard il publiait *Jumonville*, poème en quatre chants, parfaitement oublié aujourd'hui, mais qui n'est pas sans quelque mérite. Il composa ensuite, et soumit au concours pour le prix d'éloquence à l'Académie française, une suite d'Éloges qui sont ses plus sûrs titres à la gloire : Éloge de Daguesseau (1760), de Duguay-Trouin (1761), de Sully (1763), de Descartes (1765). Protégé du duc de Praslin qui lui fit obtenir le poste de secrétaire interprète des Suisses, il se brouilla avec ce grand personnage pour des motifs qui sont tout à son honneur. Le duc, en effet, prétendait faire nommer Thomas à l'Académie à la place de Marmontel ; notre poète refusa en alléguant que ses talents étaient moindres que ceux de son rival. C'est en 1767 seulement qu'il en fit partie. Il y

lut en 1770 un Éloge de Marc-Aurèle qui passe à bon droit pour son chef-d'œuvre. En 1772, il fit paraître un « *Essai sur le caractère, les mœurs et l'esprit des femmes dans tous les siècles* » ; mais dans un pareil ouvrage, ses qualités de sérieux et de pondération lui furent plutôt préjudiciables aux yeux des principales intéressées, et l'ouvrage, s'il eut l'estime des doctes, n'emporta pas la faveur des salons. Il termina sa carrière littéraire par un « *Essai sur les Éloges* » ou *histoire de la littérature et de l'éloquence appliquées à ce genre d'ouvrage.* Il laissait un poème, *la Pétréide*, épopée en l'honneur de Pierre le Grand, édité après sa mort, qui renferme plus d'ingéniosité que de beautés véritables. L'*Ode sur le Temps*, que nous donnons ici, et qui lui valut en 1762 le prix de poésie, renseignera le lecteur sur ce talent solide et brillant à la fois. Le rythme en est heureusement choisi, les expressions y sont presque toujours d'une remarquable précision, l'inspiration y est élevée et soutenue. Lamartine d'ailleurs savait apprécier à leur juste mesure les vers de Thomas, puisque nous retrouvons dans la pièce si célèbre *le Lac*, des hémistiches entiers empruntés à l'*Ode sur le Temps.*

ODE SUR LE TEMPS

Le compas d'Uranie a mesuré l'espace.
O Temps, être inconnu que l'âme seule embrasse,
Invisible torrent des siècles et des jours,
Tandis que ton pouvoir m'entraîne dans la tombe,
J'ose, avant que j'y tombe,
M'arrêter un moment pour contempler ton cours.

Qui me dévoilera l'instant qui t'a vu naître ?
Quel œil peut remonter aux sources de ton être ?
Sans doute ton berceau touche à l'éternité.
Quand rien n'était encore, enseveli dans l'ombre
De cet abîme sombre,
Ton germe y reposait, mais sans activité.

Du chaos tout à coup les portes s'ébranlèrent ;
Des soleils allumés les feux étincelèrent ;
Tu naquis ; l'Éternel te prescrivit ta loi.
Il dit au mouvement : « Du Temps sois la mesure. »
Il dit à la nature :
« Le Temps sera pour vous, l'Éternité pour moi. »

Dieu, telle est ton essence : oui, l'océan des âges
Roule au-dessous de toi sur tes frêles ouvrages,
Mais il n'approche pas de ton trône immortel.
Des millions de jours qui l'un l'autre s'effacent,
Des siècles qui s'entassent
Sont comme le néant aux yeux de l'Éternel.

Mais moi, sur cet amas de fange et de poussière,
En vain contre le Temps je cherche une barrière ;
Son vol impétueux me presse et me poursuit.

Je n'occupe qu'un point de la vaste étendue
        Et mon âme éperdue
Sous mes pas chancelants voit ce point qui s'enfuit.

De la destruction tout m'offre des images.
Mon œil épouvanté ne voit que des ravages;
Ici de vieux tombeaux que la mousse a couverts;
Là des murs abattus, des colonnes brisées,
        Des villes embrasées;
Partout les pas du Temps empreints sur l'Univers.

Cieux, terres, éléments, tout est sous sa puissance.
Mais tandis que sa main, dans la nuit du silence
Du fragile univers sape les fondements;
Sur des ailes de feu loin du monde élancée,
        Mon active pensée
Plane sur les débris entassés par le Temps.

Siècles qui n'êtes plus, et vous qui devez naître,
J'ose vous appeler ; hâtez-vous de paraître :
Au moment où je suis venez vous réunir.
Je parcours tous les points de l'immense durée
        D'une marche assurée :
J'enchaîne le présent, je vis dans l'avenir.

Le soleil épuisé dans sa brûlante course,
De ses feux par degrés verra tarir la source,
Et des mondes vieillis les ressorts s'useront.
Ainsi que des rochers qui du haut des montagnes
        Roulent sur les campagnes,
Les astres l'un sur l'autre un jour s'écrouleront.

Là, de l'éternité commencera l'empire ;
Et dans cet océan où tout va se détruire,
Le Temps s'engloutira, comme un faible ruisseau.
Mais mon âme immortelle, aux siècles échappée,
        Ne sera point frappée,
Et des mondes brisés foulera le tombeau.

Des vastes mers, grand Dieu, tu fixas les limites,
C'est ainsi que du Temps les bornes sont prescrites.
Quel sera ce moment de l'éternelle nuit ?
Toi seul tu le connais, tu lui diras d'éclore :
Mais l'univers l'ignore ;
Ce n'est qu'en périssant qu'il en doit être instruit.

Quand l'airain frémissant autour de vos demeures,
Mortels, vous avertit de la fuite des heures,
Que ce signal terrible épouvante vos sens.
A ce bruit, tout à coup, mon âme se réveille,
Elle prête l'oreille
Et croit de la mort même entendre les accents.

Trop aveugles humains, quelle erreur vous enivre,
Vous n'avez qu'un instant pour penser et pour vivre,
Et cet instant qui fuit est pour vous un fardeau !
Avare de ses biens, prodigue de son être,
Dès qu'il peut se connaître,
L'homme appelle la mort et creuse son tombeau.

L'un, courbé sous cent ans, est mort dès sa naissance ;
L'autre engage à prix d'or sa vénale existence ;
Celui-ci la tourmente à de pénibles jeux ;
Le riche se délivre, au prix de sa fortune,
Du Temps qui l'importune ;
C'est en ne vivant pas que l'on croit vivre heureux.

Abjurez, ô mortels, cette erreur insensée.
L'homme vit par son âme, et l'âme est la pensée.
C'est elle qui pour vous doit mesurer le Temps !
Cultivez la sagesse ; apprenez l'art suprême
De vivre avec soi-même ;
Vous pourrez sans effroi compter tous vos instants.

Si je devais un jour pour de viles richesses
Vendre ma liberté, descendre à des bassesses,
Si mon cœur par mes sens devait être amolli :
O Temps ! je te dirais : « Préviens ma dernière heure,
Hâte-toi que je meure ;
J'aime mieux n'être pas que de vivre avili. »

Mais si de la vertu les généreuses flammes
Peuvent de mes écrits passer dans quelques âmes ;
Si je peux d'un ami soulager les douleurs ;
S'il est des malheureux dont l'obscure innocence
    Languisse sans défense,
Et dont ma faible main doive essuyer les pleurs ;

O Temps, suspends ton vol, respecte ma jeunesse ;
Que ma mère, longtemps témoin de ma tendresse,
Reçoive mes tributs de respect et d'amour ;
Et vous, Gloire, Vertu, déesses immortelles,
    Que vos brillantes ailes
Sur mes cheveux blanchis se reposent un jour.

GRESSET

(1709-1777)

Né à Amiens, en 1709, Jean-Baptiste-Louis Gresset entre à seize ans chez les Jésuites, que ses espiègleries irrévérencieuses de Franc-Picard ne tardent guère à inquiéter. A vingt-quatre ans, il laisse publier *Vert-Vert* que suivent, enfants de la même veine aimablement frondeuse, *le Lutrin vivant* et le *Carême impromptu*. Ces contes badins ne pouvaient attirer sur leur auteur des anathèmes très rigoureux ; toutefois, les supérieurs du jeune religieux s'en émurent au point de l'envoyer professer les humanités à leur collège de Tours, puis à celui de La Flèche. Loin de s'amender dans cet exil, Gresset se découvre la vocation du théâtre, et abandonne l'ordre devenu inhospitalier, pour chercher fortune à Paris. Ses tragédies et comédies ont la plupart un sort médiocre ; mais en 1747 est représenté *le Méchant*, dont le succès le pousse à l'Académie. Mal préparé aux rudesses des luttes littéraires, par sa trempe provinciale et monastique, il se retire à Amiens, et pour connaître enfin la douceur des vœux pleinement satisfaits, il s'y marie puis fonde une Académie dont il est le président perpétuel. Mais sur ses vieux jours, le remords lui vient des accidents d'une vie restée malgré tout si innocente, et l'honnête Gresset, qui avait été aux yeux de l'Église une manière de Rabelais timide et retenu, meurt en 1777 dans les sentiments de la plus touchante piété, offrant ce gage de son repentir : l'autodafé de ses manuscrits.

Sauf *Vert-Vert* et *le Méchant*, dont nous donnons l'analyse et des extraits, ses œuvres ont peu survécu à son siècle. On

goûta fort en leur temps ses *Épîtres*, où un air de franchise et de belle humeur animant sa plume, achève de nous faire aimer ce caractère candide, généreux, ennemi de tout excès et de toute contrainte. Ses confidences *à ma Muse*, avant son départ du couvent, révèlent une telle horreur des beaux-esprits satiriques, qu'on peut dire que ces vers annoncent directement les tirades du *Méchant*. Il y reproche à Despréaux d'avoir piétiné « les Colletets, les Cotins, les Pradons », et il n'eût jamais pardonné cet acharnement cruel, si le poète des Satires n'était aussi celui qui entreprit un jour, presque impromptu, *le Lutrin*.

VERT-VERT

CHANT PREMIER

A Nevers donc, chez les Visitandines,
Vivait naguère un perroquet fameux,
A qui son art et son cœur généreux,
Ses vertus même et ses grâces badines
Auraient dû faire un sort moins rigoureux,
Si les bons cœurs étaient toujours heureux.
Vert-Vert (c'était le nom du personnage),
Transplanté là de l'indien rivage,
Fut, jeune encor, ne sachant rien de rien,
Au susdit cloître enfermé pour son bien.
Il était beau, brillant, leste et volage,
Aimable et franc, comme on l'est au bel âge,
Né tendre et vif, mais encore innocent;
Bref, digne oiseau d'une si sainte cage,
Par son caquet digne d'être au couvent.
Pas n'est besoin, je pense, de décrire
Les soins des sœurs, des nonnes, c'est tout dire;
Et chaque mère, après son directeur,
N'aimait rien tant. Même dans plus d'un cœur,
Ainsi l'écrit un chroniqueur sincère,
Souvent l'oiseau l'emporta sur le père.
Il partageait, dans ce paisible lieu,
Tous les sirops dont le cher père en Dieu,
Grâce aux bienfaits des nonnettes sucrées,
Réconfortait ses entrailles sacrées.
Objet permis à leur oisif amour,
Vert-Vert était l'âme de ce séjour.
Exceptez-en quelques vieilles dolentes,
Des jeunes cœurs jalouses surveillantes,
Il était cher à toute la maison.
N'étant encor dans l'âge de raison,

Libre, il pouvait et tout dire et tout faire,
Il était sûr de charmer et de plaire.
Des bonnes sœurs égayant les travaux,
Il béquetait et guimpes et bandeaux ;
Il n'était point d'agréable partie
S'il n'y venait briller, caracoler,
Papillonner, siffler, rossignoler ;
Il badinait, mais avec modestie,
Avec cet air timide et tout prudent
Qu'une novice a même en badinant.
Par plusieurs voix interrogé sans cesse,
Il répondait à tout avec justesse :
Tel autrefois César, en même temps,
Dictait à quatre, en styles différents.
Admis partout, si l'on en croit l'histoire,
L'amant chéri mangeait au réfectoire.
Là, tout s'offrait à ses friands désirs ;
Outre qu'encor pour ses menus plaisirs,
Pour occuper son ventre infatigable,
Pendant le temps qu'il passait hors de table,
Mille bonbons, mille exquises douceurs,
Chargeaient toujours les poches de nos sœurs.
Les petits soins, les attentions fines,
Sont nés, dit-on, chez les Visitandines ;
L'heureux Vert-Vert l'éprouvait chaque jour.
Plus mitonné qu'un perroquet de cour,
Tout s'occupait du beau pensionnaire ;
Ses jours coulaient dans un noble loisir.
Au grand dortoir, il couchait d'ordinaire.
Là, de cellule il avait à choisir :
Heureuse encor, trop heureuse la mère
Dont il daignait, au retour de la nuit,
Par sa présence honorer le réduit !
Très rarement les antiques discrètes
Logeaient l'oiseau : des novices proprettes
L'alcôve simple était plus de son goût :
Car remarquez qu'il était propre en tout.
Quand chaque soir le jeune anachorète
Avait fixé sa nocturne retraite,
Jusqu'au lever de l'astre de Vénus

Il reposait sur la boîte aux agnus.
A son réveil, de la fraîche nonnette,
Libre témoin, il voyait la toilette.
Je dis toilette, et je le dis tout bas :
Oui, quelque part j'ai lu qu'il ne faut pas
Aux fronts voilés des miroirs moins fidèles
Qu'aux fronts ornés de pompons et dentelles.

CHANT DEUXIÈME

Les révérendes mères de la Visitation de Nantes expriment le désir de connaître l'oiseau incomparable. On le leur accorde pour quinze jours, et Vert-Vert est embarqué.

CHANT TROISIÈME

La même nef, légère et vagabonde,
Qui voiturait le saint oiseau sur l'onde,
Portait aussi deux nymphes, trois dragons,
Une nourrice, un moine, deux Gascons :
Pour un enfant qui sort du monastère,
C'était échoir en dignes compagnons !
Aussi Vert-Vert, ignorant leurs façons,
Se trouva là comme en terre étrangère :
Nouvelle langue et nouvelles leçons.
L'oiseau surpris n'entendait point leur style.
Ce n'étaient plus paroles d'Evangile,
Ce n'étaient plus ces pieux entretiens,
Ces traits de Bible et d'oraisons mentales
Qu'il entendait chez nos douces vestales,
Mais de gros mots, et non des plus chrétiens :
Car les dragons, race assez peu dévote,
Ne parlaient là que langue de gargote ;
Charmant au mieux les ennuis du chemin,
Ils ne fêtaient que le patron du vin ;
Puis les Gascons et les trois péronnelles
Y concertaient sur des tons de ruelles ;
De leur côté, les bateliers juraient,
Rimaient en Dieu, blasphémaient et sacraient.

Leur voix, stylée aux tons mâles et fermes,
Articulait sans rien perdre des termes.
Dans le fracas, confus, embarrassé,
Vert-Vert gardait un silence forcé ;
Triste, timide, il n'osait se produire,
Et ne savait que penser et que dire.
  Pendant la route, on voulut, par faveur,
Faire causer le perroquet rêveur.
Frère Lubin, d'un ton peu monastique,
Interrogea le beau mélancolique :
L'oiseau bénin prend son air de douceur,
Et, vous poussant un soupir méthodique,
D'un ton pédant répond : *Ave, ma sœur.*
A cet *Ave*, jugez si l'on dut rire ;
Tous en chorus bernent le pauvre sire.
Ainsi berné, le novice, interdit,
Comprit en soi qu'il n'avait pas bien dit,
Et qu'il serait malmené des commères
S'il ne parlait la langue des confrères :
Son cœur, né fier, et qui, jusqu'à ce temps,
Avait été nourri d'un doux encens,
Ne put garder sa modeste constance
Dans cet assaut de mépris flétrissants ;
A cet instant, en perdant patience,
Vert-Vert perdit sa première innocence.
Dès lors, ingrat, en soi-même il maudit
Les chères sœurs, ses premières maîtresses,
Qui n'avaient pas su mettre en son esprit
Du beau français les brillantes finesses,
Les sons nerveux et les délicatesses.
A les apprendre il met donc tous ses soins,
Parlant très peu, mais n'en pensant pas moins.
D'abord l'oiseau, comme il n'était pas bête,
Pour faire place à de nouveaux discours,
Vit qu'il devait oublier pour toujours
Tous les gaudés qui farcissaient sa tête ;
Ils furent tous oubliés en deux jours,
Tant il trouva la langue à la dragonne
Plus du bel air que les termes de nonne !
En moins de rien, l'éloquent animal,

(Hélas ! jeunesse apprend trop bien le mal !)
L'animal, dis-je, éloquent et docile,
En moins de rien fut rudement habile.
Bien vite il sut jurer et maugréer
Mieux qu'un vieux diable au fond d'un bénitier.

CHANT QUATRIÈME

Quand Vert-Vert touche au port de Nantes, sa nouvelle éducation est terminée. Il commence par mordre la tourière qui est venue le prendre, mais bientôt éclatent d'autres scandales.

Pour admirer les charmes qu'il rassemble,
Toutes les sœurs parlent toutes ensemble :
En entendant cet essaim bourdonner,
On eût à peine entendu Dieu tonner.
Lui, cependant, parmi tout ce vacarme,
Sans daigner dire un mot de piété,
Roulait les yeux d'un air de jeune carme.
Premier grief : cet air trop effronté
Fut un scandale à la communauté.
En second lieu, quand la mère prieure,
D'un air auguste, en fille intérieure,
Voulut parler à l'oiseau libertin,
Pour premiers mots et pour toute réponse,
Nonchalamment, et d'un air de dédain,
Sans bien songer aux horreurs qu'il prononce,
Mon gars répond avec un ton faquin :
« Par la corbleu ! que les nonnes sont folles ! »
L'histoire dit qu'il avait, en chemin,
D'un de la troupe entendu ces paroles.
A ce début, la sœur Saint-Augustin,
D'un air sucré, voulant le faire taire
En lui disant : « Fi donc, mon très cher frère ! »
Le très cher frère, indocile et mutin,
Vous la rima très richement en tain.
« Vive Jésus ! il est sorcier, ma mère ! »
Reprend la sœur : « Juste Dieu ! quel coquin !
Quoi ! c'est donc là ce perroquet divin ! »

Ici, Vert-Vert, en vrai gibier de Grève,
L'apostropha d'un *la peste te crève !*
Chacune vint pour brider le caquet
Du grenadier ; chacune eut son paquet :
Turlupinant les jeunes précieuses,
Il imitait leur courroux babillard ;
Plus déchaîné sur les vieilles grondeuses,
Il bafouait leur sermon nasillard.
Ce fut bien pis quand, d'un ton de corsaire,
Las, excédé de leurs fades propos,
Bouffi de rage, écumant de colère,
Il entonna tous les horribles mots
Qu'il avait su rapporter des bateaux ;
Jurant, sacrant d'une voix dissolue,
Faisant passer tout l'enfer en revue.
Les B, les F, voltigeaient sur son bec.
Les jeunes sœurs crurent qu'il parlait grec.
« Jour de Dieu ! mor... ! mille pipes de diables ! »
Toute la grille, à ces mots effroyables,
Tremble d'horreur : les nonnettes sans voix
Font, en fuyant, mille signes de croix ;
Toutes, pensant être à la fin du monde,
Courent en poste aux caves du couvent ;
Et, sur son nez, la mère Cunégonde,
Se laissant choir, perd sa dernière dent.

Les Visitandines de Nantes s'empressent de renvoyer à leurs sœurs de Nevers « cet Antéchrist, ce démon incarné ». Dès son retour, il est solennellement condamné à plusieurs mois de rude pénitence. Enfin, quand les jours d'expiation sont finis,

« Du sein des maux d'une longue diète
Passant trop tôt dans des flots de douceurs,
Bourré de sucre et brûlé de liqueurs, »

Vert-Vert meurt piteusement d'une indigestion.

LE MÉCHANT

Analyse sommaire.

Cette comédie qui, avec *la Métromanie* de Piron, est restée une des meilleures du théâtre classique de second ordre, à peu près sur la ligne qu'occupe Regnard, rappelle étrangement *Tartufe.* Il n'est pas impossible que Gresset ait cherché ces ressemblances ; mais elles pourraient être involontaires. Les analogies dans les attitudes respectives des personnages, le parallélisme de l'intrigue et des situations, résultent de la conformité des mœurs sociales à deux époques pourtant très différentes. Molière a dénoncé les ravages qu'apportait du dehors dans les foyers les plus paisibles, les plus rebelles à la contagion, cet air d'hypocrisie qu'on respirait en son temps. Quatre-vingts ans plus tard, Gresset est épouvanté, à son tour, par ce travers ou ce vice à la mode : la rouerie.

La rouerie sévit à la cour et à la ville. Elle menace d'empoisonner la province. Et Gresset, qui veut la combattre en montrant les désordres qu'elle peut introduire dans une famille d'honnêtes gens, confie le rôle ingrat à un certain Cléon, Tartufe au petit pied, modèle peut-être du vicomte de Valmont des *Liaisons dangereuses.* Ce Cléon, le Méchant, est l'hôte de Géronte et s'amuse d'abord à contrarier les vœux les plus chers du bonhomme qui voudrait que sa nièce Chloé épousât Valère. Cléon use de l'influence qu'il peut avoir sur ce dernier pour le détourner de ce mariage, et il trouve une alliée dans la mère de Chloé, Florise. Mais la clairvoyance de la suivante Lisette et d'Ariste, ami de Géronte, le bon sens de celui-ci, la colère de Florise qui a eu l'occasion de juger les véritables sentiments de Cléon, triomphent de ses intrigues. Et le Méchant doit fuir cette demeure où toute la noirceur de son âme s'est enfin dévoilée.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE VIII

GÉRONTE, VALÈRE

GÉRONTE

Eh bien ! es-tu toujours vif, joyeux, amusant ?
Tu nous réjouissais.

VALÈRE

Oh ! j'étais fort plaisant.

GÉRONTE

Tu peux de cet air grave avec moi te défaire...
Je t'aime comme un fils, et tu dois...

VALÈRE, *à part*

Comment faire ?
Son amitié me touche.

GÉRONTE, *à part*

Il paraît bien distrait.
Eh bien ?...

VALÈRE

Assurément, monsieur... j'ai tout sujet
De chérir les bontés...

GÉRONTE

Non ; ce ton-là m'ennuie :
Je te l'ai déjà dit, point de cérémonie.

SCÈNE IX

CLÉON, GÉRONTE, VALÈRE

CLÉON

Ne suis-je pas de trop ?

GÉRONTE

Non, non, mon cher Cléon ;
Venez ; et partagez ma satisfaction.

CLÉON

Je ne pouvais trop tôt renouer connaissance
Avec monsieur.

VALÈRE

J'avais la même impatience.

CLÉON, *bas à Valère*

Comment va ?...

VALÈRE, *bas à Cléon*

Patience.

GÉRONTE, *à Cléon*

Il est complimenteur;
C'est un défaut.

CLÉON

Sans doute ; il ne faut que le cœur.

GÉRONTE

J'avais grande raison de prédire à ta mère
Que tu serais bien fait, noblement, sûr de plaire :
Je m'y connais, je sais beaucoup de bien de toi.
Des lettres de Paris et des gens que je croi...

VALÈRE

On reçoit donc ici quelquefois des nouvelles?
Les dernières, monsieur, les sait-on ?

GÉRONTE

Qui sont-elles ?
Nous est-il arrivé quelque chose d'heureux?
Car, quoique loin de tout, enterré dans ces lieux,
Je suis toujours sensible au bien de ma patrie :
Hé bien? voyons donc, qu'est-ce? apprends-moi, je te prie...

VALÈRE, *d'un ton précipité*

Julie a pris Damon, non qu'elle l'aime fort;
Mais il avait Phryné qu'elle hait à la mort.
Lisidor à la fin a quitté Doralise :
Elle est bien ; mais, ma foi, d'une horrible bêtise;
Déjà depuis longtemps cela devait finir,
Et le pauvre garçon n'y pouvait plus tenir.

CLÉON, *bas, à Valère*

Très bien, continuez.

ALÈRE

J'oubliais de vous dire
Qu'on a fait des couplets sur Lucile et Delphire :
Lucile en est outrée, et ne se montre plus;
Mais Delphire a mieux pris son parti là-dessus :
On la trouve partout, s'affichant de plus belle,
Et se moquant du ton, pourvu qu'on parle d'elle.
Lise a quitté le rouge, et l'on se dit tout bas
Qu'elle ferait bien mieux de quitter Licidas;
On prétend qu'il n'est pas compris dans la réforme,
Et qu'elle est seulement bégueule pour la forme.

GÉRONTE

Quels diables de propos me tenez-vous donc là ?

VALÈRE

Quoi ! vous ne saviez pas un mot de tout cela ?
On n'en dit rien ici ? l'ignorance profonde !
Mais c'est, en vérité, n'être pas de ce monde :
Vous n'avez donc, monsieur, aucune liaison ?
Eh mais ! où vivez-vous ?

GÉRONTE

Parbleu ! dans ma maison,
M'embarrassant fort peu des intrigues frivoles
D'un tas de freluquets, d'une troupe de folles ;
Aux gens que je connais paisiblement borné.
Eh ! que m'importe à moi si madame Phryné
Ou madame Lucile affichent leurs folies ?
Je ne m'occupe point de telles minuties,
Et laisse aux gens oisifs tous ces menus propos,
Ces puérilités, la pâture des sots.

CLÉON, *à Géronte*

(Bas, à Valère.)

Vous avez bien raison... Courage.

GÉRONTE

Cher Valère,
Nous avons, je le vois, la tête un peu légère,
Et je sens que Paris ne t'a pas mal gâté ;
Mais nous te guérirons de ta frivolité.
Ma nièce est raisonnable, et ton amour pour elle
Va rendre à ton esprit sa forme naturelle.

VALÈRE

C'est moi, sans me flatter, qui vous corrigerai
De n'être au fait de rien, et je vous conterai...

GÉRONTE

Je t'en dispense.

VALÈRE

On peut vous rendre un homme aimable,
Mettre votre maison sur un ton convenable,
Vous donner l'air du monde au lieu des vieilles mœurs :
On ne vit qu'à Paris, et l'on végète ailleurs.

CLÉON, *bas, à Valère*

(Bas, à Géronte.)

Ferme... Il est singulier.

GÉRONTE

Mais c'est de la folie.

Il faut qu'il ait...

VALÈRE

La nièce est-elle encor jolie ?

GÉRONTE

Comment encor ? Je crois qu'il a perdu l'esprit :
Elle est dans son printemps, chaque jour l'embellit.

VALÈRE

Elle était assez bien.

CLÉON, *bas, à Géronte*

L'éloge est assez mince.

VALÈRE

Elle avait de beaux yeux pour des yeux de province.

GÉRONTE

Sais-tu que je commence à m'impatienter,
Et qu'avec nous ici c'est très mal débuter ?
Au lieu de témoigner l'ardeur de voir ma nièce,
Et d'en parler du ton qu'inspire la tendresse...

VALÈRE

Vous voulez des fadeurs, de l'adoration ?
Je ne me pique pas de belle passion.
Je l'aime... sensément.

GÉRONTE

Comment donc ?

VALÈRE

Comme on aime...

Sans que la tête tourne... Elle en fera de même :
Je réserve au contrat toute ma liberté ;
Nous vivrons bons amis, chacun de son côté.

CLÉON, *bas, à Valère*

A merveille ! appuyez...

GÉRONTE

Ce petit train de vie
Est tout à fait touchant, et donne grande envie...

VALÈRE

Je veux d'abord...

GÉRONTE

D'abord il faut changer de ton.

CLÉON, *bas, à Valère*

Dites, pour l'achever, du mal de la maison.

GÉRONTE

Or, écoute...

VALÈRE

Attendez, il me vient une idée.

(Il se promène au fond du théâtre, regardant de côté et d'autre, sans écouter Géronte.)

GÉRONTE, *à Cléon*

Quelle tête ! Oh ! ma foi, la noce est retardée :
Je ferais à ma nièce un fort joli présent !
Je lui veux un mari sensible, complaisant :
Et, s'il veut l'obtenir (car je sens que je l'aime),
Il faut sur mes avis qu'il change son système.
Mais qu'examine-t-il ?

VALÈRE

Pas mal... cette façon...

GÉRONTE

Tu trouves bien, je crois, le goût de la maison ?
Elle est belle, en bon air : enfin, c'est mon ouvrage ;
Il faut bien embellir son petit ermitage ;
J'ai de quoi te montrer pendant huit jours ici.
Mais quoi !

VALÈRE

Je suis à vous... En abattant ceci...

CLÉON, *à Géronte*

Que parle-t-il d'abattre ?

VALÈRE

Oh ! rien.

GÉRONTE

Mais je l'espère.
Sachons ce qui l'occupe : est-ce donc un mystère ?

VALÈRE

Non, c'est que je prenais quelques dimensions
Pour des ajustements, des augmentations.

GÉRONTE

En voici bien d'une autre ! Eh ! dis-moi, je te prie,
Te prennent-ils souvent, tes accès de folie ?

VALÈRE

Parlons raison, mon oncle ; oubliez un moment
Que vous avez tout fait, et point d'aveuglement :
Avouez, la maison est maussade, odieuse ;
Je trouve tout ici d'une vieillesse affreuse :
Vous voyez....

GÉRONTE

Que tu n'as qu'un babil importun ;
De l'esprit, si l'on veut, mais pas le sens commun.

VALÈRE

Oui... vous avez raison : il serait inutile
D'ajuster, d'embellir...

GÉRONTE, *à Cléon*

Il devient plus docile :
Il change de langage.

VALÈRE

Écoutez, faisons mieux :
En me donnant Chloé, l'objet de tous mes vœux,
Vous lui donnez vos biens, la maison ?

GÉRONTE

C'est-à-dire
Après ma mort.

VALÈRE

Vraiment, c'est tout ce qu'on désire,
Mon cher oncle ; or, voici mon projet sur cela :
Un bien qu'on doit avoir est comme un bien qu'on a ;
La maison est à nous, on ne peut rien en faire ;
Un jour je l'abattrais ; donc il est nécessaire
Pour jouir tout à l'heure et pour en voir la fin,
Qu'aujourd'hui marié, je bâtisse demain :
J'aurai soin...

GÉRONTE

De partir ; ce n'était pas la peine
De venir m'ennuyer.

CLÉON, *bas, à Géronte*

Sa folie est certaine.

GÉRONTE

Et, quant à vos beaux plans et vos dimensions,
Faites bâtir pour vous aux Petites-Maisons.

VALÈRE

Parce que pour nos biens je prends quelques mesures,
Mon cher oncle se fâche et me dit des injures !

GÉRONTE

Oui, va, je t'en réponds : mon cher oncle ! Oh ! parbleu !
La peste emporterait jusqu'au dernier neveu,
Je ne te prendrais pas pour rétablir l'espèce.

VALÈRE, *à Cléon*

Par malheur j'ai du goût, l'air maussade me blesse ;
Et monsieur ne veut rien changer dans sa façon !
Sous prétexte qu'il est maître de la maison,
Il prétend...

GÉRONTE

Je prétends n'avoir pas d'autre maître.

CLÉON

Sans doute.

VALÈRE

Mais, monsieur, je ne prétends pas l'être.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE IX

CLÉON, LISETTE

CLÉON

Heureusement nous voilà sans témoins.
Achève de m'instruire, et ne fais aucun doute...

LISETTE

Laissez-moi voir d'abord si personne n'écoute
Par hasard à la porte, ou dans ce cabinet ;
Quelqu'un des gens pourrait entendre mon secret.

CLÉON, *seul*

La petite Chloé, comme me dit Lisette,
Pourrait vouloir de moi ! L'aventure est parfaite :
Feignons ; c'est à Valère assurer son refus,
Et tourmenter Florise est un plaisir de plus.

LISETTE, *à part, en revenant*

Tout va bien.

CLÉON

Tu me vois dans la plus douce ivresse.
Je l'aimais sans oser lui dire ma tendresse.
Sonde encor ses désirs : s'ils répondent aux miens,
Dis-lui que dès longtemps j'ai prévenu les siens.

LISETTE

Je crains pourtant toujours.

CLÉON

Quoi ?

LISETTE

Ce goût pour madame.

CLÉON

Si tu n'as pour raison que cette belle flamme...
Je te l'ai déjà dit ; non, je ne l'aime pas.

LISETTE

Ma foi, ni moi non plus. Je suis dans l'embarras,
Je veux sortir d'ici, je ne saurais m'y plaire.
Ce n'est pas pour monsieur, j'aime son caractère ;
Il est assez bon maître, et le même en tout temps,
Bon homme...

CLÉON

Oui, les bavards sont toujours bonnes gens.

LISETTE

Pour madame !... Oh ! d'honneur... mais je crains ma franchise :
Si vous redeveniez amoureux de Florise...
Car vous l'avez été sûrement ; et je croi...

CLÉON

Moi, Lisette, amoureux ! tu te moques de moi :
Je ne me le suis cru qu'une fois en ma vie ;
J'eus Araminthe un mois ; elle était très jolie,
Mais coquette à l'excès ; cela m'ennuyait fort.
Elle mourut, je fus enchanté de sa mort.
Il faut, pour m'attacher, une âme simple et pure,
Comme Chloé, qui sort des mains de la nature,
Faite pour allier les vertus aux plaisirs,
Et mériter l'estime en donnant des désirs :
Mais madame Florise !...

LISETTE

Elle est insupportable ;
Rien n'est bien. Autrefois je la croyais aimable,
Je ne la trouvais pas difficile à servir ;
Aujourd'hui, franchement, on n'y peut plus tenir ;
Et, pour rester ici, j'y suis trop malheureuse.
Comment la trouvez-vous ?

CLÉON

Ridicule, odieuse...
L'air commun, qu'elle croit avoir noble pourtant ;
Ne pouvant se guérir de se croire un enfant.
Tant de prétentions, tant de petites grâces,

Que je mets, vu leur date, au nombre des grimaces,
Tout cela, dans le fond, m'ennuie horriblement ;
Une femme qui fuit le monde en enrageant,
Parce qu'on n'en veut plus, et se croit philosophe ;
Qui veut être méchante, et n'en a pas l'étoffe ;
Courant après l'esprit, ou plutôt se parant
De l'esprit répété qu'elle attrape en courant ;
Jouant le sentiment : il faudrait, pour lui plaire,
Tous les menus propos de la vieille Cythère,
Ou sans cesse essuyer des scènes de dépit,
Des fureurs sans amour, de l'honneur sans esprit,
Un amour-propre affreux, quoique rien ne soutienne...

LISETTE

Au fond, je ne vois pas ce qui la rend si vaine.

CLÉON

Quoiqu'elle garde encor des airs sur la vertu,
De grands mots sur le cœur, qui n'a-t-elle pas eu ?
Elle a perdu les noms, elle a peu de mémoire ;
Mais tout Paris pourrait en retrouver l'histoire ;
Et je n'aspire point à l'honneur singulier
D'être le successeur de l'univers entier.

LISETTE, *allant vers le cabinet*

Paix ! j'entends là-dedans... Je crains quelque aventure.

CLÉON, *seul*

Lisette est difficile, ou la voilà bien sûre
Que je n'ai point l'amour qu'elle me soupçonnait ;
Et si, comme elle, aussi Chloé l'imaginait,
Elle ne craindra plus...

LISETTE, *à part, en revenant*

Elle est, ma foi, partie,
De rage, apparemment, ou bien par modestie.

Dorat

(1734-1780)

On pourra lire dans ce volume quelques-unes des épigrammes les plus mordantes que Lebrun-Pindare se plut à lancer contre le poète Dorat. Cet écrivain, dont la fécondité tenait du prodige, put bien se vanter dans son temps d'être le poète du jour, mais par malheur il ne fut pas celui du lendemain. Après être passé du barreau dans les mousquetaires, il abandonna l'épée pour la plume et s'exerça dans tous les genres de littérature. Il nous a laissé vingt volumes d'œuvres diverses comprenant : six tragédies, sept comédies, cinq poèmes, onze héroïdes, quatre-vingt-dix-neuf fables, des contes en vers, des romans, et des poésies fugitives. C'est dans ces dernières que la facilité de Dorat peut donner l'illusion du talent. Écrivain trop hâtif, il nous a laissé un fatras d'œuvres, et pas une œuvre qui ait pu soutenir l'épreuve du temps. Il a tous les défauts de son siècle et n'a guère conservé que l'ombre de ses qualités. Personne, aujourd'hui, ne connaît Dorat ; ce n'est que justice, et c'est son immense production, plus que ses talents, qui lui vaut de figurer encore dans les recueils d'où il pourrait être banni sans inconvénient.

L'ÉTINCELLE

Donne-moi, ma belle maîtresse,
Donne-moi, disais-je, un baiser,
Doux, amoureux, plein de tendresse.
Tu n'osas me le refuser :
Mais que mon bonheur fut rapide !
Ta bouche, à peine, souviens-t'en,
Eut effleuré ma bouche avide,
Elle s'en détache à l'instant.
Ainsi s'exhale une étincelle,
Oui, plus que Tantale agité ;
Je vois comme une onde infidèle
Fuir le bien qui m'est présenté.
Ton baiser m'échappe, cruelle !
Le désir seul m'en est resté.

(IIe Baiser.)

LE CASQUE

Dans les bras caressants de la belle Déesse,
Le dieu Mars languissait, brûlant et désarmé,
Et, le front rayonnant de la plus douce ivresse,
Il goûtait à longs traits le bonheur d'être aimé.
Aux lèvres de Cypris son âme suspendue,
Loin de ces jeux sanglants qui font couler nos pleurs,
De transports en transports, fugitive, éperdue,
Se reposait en paix sous des voûtes de fleurs.
De folâtres Amours endossent son armure ;
D'autres, plus assidus autour de nos amants,
Balancent sur leur tête un berceau de verdure,
Leur ménagent l'abri de cent myrtes naissants,
Et de leur fraîche haleine embaument la nature.

Le ciel est plus serein, la lumière plus pure :
L'air, comme un feu subtil, coule dans tous les sens,
Et l'onde, qui s'élève avec un doux murmure,
Mêle son jet limpide aux festons du printemps.
Tout à coup la trompette sonne.
On appelle Mars aux combats ;
Le tambour bat, et l'airain tonne :
La Victoire, une lance au bras,
Offre à l'immortel intrépide
Ses armes d'un acier brillant ;
Son bouclier étincelant,
Où l'honneur qui lui sert de guide,
Trace, en lettres de diamant,
Le nom de ce héros qui triomphe d'Armide.
Mars y lit son devoir, et ne résiste plus ;
Des bras de la déesse avec peine il s'arrache ;
Mais dans son casque, où flotte un effrayant panache,
Que trouve-t-il ? le nid des oiseaux de Vénus.
Leurs becs sont enlacés par le nœud le plus tendre ;
Renfermant dans leurs cœurs tous les feux de Cypris,
De leur aile amoureuse ils couvrent leurs petits,
Et contre Mars lui-même ils sauront les défendre.
Le Dieu s'arrête et demeure enchanté.
Deux colombes sur lui remportent la Victoire,
Il leur sourit avec sérénité,
Et, sourd pour cette fois à la voix de la gloire,
Il se rejette, il tombe au sein de la beauté.
Tous les Amours, par l'ordre de leur mère,
Écartent la trompette et brisent les clairons ;
Les chants sinistres de la guerre
Sont remplacés par des chansons,
Et les plaisirs de deux Pigeons
Retardent quelques jours les malheurs de la terre.

(IXe Baiser.)

Lebrun-Écouchard

(1729-1807)

Lebrun-Écouchard, ou, pour lui restituer le glorieux surnom que ses contemporains ne craignirent pas de lui donner, Lebrun-Pindare, eut, de son vivant, une réputation immense. Parisien, fils d'un homme au service du prince de Conti, il fut élevé dans la maison de ce grand seigneur. Ayant montré, de bonne heure, des dispositions très vives pour la poésie, il reçut des conseils de Louis Racine. Nommé à dix-huit ans secrétaire des commandements du prince, cette sinécure lui laissa tous les loisirs désirables et lui permit de se livrer en paix à ses occupations littéraires. Mais cette heureuse fortune dura peu. Conti étant mort, Lebrun perdit sa place et son titre. La malchance l'accabla. Un grand chez qui ses biens étaient déposés fit banqueroute, et notre poète était réduit à la misère lorsque M. de Calonne lui accorda une pension de 2000 livres.

Dans la grande mêlée du XVIIIe siècle, Lebrun ne prit pas parti et répandit avec impartialité ses sarcasmes sur le parti des philosophes et sur leurs adversaires. Il écrivit contre Fréron, l'ennemi de Voltaire, deux pamphlets sans grande valeur : *Wasprie*, et *l'Ane littéraire* (1761). La Révolution étant venue, Lebrun manifesta un civisme à toute épreuve, et dans ses odes, il loua la Terreur, comme il avait auparavant loué les princes. Il fut membre de l'Institut, se rallia au premier consul et ne fut pas hostile à l'Empereur qui lui alloua une pension.

Il serait pourtant injuste d'accorder trop d'importance aux

voltes politiques de Lebrun. C'était un homme honnête, probe d'une rare rigueur morale, et d'une grande élévation de sentiments. Son œuvre lyrique comprend cent quarante odes, dans tous les genres, écrites dans une langue forte et noble, mais trop souvent froide et sévère. Nous espérons qu'on nous saura gré d'avoir, dans ce Recueil, fait la part à ses Épigrammes beaucoup plus belle. Il en a en effet laissé plus de six cents, dont bien peu sont faibles ou indifférentes. C'était vraiment un maître du genre. Vivacité du ton, verdeur et mordant de l'expression, concision extrême, rien ne laisse à désirer dans ces petites pièces qui, adroitement décochées, percèrent à mort quelques réputations bien assises, et qui font encore nos délices bien que leur tranchant soit un peu émoussé par le temps. Lebrun a laissé aussi des Élégies, plus satiriques que sentimentales, des Épîtres, où les beaux vers ne sont pas rares, et deux grands poèmes inachevés : *les Veillées du Parnasse*, et *la Nature, ou le Bonheur philosophique et champêtre.*

ODE A MONSIEUR DE BUFFON

SUR SES DÉTRACTEURS

Buffon, laisse gronder l'Envie ;
C'est l'hommage de sa terreur :
Que peut sur l'éclat de ta vie
Son obscure et lâche fureur ?
Olympe, qu'assiège un orage,
Dédaigne l'impuissante rage
Des Aquilons tumultueux ;
Tandis que la noire tempête
Gronde à ses pieds, sa noble tête
Garde un calme majestueux.

Pensais-tu donc que le Génie
Qui te place au trône des arts,
Longtemps d'une gloire impunie
Blesserait de jaloux regards ?
Non ! Non ! tu dois payer la gloire ;
Tu dois expier ta mémoire
Par les orages de tes jours ;
Mais ce torrent qui dans ton onde
Vomit sa fange vagabonde
N'en saurait altérer le cours.

Poursuis ta brillante carrière,
O dernier astre des Français !
Ressemble au Dieu de la lumière
Qui se venge par des bienfaits.

Poursuis ! que tes nouveaux ouvrages
Remportent de nouveaux outrages
Et des lauriers plus glorieux !
La Gloire est le prix des Alcides,
Et le dragon des Hespérides
Gardait un or moins précieux.

C'est pour un or vain et stérile
Que l'intrépide fils d'Eson
Entraîne la Grèce docile
Aux bords fameux par la Toison.
Il emprunte aux forêts d'Epire
Cet inconcevable navire
Qui parlait aux flots étonnés ;
Et déjà sa valeur rapide
Des champs affreux de la Colchide
Voit tous les monstres déchaînés.

Il faut qu'à son joug il enchaîne
Les brûlants taureaux de Vulcain :
De Mars qu'il sillonne la plaine
Tremblante sous leurs pieds d'airain.
D'un serpent, l'effroi de la terre,
Les dents, fertiles pour la guerre,
A peine y germent sous ses pas,
Qu'une moisson vivante, armée
Contre la main qui l'a semée,
L'attaque et jure son trépas.

S'il triomphe, un nouvel obstacle
Lui défend l'objet de ses vœux,
Il faut, par un dernier miracle,
Conquérir cet or dangereux :
Il faut vaincre un Dragon farouche,
Braver les poisons de sa bouche,
Tromper le feu de ses regards ;
Jason vole ; rien ne l'arrête ;

Buffon ! pour ta noble conquête
Tenterais-tu moins de hasards ?

Mais si tu crains la tyrannie
D'un monstre jaloux et pervers,
Quitte le sceptre du génie,
Cesse d'éclairer l'univers.
Descends des hauteurs de ton âme,
Abaisse tes ailes de flamme.
Brise tes sublimes pinceaux,
Prends tes envieux pour modèles,
Et de leurs vernis infidèles
Obscurcis tes brillants tableaux.

Flatté de plaire aux goûts volages,
L'Esprit est le dieu des instants,
Le Génie est le dieu des âges,
Lui seul embrasse tous les temps.
Qu'il brûle d'un noble délire
Quand la Gloire autour de sa lyre
Lui peint les siècles assemblés,
Et leur suffrage vénérable
Fondant son trône véritable
Sur les empires écroulés.

Eût-il, sans ce tableau magique
Dont son noble cœur est flatté,
Rompu le charme léthargique
De l'indolente volupté ?
Eût-il dédaigné les richesses ?
Eût-il rejeté les caresses
Des Circés aux brillants appas,
Et par une étude incertaine
Acheté l'estime lointaine
Des peuples qu'il ne verra pas ?

Ainsi l'active chrysalide
Fuyant le jour et le plaisir,

Va filer son trésor liquide
Dans un mystérieux loisir.
La nymphe s'enferme avec joie
Dans ce tombeau d'or et de soie
Qui la voile aux profanes yeux,
Certaine que ses nobles veilles
Enrichiront de leurs merveilles
Les Rois, les Belles, et les Dieux.

Ceux dont le présent est l'idole
Ne laissent point de souvenir :
Dans un succès vain et frivole
Ils ont usé leur avenir.
Amants des roses passagères,
Ils ont les grâces mensongères
Et le sort des rapides fleurs.
Leur plus long règne est d'une aurore;
Mais le temps rajeunit encore
L'antique laurier des neuf Sœurs.

Jusques à quand de vils Procustes
Viendront-ils au sacré vallon,
Bravant les droits les plus augustes,
Mutiler les fils d'Apollon ?
Le croirez-vous, races futures ?
J'ai vu *Zoïle* aux mains impures,
Zoïle outrager Montesquieu !
Mais quand la Parque inexorable
Frappa cet homme irréparable,
Nos regrets en firent un dieu.

Quoi ! tour à tour dieux et victimes,
Le sort fait marcher les talents
Entre l'Olympe et les abîmes,
Entre la satire et l'encens !
Malheur au mortel qu'on renomme.
Vivant, nous blessons le Grand-Homme ;

Mort, nous tombons à ses genoux
On n'aime que la gloire absente;
La mémoire est reconnaissante;
Les yeux sont ingrats et jaloux.

Buffon, dès que rompant ses voiles,
Et fugitive du cercueil,
De ces palais peuplés d'étoiles
Ton âme aura franchi le seuil,
Du sein brillant de l'Empyrée
Tu verras la France éplorée
T'offrir des honneurs immortels,
Et le Temps, vengeur légitime,
De l'envie expier le crime,
Et l'enchaîner à tes autels.

Moi, sur cette rive déserte
Et de talents et de vertus,
Je dirai, soupirant ma perte :
Illustre ami, tu ne vis plus !
La nature est veuve et muette !
Elle te pleure ! et son poète
N'a plus d'elle que des regrets.
Ombre divine et tutélaire,
Cette Lyre qui t'a su plaire,
Je la suspends à tes cyprès !

ODE SUR LE VAISSEAU LE VENGEUR

Au sommet glacé du Rhodope,
Qu'il soumit tant de fois à ses accords touchants,
Par de timides sons le Fils de Calliope
Ne préludait point à ses chants.

Plein d'une audace Pindarique,
Il faut que des hauteurs du sublime Hélicon.
Le premier Trait que lance un Poète lyrique
Soit une Flèche d'Apollon.

L'Etna, Géant incendiaire,
Qui, d'un front embrasé, fend la Voûte des Airs,
Dédaigne ces Volcans dont la froide Colère
S'épuise en stériles éclairs.

A peine sa Fureur commence,
C'est un vaste Incendie et des Fleuves brûlants.
Qu'il est beau de Courroux, lorsque sa bouche immense
Vomit leurs Flots étincelants !

Tel éclate un libre Génie,
Quand il lance aux Tyrans les foudres de sa Voix.
Telle à Flots indomptés sa brûlante Harmonie
Entraîne les Sceptres des Rois.

Toi, que je chante et que j'adore,
Dirige, ô Liberté ! mon Vaisseau dans son Cours,
Moins de Vents orageux tourmentent le Bosphore
Que la Mer terrible où je cours.

Argo, la Nef à voix humaine,
Qui mérita l'Olympe et luit au front des Cieux,
Quel que fût le succès de sa course lointaine,
Prit un vol moins audacieux.

Vainqueur d'Éole et des Pleïades,
Je sens d'un souffle heureux mon navire emporté ;
Il échappe aux Écueils des trompeuses Cyclades,
Et vogue à l'Immortalité.

Mais des Flots fût-il la Victime,
Ainsi que le Vengeur il est beau de périr ;
Il est beau, quand le Sort vous plonge dans l'Abîme,
De paraître le conquérir.

Trahi par le Sort infidèle,
Comme un Lion pressé de nombreux Léopards,
Seul au milieu de tous, sa ferveur étincelle ;
Il les combat de toutes parts.

L'Airain lui déclare la Guerre ;
Le Fer, l'Onde, la Flamme entourent ses Héros.
Sans doute ils triomphaient ! mais leur dernier Tonnerre
Vient de s'éteindre sous les Flots.

Captifs !... La Vie est un outrage :
Ils préfèrent le Gouffre à ce bienfait honteux.
L'Anglais, en frémissant, admire leur courage ;
Albion pâlit devant eux.

Plus fiers d'une Mort infaillible,
Sans peur, sans désespoir, calmes dans leurs combats,
De ces Républicains l'Ame n'est plus sensible
Qu'à l'ivresse d'un beau Trépas.

Près de se voir réduits en poudre,
Ils défendent leurs bords enflammés et sanglants.
Voyez-les défier et la Vague et la Foudre
Sous des Mâts rompus et brûlants.

Voyez ce Drapeau tricolore
Qu'élève, en périssant, leur Courage indompté.
Sous le Flot qui les couvre, entendez-vous encore
Ce cri : Vive la Liberté !

Ce Cri !... c'est en vain qu'il expire,
Etouffé par la Mort et par les Flots jaloux.
Sans cesse il revivra répété par ma lyre.
Siècles ! il planera sur vous !

Et Vous ? Héros de Salamine,
Dont Thétis vante encor les exploits glorieux,
Non ! Vous n'égalez point cette auguste Ruine,
Ce Naufrage victorieux !

SUR L'ÉPIGRAMME

Si la Grâce ne l'assaisonne,
Malgré tout l'éclat d'un bon mot,
L'Epigramme qui vous étonne
Vous aura fatigué bientôt.
Marot évita ces disgrâces
Par sa gente naïveté.
On quitte parfois la Beauté,
Jamais on ne quitte les Grâces.

L'Epigramme est plus qu'un bon mot ;
Or, si de maligne épigramme,
Pour en affubler quelque sot,
Vous savez bien ourdir la trame ;
Si les vers bien faits, bien tissus,
S'imprègnent bien de ridicule,
Lors, c'est la Robe de Nessus
Qui dévore même un Hercule.

ÉPIGRAMMES LITTÉRAIRES

SUR UNE DAME POÈTE

Chloé, belle et poète, a deux petits travers :
Elle fait son visage, et ne fait pas ses vers.

A ***

QUI EXALTAIT MES ÉPIGRAMMES POUR DÉPRÉCIER MES ODES

Dans l'Épigramme au moins j'ai su te plaire :
Là, je suis bon ; tu le dis, je le croi ;
Je n'ai pourtant jamais parlé de toi ;
O mon Ami ! la meilleure est à faire.

Sais-tu pourquoi la Touraille,
Quand il est à babiller,
Quelquefois s'ennuie et baille ?
C'est qu'il s'écoute parler.

DIALOGUE ENTRE UN PAUVRE POÈTE ET L'AUTEUR

« On vient de me voler. — Que je plains ton malheur !
— Tous mes vers manuscrits ! — Que je plains le voleur ! »

CONTRE LE POÈTE DORAT

Dorat qui veut tout essayer, tout feindre,
Trompe à la fois et la Gloire et l'Amour;
Il est si bien le poète du jour,
Qu'au lendemain il ne saurait atteindre.

SUR BOILEAU

QU'ON OSAIT ACCUSER DE MÉCHANCETÉ ET DE NOIRCEUR

Qui n'aimerait le fameux satirique,
Quand il nous dit que, malgré sa vigueur,
« L'Esprit se sent des bassesses du cœur! »
D'une main pure il lançait la critique.
Son vers rougit d'une honnête pudeur ;
Son courroux même atteste sa candeur.
C'est la Vertu, c'est le Goût qui l'enflamme.
Mais loin de nous tout poète pervers
Qui, d'un fiel noir empoisonnant ses vers,
N'a de l'esprit qu'aux dépens de son âme!

CONTRE UN FROID AUTEUR

Oh! qu'il est ennuyeux d'entendre
Cinq actes froidement et longuement diserts!
Ne pourrais-tu pas, cher Clitandre,
Commencer par ton dernier vers?

SUR NOS ÉGLOGUES ET IDYLLES FRANÇAISES

O mes amis ! c'est un plaisir bien fade
Que de chanter des moutons qu'on n'a pas !
L'Églogue feinte a pour moi peu d'appas,
Berger de ville est une mascarade ;
Et je me ris du bourgeois Lycidas.
Quand l'Agnelet, petit Colin champêtre,
Dans son grenier rimaillant sous un hêtre,
Nous peint la chèvre et ce qu'elle a brouté,
Au pâturage on croit qu'il a goûté,
Et désir vient de le renvoyer paître.

DIALOGUE

« Pourquoi, sans l'écouter, applaudis-tu Clitandre ?
— C'est que j'aime bien mieux l'applaudir que l'entendre. »

SUR UN TRÈS JOLI MORCEAU DE PROSE PAR LE COMTE DE T***

Thiard a fait ce paragraphe ;
Esprit, grâce, il n'y manque rien :
Et vraiment il écrirait bien
S'il savait un peu d'orthographe.

SUR UNE BROCHURE INTITULÉE : « ESPRIT DE L'ABBÉ DE LA PORTE »

PUBLIÉE APRÈS SA MORT

De feu Laporte en ce livret,
L'Esprit, oui, l'esprit se révèle ;
C'en est la première nouvelle,
Tant le bon Abbé fut discret.

CONTRE UN AUTEUR

Clément suit bien Despréaux à la lettre ;
Mais pour l'esprit, ce Monsieur n'en peut mais :
Il sait toujours ce qu'il ne faut point mettre ;
Ce qu'il faut mettre, il ne le sait jamais.

CONTRE LES FEMMES-POÈTES

Des Saphos la race est commune ;
Leur nombre va toujours croissant ;
Paris seul en a plus de cent,
Mais au Parnasse il n'en est qu'une.

LE BONHEUR DES PAUVRES D'ESPRIT

Les Pauvres d'esprit vraiment sont
Heureux dans l'une et l'autre vie ;
Car, droit au Paradis ils vont,
Comme ils vont à l'Académie.

A UN HOMME EN PLACE QUI SE MÊLAIT DE JUGER LES VERS

Pour bien juger nos doctes veilles,
Mon bel ami, n'aurais-tu pas,
Comme ton devancier Midas,
Trop peu d'esprit, et trop d'oreilles ?

A UN ANE PAISSANT

Que ton appétit se modère,
Bel âne, friand de chardon !
Tu parais oublier ton frère ;
Laisses-en, de grâce, à Fréron.

CONTRE ROUCHER

Roucher, grand poète allemand,
A le prix d'encouragement
Pour les beaux vers qu'il fait paraître :
J'en félicite cet auteur,
Mais je pense que son lecteur
L'aurait mieux mérité peut-être.

SUR UN POÈTE BIEN ENNUYEUX ET BIEN ATHÉE

Tout est matière, a dit ce lourd poète,
Il ne veut pas que l'on croie à l'esprit :
Il a raison ; et sa preuve est complète,
Dès le moment qu'il parle ou qu'il écrit.

SUR LA FACILITÉ DE DORAT

Dorat fait en une minute
Un ouvrage toujours fêté
Par l'ingrate Frivolité,
Qui, l'instant d'après, le rebute.
Dorat s'étonne de sa chute !
Il vit le temps qu'il a coûté.

AUX QUARANTE

Dans vos fauteuils honorifiques
Dormez aussi, beaux endormeurs,
Sûrs de vos dons soporifiques,
Bravez les malignes clameurs.
Qu'importe que les Frérons braillent
Et vous montrent toujours les dents ;
Les Cerbères les plus mordants
Peuvent-ils mordre quand ils baillent ?

LES DEUX AUDITEURS A FUIR

Moi ! lire à Damis, à Clitandre
Les vers que ma plume a tracés !
L'un a trop d'esprit pour m'entendre,
Et l'autre n'en a pas assez.

SUR UN AUTEUR COMIQUE

QUI AVAIT FAIT DES VERS SUR LE GÉNIE

J'aime à voir Colin d'Harleville
De Regnard, émule charmant,
Attraper, dans son vers facile,
L'Esprit, la Grâce, et l'Enjouement.
Mais, chez les Nymphes d'Aonie,
Colin d'Harleville, au hasard
Voulant attrapper le Génie,
Me semble un peu Colin-Maillard.

SUR CE QU'ON DISAIT QUE SAINT-LAMBERT COMPOSAIT UN POÈME SUR LE GÉNIE

Oh ! quelle étrange calomnie !
Je n'en crois rien, en vérité ;
Saint-Lambert peindre le Génie !
C'est l'Hiver qui peindrait l'Été.

SUR CORNEILLE ET RACINE

Tous les deux sont rivaux, et n'ont point de vainqueur ;
Tous les deux ont vaincu les Siècles et l'Envie :
Dans sa tête de feu, Corneille eut le génie
Que Racine avait dans le cœur.

SUR UNE TRAGÉDIE DE STUART

Ton drame est triste et froid ; les vers sont désastreux.
Ah ! le sort des Stuarts est d'être malheureux.

A L'AUTEUR ANONYME DE QUELQUES VERS PUBLIÉS CONTRE MOI DANS UN JOURNAL

Quand on est lâche, ou qu'on est sot,
On est à l'aise sous le masque.
Le brave ose lever son casque ;
Le vrai talent signe un bon mot.
Mais toi, faquin pusillanime,
Jugeant, rimant comme Pradon,
Tu pourrais bien signer ton nom
Et rester encore anonyme.

CONTRE LA HARPE

I

N'estimer rien n'est pas un crime,
Et La Harpe le prouve bien ;
Car on sait qu'il n'estime rien,
Non, rien, même quand il s'estime.

SUR LA HARPE QUI VENAIT DE PARLER DU GRAND CORNEILLE AVEC IRRÉVÉRENCE

II

Ce petit homme, à son petit compas,
Veut, sans pudeur, asservir le Génie ;
Au bas du Pinde il trotte à petits pas,
Et croit franchir les sommets d'Aonie.
Au grand Corneille il a fait avanie ;
Mais, à vrai dire, on riait aux éclats,
De voir ce nain mesurer un Atlas ;
Et, redoublant ses efforts de Pigmée,
Burlesquement roidir ses petits bras
Pour étouffer si haute Renommée !

DÉFENSE DE LA HARPE

III

Non ! La Harpe au serpent n'a jamais ressemblé :
Le Serpent siffle, et la Harpe est sifflé.

SUR LA HARPE
CHAMPION DE LA LIBERTÉ INDÉFINIE
DE LA PRESSE

IV

Ce petit rimeur qui sans cesse
Imprime maint ouvrage en courant fagoté,
La Harpe veut que de la Presse
L'abus même soit respecté.
Soit ! Mais jusqu'à l'excès il porte son délire.
Opposons, pour le réprimer,
A sa liberté d'imprimer
La liberté de ne point lire.

SUR LA HARPE
EXCELLENT PROFESSEUR DE POÉSIE
AU LYCÉE

V

Oh ! la Harpe est vraiment un professeur unique !
Il vous parle si bien de vers, de poétique
Qu'instruit par ses leçons, on ne peut désormais
Lire un seul des vers qu'il a faits.

SUR UNE CRITIQUE DE LA HARPE

VI

Bébé m'attaque ; il faut, pour me défendre,
Lire Bébé ; mais qui peut l'entreprendre ?
Oh ! j'aime mieux n'être pas défendu.
Si je l'ennuie, il sait bien me le rendre :
Bébé se plaint de ne me pas entendre ;
Moi, de l'avoir, hélas ! trop entendu.

VICES ET RIDICULES

A UN ABBÉ QUI AIMAIT LES LETTRES, ET UN PEU TROP MES LIVRES

Non ! tu n'es point de ces Abbés ignares
Qui n'ont jamais rien lu que le Missel ;
Des bons écrits tu savoures le sel,
Et te connais en livres beaux et rares.
Trop bien le sais ! car, lorsqu'à pas de loup
Tu viens chez moi feuilleter coup sur coup
Mes Elzévirs, ils craignent ton approche.
Dans ta mémoire il en reste beaucoup ;
Beaucoup aussi te restent dans la poche.

LE FACHEUX

O la maudite compagnie
Que celle de certain fâcheux
Dont la nullité vous ennuie !
On n'est pas seul, on n'est pas deux.

PROPOS DE JOUEUSES

SUR LE FAMEUX VOYAGE AUTOUR DU MONDE PAR M. DE LA PÉROUSE

J'étais hier près d'une table ronde,
Où, se lassant de gronder Quinola,
De la Pérouse un moment on parla.
Il va, dit-on, faire le tour du monde.
« Le tour du monde ! Eh ! que fera-t-il là ?
S'écrie Eglé, — sottise que cela,
Le temps est cher ; mais il faut que j'écarte...
L'indigne jeu ! » — Puis, d'un air affairé,
Orphise ajoute, en regardant sa carte :
« Ce la Pérouse est donc bien désœuvré ! »

L'HEUREUX ACCIDENT

Cette laide, au cri de chouette,
Qui, par ses glapissants discours
Nous assourdissait tous les jours,
Déplaçant, hier, sa luette,
Grâce au Ciel devient donc muette !
Nous allons cesser d'être sourds.

SUR UN ATHÉE

Damon, l'athée, est violent ;
Raison, pudeur, rien ne l'arrête.
Jamais n'ai vu d'esprit plus bête
Ni d'atome plus insolent.

RÉPONSE A UNE FEMME

QUI ME CROYAIT BIEN MÉCHANT PARCE QUE JE FAISAIS DES ÉPIGRAMMES

Je suis mouton, et pour toute la vie ;
Mais d'un habit de loup, je m'affuble à propos
Pour ôter aux méchants l'envie
De me venir manger la laine sur le dos.

SUR MOI

Souvent, j'aurais pu m'enrichir :
Des biens on m'eût ouvert la source ;
Je ne daignai jamais fléchir ;
Et, toujours prêt à s'affranchir,
Mon courage fut ma ressource.
Très dupe, avec un air malin
Jamais n'ourdis de noire trame.
Sans haine, sans fiel, sans dessein,
Mon dépit lance l'Épigramme :
J'ai le cœur bête, ct l'Esprit fin.

SUR LA FRATERNITE OU LA MORT

Bon Dieu ! l'aimable siècle, où l'homme dit à l'homme.
« Soyons Frères... ou je t'assomme ! »

L'OPÉRATION DE CATARACTE

Un Art divin me rend les yeux :
L'Amour et l'Amitié devant moi vont paraître ;
Grâce à Forlenze, j'y vois mieux ;
Demain j'y verrai trop peut-être.

APRÈS LA MÊME OPÉRATION

Non, Forlenze, tes soins ne sont pas superflus :
D'aveugle en clairvoyant ton art divin me change ;
Et j'aperçois déjà (nul bien n'est sans mélange)
Quelques amis de moins, et quelques sots de plus.

SUR MOI

Par mainte ruse féminine,
En m'en doutant, je fus trompé.
Je suis une dupe assez fine,
Et je n'en suis que mieux dupé.

ÉPIGRAMMES SENTIMENTALES ET GALANTES

EXCUSE A UNE AMIE TROP AIMABLE

SUR CE QUE JE LA VOYAIS MOINS SOUVENT

D'une amitié fatale et chère,
Oui, j'ai dû craindre la douceur;
De l'Amitié l'Amour est frère,
Et le frère eût séduit la sœur.

A CHLOÉ

QUI AIMAIT TROP LA TOILETTE

Avec tant de grâce en partage,
Pourquoi, jeune Chloé, tant d'art et tant de soins?
Ah! daigne séduire un peu moins
Et l'on t'aimera davantage.

AVIS ESSENTIEL A MADAME DE ***

Vous avez tout, charmante Elvire,
Beauté, grâce, raison, esprit :
Chacun le sait, chacun le dit,
Mais gardez-vous de le redire.

LE PRESSANT DANGER

Amour, hier, voyant couler mes pleurs,
Me caressait de son aile timide :
Que fait, Mysis, ta jeune Adélaïde
Qui te comblait de si douces faveurs ?
Je m'en souviens, et j'étais auprès d'elle ;
La Nymphe, un soir, jura par mon carquois
Qu'elle t'aimait plus que ses yeux cent fois ;
Qu'elle mourrait avant d'être infidèle.
« Ah ! dis-je, Amour, va donc la secourir :
Adélaïde est bien près de mourir ! »

A BELINDE

En vain te fardes-tu, Belinde, pour qu'on t'aime ;
De plaire à soixante ans quitte le fol espoir.
Tu crois tromper nos yeux, le temps, et ton miroir,
Et tu ne trompes que toi-même.

SUR UNE DEMOISELLE BIEN TRISTE

QUI S'ÉTAIT LAISSÉ FAIRE UN DRAME BIEN NOIR ET UN BEL ENFANT

Cette infante un peu morose
Qui, sans rime ni raison,
Avec son noir Drame en prose
Voulait franchir l'Hélicon,
De la belle eau qui l'arrose
N'a pu remplir son flacon ;
Et pensant cueillir, dit-on,
Le beau laurier d'Apollon,
A laissé cueillir sa rose.

CE QUI DONNE A LA FEMME UNE IDÉE DE DIEU ET DU DIABLE

Sans recherche, sans document,
Sans lire ni Bible, ni Fable,
Instruite par le sentiment,
La Femme, très naïvement
Se fait Dieu, d'après son Amant ;
Et d'après son Mari, le Diable.

SUR UNE BEAUTÉ FACILE QUI ME DEMANDAIT UN COUPLET

Belle et sensible Raimonde,
Vous méritez un couplet ;
Vous plaisez à tout le monde
Et tout le monde vous plaît.

NAIVETÉ, IMITÉE DU PROVENÇAL

Ce cœur, gentille Myrté,
Qu'un jour me donnas en gage,
Ne l'ai vendu, ni prêté :
J'en ai fait un autre usage,
Je l'ai pris ; avec le mien
Je l'ai confondu si bien,
Que plus ne sais, mon bel Ange,
Lequel des deux est le tien.

AVIS A UNE CERTAINE DAME

Malgré ce petit air accort,
Votre bonté très apocryphe
Va partout semant le discord ;
Je vous le dis sans logogriphe,
Belle, si vous craignez la griffe,
N'éveillez point le chat qui dort.

ANECDOTES ET MOTS PLAISANTS

LE MAJOR A L'ŒIL DE VERRE

Certain Major devint borgne à la guerre.
Comme un autre œil il lui fallut chercher,
Très proprement, il en mit un de verre,
Qu'il ne manquait d'ôter à son coucher.
Dans une auberge, un soir, le bon apôtre
Prit gîte, but, puis se déshabilla ;
Puis, à Suzon, après sa Patenôtre,
Dit : « Mets cet œil dans l'étui que voilà. »
Suzon ne bouge. « Eh bien ! qu'attends-tu là ?
— J'attends, Monsieur, que vous me donniez l'autre. »

GASCONNADE

Nous avons de si riches plaines
Et de si fertiles coteaux,
Disait un Gascon de Bordeaux,
Que si l'on y plantait des gaines,
Il y pousserait des couteaux.

LE BEAU SOT

Près d'un beau sot, Églé, dans son boudoir,
Sur un sopha nonchalamment assise,
Le stimulait d'un œil friand et noir
Où Volupté n'était pas indécise.

Minuit sonna : c'est bien l'heure précise ;
Mais ce qu'alors jamais vous ne croiriez,
Mon sot lui dit : « Ah ! que bien mieux seriez
Au fond d'un bois ! Là, vous tenant, ma chère...
— Au fond d'un bois ! dit la Belle en colère,
Fi donc ! Monsieur ! vous m'assassineriez. »

LES DEUX GÉOGRAPHES

Un gros magister du Vexin,
Qui ne sut onc prose ni mètres,
Vit sur la carte, en grandes lettres,
Bien imprimé : le Pont-Euxin.
Un Pont sur mer ! c'est du mécompte,
On n'y doit pas monter souvent.
Peut-on nous bercer d'un tel conte !
« Quoi ! dit Blaise d'un ton savant,
Ne sais-tu pas que l'on y monte
Par les Échelles du Levant ? »

LE VEAU D'OR

Un partisan de la Métempsychose,
Nommé le Veau (bien pauvre et bien butor ;
Notez cela), pour mieux prouver la chose,
Disait : « Messieurs, je me souviens encor
Qu'au temps jadis, je fus, moi, le Veau d'Or. »
Lors un railleur observant la figure
Du pauvre hère : « Ah ! Monsieur, lui dit-il,
Autant que vous, je le crois, je vous jure ;
Même en avez encor tout le profil ;
Et rien n'y manque, excepté la dorure. »

LA DOULEUR DU GASCON

Le père d'un Gascon mourut ;
C'était la nuit et, vers mon homme
Qui dormait alors d'un plein somme,
Un de ses amis accourut :
« Ton père est mort ! — O ciel, mon père !
Dit le Gascon tout sommeillant :
Sandis ! quelle douleur amère
J'aurai demain en m'éveillant. »

RÉPONSE DE BOUVARD A UN PRÉLAT

Longtemps n'y a qu'un vieux coquin titré,
Au lit gisant pour mainte œuvre non pie,
Qu'expiait lors notre goutteux mitré,
Car bien faut-il que tout méfait s'expie,
Jurait, sacrait, blasphémait en impie,
Si que Bouvard, médecin ricaneur,
Dans cette crise advenant par bonheur,
Crut aborder Lucifer dans son gouffre :
« Mort-Dieu ! Bouvard, dit le prélat, je souffre
Comme un Damné ! — Quoi ! déjà, Monseigneur ! »

ÉPIGRAMMES A LA MANIÈRE ANTIQUE

SUR LE FAMEUX BAISER DE MARGUERITE D'ÉCOSSE, DAUPHINE

Malgré l'éclat des grandeurs souveraines,
Qu'avais encor de grâces embelli,
Fille des Rois, dans la foule des Reines,
Ton los serait voilé d'un noir oubli.
Si de la Gloire un rayon étincelle
En ta faveur, c'est qu'as su t'aviser,
Voyant Alain dans la cour reposer,
De lui donner, Dauphine chaste et belle,
Pour son génie, un amoureux baiser,
Et ce baiser te rend seul immortelle !

LE BESOIN D'ÊTRE AIMÉ

Un malheureux au monde n'avait rien,
Hors un barbet, compagnon de misère,
Et qui mangeait le rien du pauvre hère.
Quelqu'un lui dit : « Que fais-tu de ce chien,
Toi qui n'as pas même le nécessaire ?
Plus à propos serait de t'en défaire. »
Le malheureux à ce mot soupira :
« Si ne l'ai plus, dit-il, qui m'aimera ? ».

MORALITÉ

Chaque nuit a ses vains mensonges ;
Chaque jour a son faux réveil :
La Mort est un dernier sommeil
Qui n'est plus troublé par des songes.

L'AMITIÉ

Je l'avouerai, mon âme était crédule
Au nom d'ami ; je croyais comme un sot
Avoir la chose, et n'avais que le mot :
Mes doux amis me trompaient sans scrupule,
Et d'aimer seul j'avais le ridicule !
Enfin le temps sut m'éclairer trop bien,
Il a détruit ces rêves d'un cœur tendre ;
Mais au bonheur je ne dois plus prétendre.
Aimer, c'est vivre ; hélas ! et n'aimer rien
C'est, tout vivant, dans la tombe descendre !

L'AMOUR ENCHAINÉ PAR LES MUSES

Dans un bosquet, les Muses, l'autre jour,
De nœuds de fleurs doucement enchaînèrent
Ce bel enfant que l'on appelle Amour,
Puis à Beauté pour captif le donnèrent.
Vénus accourt avec grosse rançon
Pour racheter cet aimable enfançon.
« Maman, dit-il, votre rançon est vaine :
J'aime mes fers plus que la liberté.
Eh ! croyez-moi, rien ne brise une chaîne
Où vous retient l'Esprit et la Beauté. »

DIALOGUE

LE BERGER

Bergère, au déclin du jour
Attends-moi sous la coudrette,
Dont cent fois l'ombre discrète
A protégé notre amour.

LA BERGÈRE

Je ne puis sous la coudrette,
Berger, me rendre à tes vœux :
Flamme d'amour est bluette ;
D'Hymen allumons les feux.

LE BERGER

Quoi ! Tu veux qu'Hymen en forme
Change l'Amour en devoir !
D'un Acte il faut me pourvoir !...
Bergère, attends-moi sous l'orme.

GILBERT

(1751-1780)

Si grands qu'aient été par ailleurs ses talents dans la Satire et dans l'Ode; si vive, si âpre, et si juste qu'ait été sa verve de polémiste en prose, Gilbert restera toujours pour nous l'auteur des vers mélancoliques et désespérés qui hantent toutes les mémoires :

Au banquet de la vie, infortuné convive...

Il restera toujours, à nos yeux, le type du poète méconnu, victime de l'injustice de son siècle. On a même voulu — et c'est dans l'ordre des choses humaines — le faire encore plus malheureux qu'il n'a été. Alfred de Vigny, dans les admirables pages de *Stello*, n'a pas peu contribué à établir définitivement la légende qui nous montre Gilbert abandonné de ses protecteurs, agonisant sur un grabat d'hôpital, et hâtant sa mort en avalant la clef d'une petite cassette qui se trouvait à son chevet. Une fin aussi lamentable, aussi dramatique, suffisait à consacrer sa mémoire auprès des générations futures. Les poètes infortunés qu'une destinée semblable à la sienne accablait, se réclamèrent de lui comme d'un patron, Hégésippe Moreau doit à son souvenir quelques-uns des vers les plus émus qu'il ait écrits. La critique contemporaine a réduit à néant une bonne partie de cette cruelle histoire, et telle qu'elle fut en réalité, la vie de Gilbert conserve encore assez d'amertume pour toucher les cœurs.

Il naquit à Fontenay-le-Château, dans les Vosges, en 1751. Ses parents, humbles cultivateurs, lui firent donner au collège

de Dôle une éducation soignée. Résidant à Nancy, il composa quelques poèmes médiocres. De là, il se rendit à Paris, où il publia, en 1771, sous le titre de *Début poétique*, des pièces où perçait déjà son humeur chagrine. A cette époque, il n'a pas encore rompu avec le parti des philosophes ; il compte sur eux pour parvenir au succès. Il est facile d'en juger par les lignes élogieuses qu'il consacre à Voltaire dans la préface de son ouvrage. Cette habile politique fut sans résultat ; l'Académie se refusa à couronner le *Poète malheureux* qu'il avait soumis au concours. Par dépit, il fit une volte-face soudaine, et passa dans le camp opposé. Avec les Fréron et les Palissot, il mena avec âpreté la lutte contre les Encyclopédistes, c'est-à-dire contre l'esprit du siècle lui-même. Le courant était difficile à remonter. Mais il est bon de dire qu'il trouva des soutiens dans cette lutte, et qu'il reçut, en tant que poète bien pensant, une pension de l'archevêque de Paris, Christophe de Beaumont.

Ses deux belles Satires, la première adressée à Fréron en 1775, sous le titre : *la Satire du XVIII*[e] *siècle*, la seconde : *Mon Apologie* parue en 1778, malgré les beautés qu'elles renferment, la vigueur avec laquelle elles sont conduites, les justes critiques qu'on y trouve, attirèrent à leur auteur plus de haine que d'estime. Sa misanthropie naturelle ne fit qu'en augmenter, et il commença, dès cette époque, à donner des signes de dérangement d'esprit. Dans une promenade qu'il faisait avec deux jeunes Anglais ses élèves, il tomba de cheval. Transporté à son domicile, il mourut après avoir subi la trépanation, en 1780, âgé de vingt-neuf ans.

Outre les poèmes mentionnés plus haut, Gilbert avait composé des Odes, des Héroïdes, et diverses autres pièces. Il y rachète les défauts de son temps par de la fougue, de la sincérité, par un sens assez aigu de la plastique du vers. Ses œuvres en prose : *la Diatribe* au sujet des prix académiques (1777) et son *Carnaval des Auteurs*, ont de la verve et du mordant. Ses contemporains furent injustes envers lui. Il méritait plus de gloire et plus de bonheur.

SATIRE I

LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE

A M. FRÉMON (1)

1775

Ne prétends plus, Fréron, par tes savants efforts,
Détrôner le faux goût qui règne sur nos bords,
Depuis que nous pleurons l'innocence exilée :
Sous tes mâles écrits, vainement accablée,
On voit renaître encor l'hydre des sots rimeurs,
Et la chute des arts suit la perte des mœurs.
Un monstre dans Paris croît et se fortifie,
Qui, paré du manteau de la philosophie,
Que dis-je ? de son nom faussement revêtu,
Étouffe les talents et détruit la vertu.
L'univers, si l'on croit ce novateur moderne,
Fils du hasard, n'a point de Dieu qui le gouverne ;
La mort doit frapper l'âme, et, roi des animaux,
L'homme voit ses sujets devenir ses égaux.
Ce monstre toutefois n'a point un air farouche ;
Toujours l'humanité respire sur sa bouche.
D'abord, des nations réformateur discret,
Il semait ses écrits à l'ombre du secret,
Errant, proscrit partout, mais souple en sa disgrace ;
Bientôt, le sceptre en main, gouvernant le parnasse,
Ce tyran des beaux-arts, nouveau dieu des mortels,
De leurs dieux diffamés usurpa les autels :
Et lorsque abandonnée à cette idolâtrie
La France qu'il corrompt touche à la barbarie,

(1) Fréron, dans l'*Année littéraire*, se montrait admirateur passionné du siècle de Louis XIV, et adversaire des nouvelles doctrines philosophiques et littéraires. C'est à ce titre que Gilbert lui dédie sa satire.

Flatteur d'un siècle impur, son parti suborneur
Nous a fermé les yeux sur notre déshonneur.
« Quoi ! votre muse en monstre érige la sagesse !
« Vous blâmez ses enfants, et leur crédit vous blesse !
« Je soupçonne, entre nous, que vous croyez en Dieu :
« N'allez point dans vos vers en consigner l'aveu ;
« Craignez le ridicule, et respectez vos maîtres.
« Croire en Dieu fut un tort permis à nos ancêtres ;
« Mais dans notre âge ! Allons, il faut vous corriger,
« Éclairez-vous, jeune homme, au lieu de nous juger ;
« Pensez ; à votre Dieu laissez venger sa cause,
« Si vous saviez penser, vous feriez quelque chose.
« Surtout point de satire ; oh ! c'est un genre affreux !
« Eh ! qui put vous apprendre, écolier ténébreux,
« Que des mœurs parmi nous la perte étoit certaine,
« Que les beaux-arts couroient vers leur chute prochaine ?
« Partout, même en Russie, on vante nos auteurs.
« Comme l'humanité règne dans tous les cœurs !
« Vous ne lisez donc pas le Mercure de France ?
« Il cite au moins par mois un trait de bienfaisance. »
Ainsi Caritidès, ce poëte penseur,
De la philosophie obligeant défenseur,
Conseille, par pitié, mon aveugle ignorance,
De nos arts, de nos mœurs garantit l'excellence ;
Et, sans plus de raisons, si je réplique un mot,
Pour prouver que j'ai tort, il me déclare un sot.
Mais de ces sages vains confondons l'imposture ;
De leur règne fameux retraçons la peinture ;
Et que mes vers, enfants d'une noble candeur,
Éclairent les Français sur leur fausse grandeur.
Eh ! quel temps fut jamais en vices plus fertile ?
Quel siècle d'ignorance en beaux faits plus stérile
Que cet âge nommé siècle de la raison ?
Toute une populace, en style de sermon,
De longs écrits moraux nous ennuie avec zèle ;
Et l'on prêche les mœurs jusque dans la Pucelle.
Je le sais ; mais, ami, nos modestes aïeux
Parloient moins des vertus et les cultivoient mieux.
Quels demi-dieux enfin nos jours ont-ils vus naître ?
Ces François si vantés, peux-tu les reconnoître ?

Jadis peuple-héros, peuple-femme en nos jours,
La vertu qu'ils avoient n'est plus qu'en leurs discours.
  Suis les pas de nos grands : énervés de mollesse,
Ils se traînent à peine, en leur vieille jeunesse,
Courbés avant le temps, consumés de langueur,
Enfants efféminés de pères sans vigueur ;
Et cependant, nourris des leçons de nos sages,
Vous les voyez encore, amoureux et volages,
Chercher, la bourse en main, de beautés en beautés,
La mort qui les attend au sein des voluptés ;
De leurs biens, prodigués pour d'infâmes caprices,
Enrichir nos Phrinés, dont ils gâtent les vices ;
Tandis que l'honnête homme, à leur porte oublié,
N'en peut même obtenir une avare pitié.
Demi-dieux avortés, qui, par droit de naissance,
Dans les camps, à la cour, règnent en espérance,
Que d'exploits leurs talents semblent nous présager !
Ceux-ci font avec art courir ce char léger
Que roule un seul coursier sur une double roue ;
Ceux-là, sur un théâtre où leur mémoire échoue,
Savent, non sans honneur, se jouer dans ces vers
Où Molière prophète exprima leurs travers ;
Par d'autres, avec gloire, une paume lancée
Va, revient, tour à tour poussée et repoussée :
Sans doute c'est ainsi que Turenne et Villars
S'instruisaient dans la paix aux triomphes de Mars !
  La plupart, indigents au milieu des richesses,
Achètent l'abondance à force de bassesses.
Souvent à pleines mains d'Orval sème l'argent ;
Parfois, faute de fonds, monseigneur est marchand.
Que dirai-je d'Arcas, quand sa tête blanchie,
En tremblant, sur son sein se penche appesantie ;
Quand son corps, vainement de parfums inondé,
Trahit les maux secrets dont il est obsédé ?
Scandalisant Paris de ses vieilles tendresses,
Arcas, sultan goutteux, veut avoir vingt maîtresses ;
Mais, en fripon titré, pour payer leurs appas,
Arcas vend au public le crédit qu'il n'a pas.
Digne fils d'un tel père, Iphis, chargé de dettes,
Met ses jeunes amours aux gages des coquettes :

Plus philosophe encor, Lisimond ruiné
Épouse un riche opprobre en épousant Phriné.
Qui blâmeroit ces nœuds ? L'hymen n'est qu'une mode,
Un lien de fortune, un veuvage commode,
Où chaque époux, brûlé d'adultères désirs,
Vit, sous le même nom, libre dans ses plaisirs.
Vois-tu parmi ces grands leurs compagnes hardies
Imiter leurs excès, par eux-même applaudies,
Dans un corps délicat porter un cœur d'airain ;
Opposer au mépris un front toujours serein ;
Et, de l'homme en public affectant l'assurance,
Sous un masque de plume étaler l'impudence ?
Assise dans ce cirque où viennent tous les rangs
Souvent bâiller en loge, à des prix différents,
Cloris n'est que parée, et Cloris se croit belle.
En vêtements légers l'or s'est changé pour elle :
Son front luit, étoilé de mille diamants ;
Et mille autres encore, effrontés ornements,
Serpentent sur son sein, pendent à ses oreilles :
Les arts, pour l'embellir, ont uni leurs merveilles :
Vingt familles enfin couleraient d'heureux jours,
Riches des seuls trésors perdus pour ses atours.
Malgré cet appareil d'un luxe héréditaire,
Cloris, on le prétend, se montre populaire ;
Oui, déposant l'orgueil de ses douze quartiers,
Madame en ses amours déroge volontiers :
Indulgente beauté, Zélis la justifie ;
Zélis qui, par bon ton, à la philosophie
Joint tous les goûts divers, tous les amusements,
Rit avec nos penseurs, pense avec ses amants ;
Enfant sophiste, au fond coquette pédagogue,
Qui gouverne la mode ; à son gré met en vogue
Nos petits vers lâchés par gros in-octavo,
Ou ces drames pleureurs qu'on joue incognito ;
Protège l'univers, et, rompue aux affaires,
Fournit vingt financiers d'importants secrétaires ;
Lit tout, et même sait par nos auteurs moraux
Qu'il n'est certainement un Dieu que pour les sots.
Parlerai-je d'Iris ? chacun la prône et l'aime ;
C'est un cœur, mais un cœur... c'est l'humanité même.

Si d'un pied étourdi quelque jeune éventé
Frappe, en courant, son chien qui jappe épouvanté,
La voilà qui se meurt de tendresse et d'alarmes;
Un papillon souffrant lui fait verser des larmes :
Il est vrai; mais aussi qu'à la mort condamné
Lalli soit en spectacle à l'échafaud traîné,
Elle ira la première à cette horrible fête
Acheter le plaisir de voir tomber sa tête.
  Tu frémis à l'aspect de ce dernier tableau;
Moi-même avec horreur je reprends le pinceau.
  Dois-je encor te montrer nos duchesses fameuses,
Tantôt d'un histrion amantes scandaleuses,
Fières de ses soupirs obtenus à grand prix,
Elles-même aux railleurs dénonçant leurs maris,
Tantôt, pour égayer leurs courses solitaires,
Imitant noblement ces grâces mercenaires
Qui, par couples nombreux, sur le déclin du jour,
Vont aux lieux fréquentés colporter leur amour;
Contents d'un héritier, comme eux frêle et sans force,
Les époux, très amis, vivant dans le divorce;
Vainqueurs des préjugés, les pères bienfaisants
Du sérail de leurs fils ennuques complaisants ;
De nouvelles Saphos, dans le crime affermies,
Maris de nos beautés, sous le titre d'amies,
Et de galants marquis, philosophes parfaits,
En petite Gomorrhe érigeant leur palais ?
  Mais la corruption, à son comble portée,
Dans ces riches hôtels ne s'est point arrêtée;
Le peuple imitateur suit l'exemple des grands,
Et les mêmes travers diffament tous les rangs.
  Vois ce marchand flétri, philosophe en boutique,
Qui, déclarant trois fois sa ruine authentique,
Trois fois s'est enrichi d'un heureux déshonneur,
Trancher du financier, jouer le grand seigneur.
Monsieur, pour ses amis, entretient une actrice;
Madame, des beaux-arts bourgeoise protectrice,
En couvent d'esprits forts transforme sa maison,
Et fait de son comptoir un bureau de raison.
Partout s'offre l'orgueil, et le luxe, et l'audace.
Orgon, à prix d'argent, veut anoblir sa race :

Devenu magistrat de mince roturier,
Pour être un jour baron, il se fait usurier.
Jadis son clerc Mondor envioit son partage ;
Tout à coup, des bureaux secouant l'esclavage,
Il loge sa mollesse en un riche palais,
Et derrière un char d'or promenant trois valets,
Sous six chevaux pareils ébranle au loin la rue.
Mais sa fortune, ami, comment l'a-t-il accrue ?
Il a vendu sa femme ; et ce couple abhorré,
Enveloppé d'opprobre, est pourtant honoré.
  Eh ! quel frein contiendroit un vulgaire indocile
Qui sait, grâce aux docteurs du moderne évangile,
Qu'en vain le pauvre espère en un Dieu qui n'est pas,
Que l'homme tout entier est promis au trépas ?
Chacun veut de la vie embellir le passage ;
L'homme le plus heureux est aussi le plus sage ;
Et, depuis le vieillard qui touche à son tombeau,
Jusqu'au jeune homme à peine échappé du berceau,
A la ville, à la cour, au sein de l'opulence,
Sous les affreux lambeaux de l'obscure indigence,
La Débauche, au teint pâle, aux regards effrontés,
Enflamme tous les cœurs vers le crime emportés.
C'est en vain que, fidèle à sa vertu première,
Louis instruit aux mœurs la monarchie entière :
La monarchie entière est en proie aux Laïs ;
Leurs vices sont les dieux qu'adore mon pays ;
Et la Religion, mère désespérée,
Par ses propres enfants sans cesse déchirée,
Dans ses temples déserts pleurant leurs attentats,
Le pardon sur la bouche, en vain leur tend les bras ;
Son culte est avili, ses lois sont profanées.
Dans un cercle brillant de nymphes fortunées,
Entends ce jeune abbé : sophiste bel esprit,
Monsieur fait le procès au Dieu qui le nourrit ;
Monsieur trouve plaisants les feux du purgatoire,
Et, pour mieux amuser son galant auditoire,
Mêle aux tendres propos ses blasphèmes charmants,
Lui prêche de l'amour les doux égarements,
Traite la piété d'aveugle fanatisme,
Et donne, en se jouant, des leçons d'athéisme.

Voilà donc, cher ami, cet âge si vanté,
Ce siècle heureux des mœurs et de l'humanité :
A peine des vertus l'apparence nous reste.
Mais, détournant les yeux d'un tableau si funeste,
Éclairés par le goût, envisageons les arts.
Quel désordre nouveau se montre à nos regards !
De nos pères fameux les ombres insultées ;
Comme un joug importun, les règles rejetées ;
Les genres opposés bizarrement unis ;
La nature, le vrai, de nos livres bannis ;
Un désir forcené d'inventer et d'instruire ;
D'ignorants écrivains, jamais las de produire ;
Des brigues, des partis l'un à l'autre odieux ;
Le Parnasse idolâtre adorant de faux dieux :
Tout me dit que des arts la splendeur est ternie.
Fille de la Peinture, et sœur de l'Harmonie,
Jadis la Poésie, en ses pompeux accords,
Osant même au néant prêter une âme, un corps,
Égayoit la raison de riantes images ;
Cachoit de la vertu les préceptes sauvages
Sous le voile enchanteur d'aimables fictions ;
Audacieuse et sage en ses expressions,
Pour cadencer un vers qui dans l'âme s'imprime,
Sans appauvrir l'idée, enrichissoit la rime ;
S'ouvroit par notre oreille un chemin vers nos cœurs,
Et nous divertissoit, pour nous rendre meilleurs.
Maudit soit à jamais le pointilleux sophiste
Qui le premier nous dit en prose d'algébriste :
Vains rimeurs, écoutez mes ordres absolus ;
Pour plaire à ma raison, pensez, ne peignez plus.
Dès lors la poésie a vu sa décadence ;
Infidèle à la rime, au sens, à la cadence,
Le compas à la main, elle va dissertant ;
Apollon sans pinceaux n'est plus qu'un lourd pédant.
C'étoit peu que, changée en bizarre furie,
Melpomène étalât sur la scène flétrie
Des romans fort touchants, car à peine l'auteur
Pour emporter les morts laisse vivre un acteur ;
Que, soigneux d'évoquer des revenants affables,
Prodigue de combats, de marches admirables,

Tout poëte moderne, avec pompe assommant,
Fit d'une tragédie un opéra charmant :
La muse de Sophocle, en robe doctorale,
Sur des tréteaux sanglants professe la morale.
Là, souvent un sauvage, orateur apprêté,
Aussi bien qu'Arouet, parle d'humanité ;
Là, des Turcs amoureux, soupirant des maximes,
Débitent galamment Sénèque mis en rimes ;
Alzire au désespoir, mais pleine de raison,
En invoquant la mort, commente le Phédon ;
Pour expirer en forme, un roi, par bienséance,
Doit exhaler son âme avec une sentence ;
Et chaque personnage au théâtre produit,
Héros toujours soufflé par l'auteur qui le suit,
Fût-il Scythe ou Chinois, dans un traité sans titre,
Interroge par signe, ou répond par chapitre.
  Thalie a de sa sœur partagé les revers :
Peindre les mœurs du temps est l'objet de ses vers ;
Mais, lasse d'un emploi que le goût lui confie,
Apôtre larmoyant de la philosophie,
Elle fuit la gaieté qui doit suivre ses pas,
Et d'un masque tragique enlaidit ses appas.
Tantôt c'est un rimeur, dont la muse étourdie,
Dans un conte ennobli du nom de comédie,
Passe, en dépit du goût, du touchant au bouffon,
Et marie une farce avec un long sermon ;
Tantôt un possédé, dont le démon terrible
Pleure éternellement dans un drame risible.
Que dis-je ? oser blâmer un drame, un drame enfin !
La comédie est belle, et le drame est divin.
Pour moi, j'y goûte fort, car j'aime la nature,
Ces héros villageois, beaux esprits sous la bure ;
Et j'approuve l'auteur de ces drames diserts,
Qui ne s'abaisse point jusqu'à parler en vers :
Un vers coûte à polir, et le travail nous pèse ;
Mais en prose du moins on est sot à son aise.
Partout le même ton ; chaque muse en ses chants,
Aux dépens du vrai goût, fait la guerre aux méchants :
Le plus lourd chansonnier de l'Opéra-Comique
Prête à son Apollon un air philosophique,

Et des vers sont charmants, pourvu qu'ils soient moraux.
  Mais, de la poésie usurpant les pinceaux,
L'éloquence aujourd'hui, prodigue en métaphores,
Avec un air penseur enfle des riens sonores.
Que d'orateurs guindés, dans un discours savant,
Se tourmentent sans fin pour enfanter du vent !
Dans un livre où Thomas rêve, comme en extase,
Je cherche un peu de sens et vois beaucoup d'emphase.
Un plaisant, des dévots Zoïle envenimé,
Qui nous vend par essais le mensonge imprimé,
Des oppresseurs fameux développant les trames,
Met, pour mieux l'ennoblir, l'histoire en épigrammes.
Chaque genre varie au gré des écrivains,
Et ne connoît de lois que leurs caprices vains.
  Sans doute le respect des antiques modèles
Eût au vrai ramené les muses infidèles ;
Eux seuls de la nature imitateurs constants,
Toujours lus avec fruit, sont beaux dans tous les temps ;
Heureux qui jeune encore a senti leur mérite !
Même en les surpassant, il faut qu'on les imite :
Mais les sages du jour, ou de fiers novateurs,
De leur goût dépravé partisans corrupteurs,
Ne pouvant les atteindre, ont degradé leurs maîtres ;
Et flatteurs des pédants flétris par nos ancêtres,
O de la sympathie inévitable effet !
Ils vengent les Cotins des affronts du sifflet.
  Voltaire en soit loué ! chacun sait au Parnasse
Que Malherbe est un sot, et Quinaut un Horace.
Dans un long commentaire il prouve longuement
Que Corneille parfois pourroit plaire un moment.
J'ai vu l'enfant gâté de nos penseurs sublimes,
La Harpe, dans Rousseau trouver de belles rimes.
Si l'on en croit Mercier, Racine a de l'esprit ;
Mais Perrault, plus profond, Diderot nous l'apprit,
Perrault, tout plat qu'il est, petille de génie :
Il eût pu travailler à l'Encyclopédie.
Boileau, correct auteur de libelles amers,
Boileau, dit Marmontel, tourne assez bien un vers.
Et tous ces demi-dieux que l'Europe en délire
A depuis cent hivers l'indulgence de lire

Vont dans un juste oubli retomber désormais,
Comme de vains auteurs qui ne pensent jamais.
Quelques vengeurs pourtant, armés d'un noble zèle,
Ont de ces morts fameux épousé la querelle :
De là, sur l'Hélicon deux partis opposés
Règnent, et, l'un par l'autre à l'envi déprisés,
Tour à tour s'adressant des volumes d'injures,
Pour le trône des arts combattent par brochures.
Mais, plus forts par le nombre et vantés en tous lieux,
Les corruptenrs du goût en paraissent les dieux :
Si Clément les proscrit, La Harpe les protège :
Eux seuls peuvent prétendre au rare privilège
D'aller au Louvre, en corps, commenter l'alphabet ;
Grammairiens-jurés, immortels par brevet :
Honneurs, richesse, emplois, ils ont tout en partage,
Hors la saine raison, que leur bonheur outrage ;
Et le public esclave obéit à leurs lois.
Mille cercles savants s'assemblent à leur voix :
C'est dans ces tribunaux galants et domestiques,
Que parmi vingt beautés, bourgeoises empiriques,
Distribuant la gloire et pesant les écrits,
Ces fiers inquisiteurs jugent les beaux esprits.
O malheureux l'auteur dont la plume élégante
Se montre encor du goût sage et fidèle amante ;
Qui, rempli d'une noble et constante fierté,
Dédaigne un nom fameux par l'intrigue acheté,
Et, n'ayant pour prôneurs que ses muets ouvrages,
Veut par ses talents seuls enlever les suffrages !
La faim mit au tombeau Malfilâtre ignoré ;
S'il n'eût été qu'un sot, il auroit prospéré.
Trop fortuné celui qui peut avec adresse
Flatter tous les partis que gagne sa souplesse ;
De peur d'être blâmé, ne blâme jamais rien ;
Dit Voltaire un Virgile, et même un peu chrétien ;
Et toujours en l'honneur des tyrans du Parnasse
De madrigaux en prose alonge une préface !
Mais trois fois plus heureux le jeune homme prudent
Qui, de ces novateurs enthousiaste ardent,
Abjure la raison, pour eux la sacrifie ;
Soldat sous les drapeaux de la philosophie !

D'abord, comme un prodige, on le prône partout :
Il nous vante ! en effet c'est un homme de goût :
Son chef-d'œuvre est toujours l'écrit qui doit éclore ;
On récite déjà les vers qu'il fait encore.
Qu'il est beau de le voir, de dînés en dînés,
Officieux lecteur de ses vers nouveau-nés,
Promener chez les grands sa muse bien nourrie !
Paraît-il, on l'embrasse ; il parle, on se récrie :
Fût-il un Durosoy, tout Paris l'applaudit ;
C'est un auteur divin, car nos dames l'ont dit.
La marquise, le duc, pour lui tout est libraire ;
De riches pensions on l'accable ; et Voltaire
Du titre de génie a soin de l'honorer
Par lettres, qu'au Mercure il fait enregistrer.
  Ainsi, de nos tyrans la ligue protectrice
D'une gloire précoce enfle un rimeur novice :
L'auteur le plus fécond, sans leur appui vanté,
Travaille dans l'oubli pour la postérité ;
Mais par eux, sans rien faire, un pédant nous impose ;
Turpin n'est que Turpin, Suard est quelque chose.
  O combien d'écrivains languiroient inconnus,
Qui, du Pinde françois illustres parvenus,
En servant ce parti, conquirent nos hommages !
L'encens de tout un peuple enfume leurs images :
Eux-même, avec candeur se disant immortels,
De leurs mains tour à tour se dressent des autels.
Sous peine d'être un sot, nul plaisant téméraire
Ne rit de nos amis, et surtout de Voltaire.
On auroit beau montrer ses vers tournés sans art,
D'une moitié de rime habillés au hasard,
Seuls, et jetés par ligne exactement pareille,
De leur chute uniforme importunant l'oreille,
Ou, bouffis de grands mots qui se choquent entre eux.
L'un sur l'autre appuyés, sa traînant deux à deux ;
Et sa prose frivole, en pointes aiguisée,
Pour braver l'harmonie, incessamment brisée :
Sa prose, sans mentir, et ses vers sont parfaits ;
Le Mercure trente ans l'a juré par extraits :
Qui pourroit en douter ? Moi. Cependant j'avoue
Que d'un rare savoir à bon droit on le loue ;

Que ses chefs-d'œuvre faux, trompeuses nouveautés,
Etonnent quelquefois par d'antiques beautés ;
Que par ses défauts même il sait encor séduire:
Talent qui peut absoudre un siècle qui l'admire.
Mais qu'on m'ose prôner des sophistes pesants,
Apostats effrontés du goût et du bon sens :
Saint-Lambert, noble auteur dont la muse pédante
Fait des vers fort vantés par Voltaire qu'il vante,
Qui, du nom de poëmé ornant de plats sermons,
En quatre points mortels a rimé les saisons ;
Et ce vain Beaumarchais qui, trois fois avec gloire,
Mit le mémoire en drame et le drame en mémoire ;
Et ce lourd Diderot, docteur en style dur,
Qui passe pour sublime, à force d'être obscur ;
Et ce froid d'Alembert, chancelier du Parnasse,
Qui se croit un grand homme et fit une préface ;
Et tant d'autres encor dont le public épris
Connoît beaucoup les noms et fort peu les écrits :
Alors, certes, alors ma colère s'allume,
Et la vérité court se placer sous ma plume.
Ah ! du moins, par pitié, s'ils cessaient d'imprimer,
Dans le secret, contents de proser, de rimer !
Mais, de l'humanité maudits missionnaires,
Pour leurs tristes lecteurs ces prêcheurs n'en ont guères.
La Harpe est-il bien mort ? Tremblons ; de son tombeau
On dit qu'il sort, armé d'un Gustave nouveau :
Thomas est en travail d'un gros poëme épique ;
Marmontel enjolive un roman poétique ;
Et même Durosoy, fameux par des chansons,
Met l'Histoire de France en opéras-bouffons :
Tant d'écrits sont forgés par ces auteurs manœuvres,
Qu'aucun n'est riche assez pour acheter ses œuvres.
Pour moi, qui, démasquant nos sages dangereux,
Peignis de leurs erreurs les effets désastreux,
L'athéisme en crédit, la licence honorée,
Et le lévite enfin brisant l'arche sacrée ;
Qui retraçai des arts les malheurs éclatants,
Les brigues, le pouvoir des novateurs du temps,
Et leur fureur d'écrire et leur honteuse gloire,
Et de mon siècle entier la déplorable histoire ;

Sans rien craindre, je parle avec sincérité ;
Je chéris mon repos moins que la vérité.
Oh ! si ces faibles vers, satire de notre âge,
Que Beaumont de malice absout par son suffrage,
Obtiennent de mon roi les regards protecteurs,
Sa vertu cessera de haïr les flatteurs
Avant que par l'effroi ma muse désarmée
Pardonne aux novateurs leur folle renommée :
Que leurs noms soient placés parmi les noms flétris ;
Je veux qu'on les méprise autant que leurs écrits.

ODES

LE JUGEMENT DERNIER

« Quels biens vous ont produits vos sauvages vertus,
Justes ? Vous avez dit, Dieu nous protège en père ;
Et partout opprimés, vous rampez, abattus
Sous les pieds du méchant dont l'audace prospère.
    Implorez ce Dieu défenseur ;
En faveur de ses fils qu'il arme sa vengeance :
Est-il aveugle et sourd ; est-il d'intelligence
    Avec l'impie et l'oppresseur ?

— Méchants, suspendez vos blasphèmes.
Est-ce pour le braver qu'il nous donne la voix ?
Il nous frappe, il est vrai ; mais sans juger ses lois,
Soumis, nous attendons qu'il vous frappe vous-mêmes.
    Ce soleil, témoin de nos pleurs,
Amène à pas pressés le jour de sa justice.
    Dieu nous paiera de nos douleurs,
Dieu viendra nous venger des triomphes du Vice.

— Qu'il vienne donc, ce Dieu, s'il a jamais été !
Depuis que du Malheur les Vertus sont sujettes,
L'infortuné l'appelle et n'est point écouté.
Il dort au fond du ciel sur ses foudres muettes.
    Est-ce là ce Dieu généreux ?
Et vous pouvez encore espérer qu'il s'éveille ?
Allez, imitez-nous, et tandis qu'il sommeille,
    Soyez coupables, mais heureux. »

Quel bruit s'est élevé ? La trompette sonnante
    A retenti de tous côtés ;
Et, sur son char de feu, la foudre dévorante
    Parcourt les airs épouvantés.

Ces astres teints de sang, et cette horrible guerre
Des vents échappés de leurs fers,
Hélas ! annoncent-ils aux enfants de la Terre
Le dernier jour de l'Univers ?

L'Océan révolté loin de son lit s'élance,
Et de ses flots séditieux
Court, en grondant, battre les cieux,
Tout prêts à les couvrir de leur ruine immense.
C'en est fait ; l'Éternel trop longtemps méprisé
Sort de la nuit profonde
Où loin des yeux de l'homme il s'était reposé :
Il a paru ; c'est lui, son pied frappe le Monde,
Et le Monde est brisé.

Tremblez, humains : voici de ce juge suprême
Le redoutable tribunal.
Ici perdent leur prix l'or et le diadème ;
Ici l'homme à l'homme est égal.
Ici la Vérité tient ce livre terrible
Où sont écrits vos attentats :
Et la religion, mère autrefois sensible,
S'arme d'un cœur d'airain contre ses fils ingrats.

Sortez de la nuit éternelle,
Rassemblez-vous, âmes des morts ;
Et, reprenant vos mêmes corps,
Paraissez devant Dieu ; c'est Dieu qui vous appelle.
Arrachés de leur froid repos,
Les Morts du sein de l'ombre avec terreur s'élancent,
Et près de l'Eternel en désordre s'avancent
Pâles, et secouant la cendre des tombeaux.

O Sion ! oh ! combien ton enceinte immortelle
Renferme en ce moment de peuples éperdus !
Le Musulman, le Juif, le Chrétien, l'Infidèle,
Devant le même Dieu s'assemblent confondus.
Quel tumulte effrayant ! que de cris lamentables !
Ciel ! qui pourrait compter le nombre des coupables ?

Ici, près de l'ingrat
Se cachent l'imposteur, l'avare, l'homicide,
Et ce guerrier perfide
Qui vendit sa patrie en un jour de combat.

Ces juges trafiquaient du sang de l'Innocence
Avec ses fiers persécuteurs :
Sous le vain nom de bienfaiteurs,
Ces grands semaient ensemble et les dons et l'offense.
Où fuir ? Où se cacher ? L'œil vengeur vous poursuit,
Vous, brigands, jadis rois, ici sans diadème.
Les antres, les rochers, l'Univers est détruit :
Tout est plein de l'Être Suprême.

Coupables, approchez :
De la chaîne des ans les jours de la Clémence
Sont enfin retranchés.
Insultez, insultez aux pleurs de l'Innocence :
Son Dieu dort-il ? répondez-nous.
Vous pleurez ! Vains regrets ! ces pleurs font notre joie.
A l'ange de la Mort Dieu vous a promis tous,
Et l'Enfer demande sa proie.

Mais d'où vient que je nage en des flots de clarté !
Ciel ! malgré moi, s'égarant sur ma lyre,
Mes doigts harmonieux peignent la Volupté !
Fuyez ! pécheurs, respectez mon délire.
Je vois les élus du Seigneur
Marcher d'un front riant au fond du sanctuaire.
Des enfants doivent-ils connaître la terreur
Lorsqu'ils approchent de leur père ?

Quoi ! de tant de mortels qu'ont nourris tes bontés,
Ce petit nombre, ô ciel, rangea ses volontés
Sous le joug de tes lois augustes !
Des vieillards, des enfants, quelques infortunés !
A peine mon regard voit, entre mille justes,
S'élever deux fronts couronnés.

Que sont-ils devenus, ces peuples de coupables
 Dont Sion vit ses champs couverts ?
Le Tout-Puissant parlait ; ses accents redoutables
 Les ont plongés dans les Enfers.
Là tombent condamnés et la sœur et le frère,
Le père avec le fils, la fille avec la mère ;
Les amis, les amants. et la femme et l'époux,
Le roi près du flatteur, l'esclave avec le maître ;
Légions de méchants, honteux de se connaître,
Et livrés pour jamais au céleste courroux.

Le Juste enfin remporte la victoire,
Et de ses longs combats, au sein de l'Éternel,
Il se repose environné de gloire.
Ses plaisirs sont au comble et n'ont rien de mortel ;
Il voit, il sent, il connaît, il respire
Le Dieu qu'il a servi, dont il aima l'Empire ;
Il en est plein, il chante ses bienfaits.
L'Éternel a brisé son tonnerre inutile ;
Et d'ailes et de faux dépouillé désormais,
Sur les mondes détruits le Temps dort immobile.

ODE IMITÉE DE PLUSIEURS PSAUMES

ET COMPOSÉE PAR L'AUTEUR HUIT JOURS AVANT SA MORT

J'ai révélé mon cœur au Dieu de l'innocence ;
 Il a vu mes pleurs pénitents.
Il guérit mes remords, il m'arme de constance :
 Les malheureux sont ses enfants.

Mes ennemis, riant, ont dit dans leur colère :
 Qu'il meure, et sa gloire avec lui !
Mais à mon cœur calmé le Seigneur dit en père :
 Leur haine sera ton appui.

A tes plus chers amis ils ont prêté leur rage :
    Tout trompe ta simplicité ;
Celui que tu nourris court vendre ton image
    Noire de sa méchanceté.

Mais Dieu t'entend gémir, Dieu vers qui te ramène
    Un vrai remords, né des douleurs ;
Dieu qui pardonne enfin à la nature humaine
    D'être faible dans les malheurs.

J'éveillerai pour toi la pitié, la justice
    De l'incorruptible avenir ;
Eux-même épureront, par leur long artifice,
    Ton honneur qu'ils pensent ternir.

Soyez béni, mon Dieu, vous qui daignez me rendre
    L'innocence et son noble orgueil ;
Vous qui, pour protéger le repos de ma cendre,
    Veillerez près de mon cercueil.

Au banquet de la vie, infortuné convive,
    J'apparus un jour, et je meurs :
Je meurs, et sur ma tombe, où lentement j'arrive,
    Nul ne viendra verser des pleurs.

Salut, champs que j'aimais, et vous, douce verdure,
    Et vous, riant exil des bois !
Ciel, pavillon de l'homme, admirable nature,
    Salut pour la dernière fois !

Ah ! puissent voir longtemps votre beauté sacrée
    Tant d'amis sourds à mes adieux !
Qu'ils meurent pleins de jours ! que leur mort soit pleurée !
    Qu'un ami leur ferme les yeux !

ROUCHER

(1745-1794)

Roucher naquit à Montpellier, reçut chez les Jésuites l'enseignement plus brillant que solide qu'ils donnaient alors, puis vint à Paris, où quelques poésies fugitives le firent connaître. Il composa, à l'occasion du mariage du Dauphin avec l'archiduchesse Marie-Antoinette d'Autriche, un poème qui attira sur lui l'attention de Turgot. Ce ministre le nomma receveur de gabelles à Monfort-l'Amaury. Il n'obligea pas un ingrat, car Roucher lui resta fidèle dans la disgrâce.

Il approuva d'abord la Révolution ; puis les excès auxquels la démocratie dut se porter pour continuer à vivre l'en détournèrent. Il fut arrêté le 4 octobre 1793 et conduit à Sainte-Pélagie. Pendant une détention qui ne dura pas moins de sept mois, il ne démentit pas un moment son calme et sa sérénité ordinaires. Transféré à Saint-Lazare, et sur le point de comparaître devant le tribunal révolutionnaire, il se fit peindre par un de ses compagnons de captivité, Leroy, et, au moment de partir pour la Conciergerie, il écrivit au bas de son portrait ces quatre vers :

A ma femme, à mes amis, à mes enfants.

Ne vous étonnez pas objets sacrés et doux,
Si quelque air de tristesse obscurcit mon visage ;
Quand un savant rayon dessinait cette image,
J'attendais l'échafaud, et je pensais à vous.

Il fut condamné à mort, et guillotiné.

Le *Poème des Mois*, ouvrage didactique, se compose de

douze chants qui portent chacun le nom d'un mois. Dans ces chants, le poète décrit lès occupations des gens de la campagne selon les diverses époques de l'année, et entremêle ses descriptions d'épisodes historiques, et de déclamations philosophiques. L'ouvrage est trop long, mal composé, écrit d'une manière inégale, et les quelques beaux morceaux qu'il contient n'arrivent pas à racheter l'ennuyeuse fadeur du reste.

LE CULTE DU SOLEIL AU PRINTEMPS

Les voilà donc, ces jours si riants, si prospères,
Ces jours qui tarissaient les larmes de nos pères !
Tous les ans, quand l'hiver dans son obscurité
Engloutissait leur dieu, le dieu de la clarté,
Un long deuil sur les murs des sacrés édifices
S'étendait, et l'autel privé de sacrifices,
Sans brasier, sans parfum, sans lampe, sans flambeau,
Figurait le soleil éteint dans le tombeau.
Durant trois jours entiers consacrés aux ténèbres,
Aux lamentations, aux pleurs, aux chants funèbres,
Ils craignaient que leur dieu, brisé par un géant,
N'entraînât avec lui l'univers au néant.
Mais sitôt que, vainqueur de cette nuit funeste,
Il rallumait ses feux sous le Bélier céleste,
Le brasier, les flambeaux éteints sur les autels
Brillaient renouvelés aux regards des mortels :
Des nuages d'encens emplissaient les portiques :
Et le prêtre et le peuple, en de joyeux cantiques,
S'écriaient : « Notre dieu renaît à la clarté ;
Célébrons son triomphe : il est ressuscité. »

Pouvaient-ils en effet refuser leur hommage
A l'astre qui des dieux est la plus belle image,
Quand ce roi de lumière, au Bélier de retour,
De ses douze palais recommençait le tour ?
Lorsque des premiers temps l'antique témoignage,
Par la voix des vieillards confirmé d'âge en âge,
Disait aux nations en de sublimes vers
Qu'au printemps le chaos enfanta l'Univers.

(*Les Mois*, Mars, Chant I.)

L'APPARITION DU SOLEIL

Grossis par le torrent des neiges écoulées,
Les fleuves vagabonds roulent dans les vallées :
Et les rochers de glace aux Alpes suspendus,
Sous un ciel plus propice amollis et fondus,
Se changent en vapeurs, et pèsent sur nos têtes.
La mer gronde ; les vents, précurseurs des tempêtes,
Courent d'un pôle à l'autre, et tourmentant les flots,
Entourent de la mort les pâles matelots.

Mais du joug de l'hiver la terre enfin se lasse :
La terre, trop longtemps captive sous la glace,
Lève de tristes yeux vers le père des mois,
Et frissonnant encor, remplit l'air de sa voix :
« Dispensateur du jour, brillant flambeau du monde,
Des vapeurs, des brouillards, perce la nuit immonde,
Impose un long silence aux aquilons jaloux,
Et rends à mes soupirs le printemps mon époux. »

(*Les Mois*, Mars, Chant I.)

PAUSIAS ET GLYCÈRE

Je ne m'étonne point qu'à l'école des fleurs
La peinture ait appris le secret des couleurs.
Cet art qui maintenant sous sa touche savante
Par des sucs nuancés rend la toile vivante,
N'eut d'abord, pour former quelques traits indécis,
Que la craie et les bois dans la flamme noircis.
L'amoureux Pausias, rival de la nature,
Créa du coloris la magique imposture.

Un jour que de Glycère accusant les mépris,
Il exhalait sa plainte au temple de Cypris,
On dit qu'à ses regards l'indulgente immortelle
Apparut, lui sourit : « Contemple, lui dit-elle,
Autour de mon autel ce frais tissu de fleurs.
Que ta main sur la toile en fixe les couleurs ;
Reviens m'en faire hommage : et le cœur de Glycère
De ton art agrandi sera le doux salaire. »
Dans l'œil de Pausias, la déesse à l'instant
Imprima du génie un rayon éclatant.
Plein d'un feu créateur il sort, trace, colore
D'un rapide pinceau les dons riants de Flore,
Et les porte aux autels où Glycère à son tour
Doti offrir des bouquets à la mère d'Amour.

Glycère arrive, approche : ô surprise inouïe !
Elle voit près du lys la rose épanouie.
« Eh ! quelle main, dit-elle, a d'un art délicat,
En imitant les fleurs, reproduit leur éclat ? »
Le jeune artiste alors brûlant d'espoir s'élance,
Tombe aux pieds de Glycère, et, rompant le silence,
« C'est moi, moi qui, jaloux d'obtenir un regard,
Pour vous ai reculé les bornes de mon art.

Vos bouquets, des couleurs m'ont appris l'harmonie :
J'aimais, à mon amour je dois tout mon génie. »
Ces mots qui de Glycère ont chatouillé l'orgueil
Changent en doux regards la fierté de son œil ;
Un souris la trahit, et sa bouche elle-même
Presque sans son aveu prononce : Je vous aime.

(*Les Mois*, Avril.)

PARNY

(1753-1814)

Le vicomte de Parny, pour avoir fait *la Guerre des Dieux*, jouit dans l'histoire littéraire d'une assez mauvaise réputation. La licence qui règne dans ses écrits a pu faire oublier aux critiques les grâces réelles, l'aimable facilité, et l'élégance aisée qu'on y trouve. Créole né à l'île Bourbon, origine qui suffirait à expliquer son tempérament voluptueux, il vint de bonne heure en France, où il embrassa l'état des armes. Revenu plus tard dans son pays, il conçut pour une jeune créole, Mlle Troussaille, que l'on a nommée à tort Esther de Baïf, une passion des plus violentes, et la chanta sous le nom d'Éléonore. De retour en France, il publia en 1777 un *Voyage de Bourgogne*, ouvrage mêlé de prose et de vers, une *Épître aux Insurgés de Boston*, et, en 1778, son premier recueil de poésie érotique. Après un voyage à Pondichéry où il accompagna le gouverneur général des possessions françaises dans les Indes, en qualité d'aide de camp, Parny se retira aux environs de Paris, et se livra désormais à la poésie. La Révolution, par le remboursement des rentes en assignats, l'avait ruiné. Il dut entrer pour vivre dans les bureaux de l'Instruction publique, d'où il passa ensuite dans ceux des Droits réunis. C'est à cette époque qu'il publia : *la Journée champêtre*, *les Fleurs*, *les Tableaux*, et une foule de poésies fugitives. En 1799, sa *Guerre des Dieux*, poème immoral et irréligieux, obtint un succès considérable. Napoléon Ier, en 1813, lui accorda une pension de trois mille francs.

Parny est tombé de nos jours dans un oubli à peu près complet, et d'ailleurs injustifié. Plus que tout autre des poètes du XVIIIe siècle qui ont écrit des poèmes amoureux, il sait se montrer à l'occasion ému et sincère. La sensualité de ses élégies est si spontanée, et semble faire à un tel point partie de sa nature même, qu'il serait par trop cruel de lui en faire un sérieux grief ; dans l'expression d'un amour brûlant et tendre à la fois, il ne saurait être surpassé. Sa forme, d'une pureté parfaite, rappelle, avec plus de mièvrerie toutefois, celle des plus belles épigrammes de l'anthologie grecque. Ce n'est pas un des moindres mérites de celui qu'on a surnommé le « Tibulle français », d'avoir appelé le grand nom d'André Chénier sous la plume de ses commentateurs.

VERS GRAVÉS SUR UN ORANGER

Oranger, dont la voûte épaisse
Servit à cacher nos amours,
Reçois et conserve toujours
Ces vers, enfants de ma tendresse ;
Et dis à ceux qu'un doux loisir
Amènera dans ce bocage,
Que si l'on mourait de plaisir,
Je serais mort sous ton ombrage.

DEMAIN

Vous m'amusez par des caresses,
Vous promettez incessamment,
Et vous reculez le moment
Qui doit accomplir vos promesses.
« Demain, » dites-vous tous les jours.
L'impatience me dévore ;
L'heure qu'attendent les amours
Sonne enfin, près de vous j'accours :
« Demain, » répétez-vous encore.
Rendez grâce au dieu bienfaisant
Qui vous donna jusqu'à présent
L'art d'être tous les jours nouvelle ;
Mais le Temps, du bout de son aile,
Touchera vos traits en passant ;
Dès *demain* vous serez moins belle,
Et moi peut-être moins pressant.

Ma santé fuit : cette infidèle
Ne promet pas de revenir,
Et la nature qui chancelle
A déjà su me prévenir
De ne pas trop compter sur elle.
Au second acte brusquement
Finira donc ma comédie :
Vite je passe au dénoûment;
La toile tombe, et l'on m'oublie.

LE REVENANT

J'ignore ce qu'on fait là-bas.
Si du sein de la nuit profonde
On peut revenir en ce monde,
Je reviendrai, n'en doutez pas.
Mais je n'aurai jamais l'allure
De ces revenants indiscrets,
Qui, précédés d'un long murmure,
Se plaisent à pâlir leurs traits,
Et dont la funèbre parure,
Inspirant toujours la frayeur,
Ajoute encore à la laideur
Qu'on reçoit dans la sépulture.
De vous plaire je suis jaloux,
Et je veux rester invisible.
Souvent du zéphyr le plus doux
Je prendrai l'haleine insensible ;
Tous mes soupirs seront pour vous :
Ils feront vaciller la plume
Sur vos cheveux noués sans art,
Et disperseront au hasard
La faible odeur qui les parfume.
Si la rose que vous aimez
Renaît sur son trône de verre ;

Si de vos flambeaux rallumés
Sort une plus vive lumière ;
Si l'éclat d'un nouveau carmin
Colore soudain votre joue,
Et si souvent d'un joli sein
Le nœud trop serré se dénoue ;
Si le sofa plus mollement
Cède au poids de votre paresse,
Donnez un souris seulement
A tous ces soins de ma tendresse.
Quand je reverrai les attraits
Qu'effleura ma main caressante,
Ma voix amoureuse et touchante
Pourra murmurer des regrets ;
Et vous croirez alors entendre
Cette harpe qui, sous mes doigts,
Sut vous redire quelquefois
Ce que mon cœur savait m'apprendre.
Aux douceurs de votre sommeil
Je joindrai celles du mensonge ;
Moi-même, sous les traits d'un songe,
Je causerai votre réveil.
Charmes nus, fraîcheur du bel âge,
Contours parfaits, grâce, embonpoint,
Je verrai tout : mais, quel dommage !
Les morts ne ressuscitent point.

BILLET

Dès que la nuit sur nos demeures
Planera plus obscurément,
Dès que sur l'airain gémissant
Le marteau frappera douze heures,
Sur les pas du fidèle Amour
Alors les Plaisirs, par centaine,
Voleront chez ma souveraine,
Et les Voluptés tour à tour
Prendront soin d'amuser leur reine.
Ils y resteront jusqu'au jour :
Et, si la matineuse Aurore
Oubliait d'ouvrir au Soleil
Ses larges portes de vermeil,
Le soir ils y seraient encore.

PLAN D'ÉTUDES

De vos projets je blâme l'imprudence :
Trop de savoir dépare la beauté.
Ne perdez point votre aimable ignorance,
Et conservez cette naïveté
Qui vous ramène aux jeux de votre enfance.

Le dieu du goût vous donna des leçons
Dans l'art chéri qu'inventa Terpsichore;
Un tendre amant vous apprit les chansons
Qu'on chante à Gnide ; et vous savez encore
Aux doux accents de votre voix sonore
De la guitare entremêler les sons.

Des préjugés repoussant l'esclavage,
Conformez-vous à ma religion ;
Soyez païenne ; on doit l'être à votre âge.
Croyez au dieu qu'on nommait Cupidon.
Ce dieu charmant prêche la tolérance,
Et permet tout, excepté l'inconstance.

N'apprenez point ce qu'il faut oublier,
Et des erreurs de la moderne histoire
Ne chargez point votre faible mémoire,
Mais dans Ovide il faut étudier
Des premiers temps l'histoire fabuleuse,
Et de Paphos la chronique amoureuse.
Sur cette carte, où l'habile graveur
Du monde entier resserra l'étendue,
Ne cherchez point quelle rive inconnue
Voit l'Ottoman fuir devant son vainqueur :
Mais connaissez Amathonte, Idalie,
Les tristes bords par Léandre habités,
Ceux où Didon a terminé sa vie,
Et de Tempé les vallons enchantés.
Égarez-vous dans le pays des fables ;
N'ignorez point les divers changements
Qu'ont éprouvés ces lieux jadis aimables :
Leur nom toujours sera cher aux amants.
Voilà l'étude amusante et facile
Qui doit parfois occuper vos loisirs,
Et précéder l'heure de nos plaisirs.
Mais la science est pour vous inutile.
Vous possédez le talent de charmer ;
Vous saurez tout, quand vous saurez aimer.

LE REFROIDISSEMENT

Ils ne sont plus ces jours délicieux,
Où mon amour respectueux et tendre
A votre cœur savait se faire entendre,
Où vous m'aimiez, où nous étions heureux !
Vous adorer, vous le dire et vous plaire,
Sur vos désirs régler tous mes désirs,
C'était mon sort ; j'y bornais mes plaisirs.
Aimé de vous, quels vœux pouvais-je faire?
Tout est changé. Quand je suis près de vous,
Triste et sans voix, vous n'avez rien à dire;
Si quelquefois je tombe à vos genoux,
Vous m'arrêtez avec un froid sourire,
Et dans vos yeux s'allume le courroux.
Il fut un temps, vous l'oubliez peut-être,
Où j'y trouvais cette molle langueur,
Ce tendre feu que le désir fait naître,
Et qui survit au moment du bonheur.
Tout est changé, tout, excepté mon cœur !

DÉPIT

Oui, pour jamais
Chassons l'image
De la volage
Que j'adorais.
A l'infidèle
Cachons nos pleurs,
Aimons ailleurs ;
Trompons comme elle.

De sa beauté
Qui vient d'éclore
Son cœur encore
Est trop flatté.
Vaine et coquette,
Elle rejette
Mes simples vœux :
Fausse et légère,
Elle veut plaire
A d'autres yeux.
Qu'elle jouisse
De mes regrets ;
A ses attraits
Qu'elle applaudisse.
L'âge viendra ;
L'essaim des Grâces
S'envolera,
Et sur leurs traces
L'Amour fuira.
Fuite cruelle !
Adieu l'espoir
Et le pouvoir
D'être infidèle.
Dans cet instant,
Libre et content,
Passant près d'elle,
Je sourirai,
Et je dirai :
« Elle fut belle. »

IL EST TROP TARD

Rappelez-vous ces jours heureux,
Où mon cœur crédule et sincère
Vous présenta ses premiers vœux.
Combien alors vous m'étiez chère !
Quels transports ! quel égarement !
Jamais on ne parut si belle
Aux yeux enchantés d'un amant ;
Jamais un objet infidèle
Ne fut aimé plus tendrement.
Le temps sut vous rendre volage ;
Le temps a su m'en consoler.
Pour jamais j'ai vu s'envoler
Cet amour qui fut votre ouvrage :
Cessez donc de le rappeler.
De mon silence en vain surprise,
Vous semblez revenir à moi ;
Vous réclamez en vain la foi
Qu'à la vôtre j'avais promise :
Grâce à votre légèreté,
J'ai perdu la crédulité
Qui pouvait seule vous la rendre.
L'on n'est bien trompé qu'une fois.
De l'illusion, je le vois,
Le bandeau ne peut se reprendre.
Échappé d'un piège menteur,
L'habitant ailé du bocage
Reconnaît et fuit l'esclavage
Que lui présente l'oiseleur.

A MES AMIS

Rions, chantons, ô mes amis,
Occupons-nous à ne rien faire,
Laissons murmurer le vulgaire.
Le plaisir est toujours permis.
Que notre existence légère
S'évanouisse dans les jeux.
Vivons pour nous, soyons heureux,
N'importe de quelle manière.
Un jour il faudra nous courber
Sous la main du temps qui nous presse;
Mais jouissons dans la jeunesse,
Et dérobons à la vieillesse
Tout ce qu'on peut lui dérober.

LE RACCOMMODEMENT

Nous renaissons, ma chère Eléonore ;
Car c'est mourir que de cesser d'aimer.
Puisse le nœud, qui vient de se former,
Avec le temps se resserrer encore!
Devions-nous croire à ce bruit imposteur,
Qui nous peignit l'un à l'autre infidèle ?
Notre imprudence a fait notre malheur.
Je te revois plus constante et plus belle :
Règne sur moi; mais règne pour toujours.
Jouis en paix de l'heureux don de plaire.
Que notre vie, obscure et solitaire,
Coule en secret sous l'aile des Amours;
Comme un ruisseau qui, murmurant à peine,
Et dans son lit resserrant tous ses flots,
Cherche avec soin l'ombre des arbrisseaux,
Et n'ose pas se montrer dans la plaine.

Du vrai bonheur les sentiers peu connus
Nous cacheront aux regards de l'Envie ;
Et l'on dira, quand nous ne serons plus :
« Ils ont aimé ; voilà toute leur vie. »

LE VOYAGE MANQUÉ

A M. DE F...

Abjurant ma douce paresse,
J'allais voyager avec toi ;
Mais mon cœur reprend sa faiblesse :
Adieu, tu partiras sans moi.
Les baisers de ma jeune amante
Ont dérangé tous mes projets.
Ses yeux sont plus beaux que jamais ;
Sa douleur la rend plus touchante.
Elle me serre entre ses bras,
Des dieux implore la puissance,
Pleure déjà mon inconstance,
Se plaint et ne m'écoute pas.
A ses reproches, à ses charmes,
Mon cœur ne sait pas résister.
Qui ! moi je pourrais la quitter !
Moi, j'aurais vu couler ses larmes,
Et je ne les essuierais pas !
Périssent les lointains climats
Dont le nom causa ses alarmes !
Et toi, qui ne peux concevoir
Ni les amants, ni leur ivresse ;
Toi, qui des pleurs d'une maîtresse
N'as jamais connu le pouvoir,
Pars ; mes vœux te suivront sans cesse.
Mais crains d'oublier ta sagesse
Aux lieux que tu vas parcourir ;
Et défends-toi d'une faiblesse
Dont je ne veux jamais guérir.

LE BOUQUET DE L'AMOUR

Dans ce moment les politesses,
Les souhaits vingt fois répétés,
Et les ennuyeuses caresses,
Pleuvent sans doute à tes côtés.
Après ces compliments sans nombre
L'Amour fidèle aura son tour ;
Car, dès qu'il verra la nuit sombre
Remplacer la clarté du jour,
Il s'en ira, sans autre escorte
Que le Plaisir tendre et discret,
Frappant doucement à ta porte,
T'offrir ses vœux et son bouquet.
Quand l'âge aura blanchi ma tête,
Réduit tristement à glaner,
J'irai te souhaiter ta fête,
Ne pouvant plus te la donner.

ÉLÉGIE

Bel arbre, pourquoi conserver
Ces deux noms qu'une main trop chère
Sur ton écorce solitaire
Voulut elle-même graver ?
Ne parle plus d'Éléonore ;
Rejette ces chiffres menteurs ;
Le temps a désuni les cœurs
Que ton écorce unit encore.

ÉLÉGIE

D'un long sommeil j'ai goûté la douceur.
Sous un ciel pur, qu'elle embellit encore,
A mon réveil je vois briller l'Aurore ;
Le dieu du jour la suit avec lenteur.

Moment heureux ! la nature est tranquille ;
Zéphyre dort sur la fleur immobile ;
L'air plus serein a repris sa fraîcheur,
Et le silence habite mon asile.
Mais quoi ! le calme est aussi dans mon cœur !
Je ne vois plus la triste et chère image
Qui s'offrait seule à ce cœur tourmenté ;
Et la raison, par sa douce clarté,
De mes ennuis dissipe le nuage.
Toi, que ma voix implorait chaque jour,
Tranquillité, si longtemps attendue,
Des cieux enfin te voilà descendue,
Pour remplacer l'impitoyable Amour.
J'allais périr ; au milieu de l'orage
Un sûr abri me sauve du naufrage ;
De l'aquilon j'ai trompé la fureur ;
Et je contemple, assis sur le rivage,
Des flots grondants la vaste profondeur.
Fatal objet, dont j'adorai les charmes,
A ton oubli je vais m'accoutumer.
Je t'obéis enfin ; sois sans alarmes ;
Je sens pour toi mon âme se fermer.
Je pleure encor ; mais j'ai cessé d'aimer.
Et mon bonheur fait seul couler mes larmes.

ÉLÉGIE

Calme des sens, paisible Indifférence,
Léger sommeil d'un cœur tranquillisé,
Descends du ciel ; éprouve ta puissance
Sur un amant trop longtemps abusé.
Mène avec toi l'heureuse Insouciance,
Les Plaisirs purs qu'autrefois j'ai connus,
Et le Repos que je ne trouve plus ;
Mène surtout l'Amitié consolante
Qui s'enfuyait à l'aspect des Amours,
Et des Beaux-Arts la famille brillante,
Et la Raison que je craignais toujours.

Des passions j'ai trop senti l'ivresse ;
Porte la paix dans le fond de mon cœur :
Ton air serein ressemble à la sagesse,
Et ton repos est presque le bonheur.
Il est donc vrai : l'amour n'est qu'un délire !
Le mien fut long ; mais enfin je respire,
Je vais renaître ; et mes chagrins passés,
Mon fol amour, les pleurs que j'ai versés,
Seront pour moi comme un songe pénible
Et douloureux à nos sens éperdus,
Mais qui, suivi d'un réveil plus paisible,
Nous laisse à peine un souvenir confus.

LA ROSE

C'est l'âge qui touche à l'enfance,
C'est Justine, c'est la candeur.
Déjà l'amour parle à son cœur :
Crédule comme l'innocence,
Elle écoute avec complaisance
Son langage souvent trompeur.
Son œil satisfait se repose
Sur un jeune homme à ses genoux,
Qui, d'un air suppliant et doux,
Lui présente une simple rose :
De cet amant passionné,
Justine, refusez l'offrande ;
Lorsqu'un amant donne, il demande,
Et beaucoup plus qu'il n'a donné.

A BERTIN

Crois-moi, la brillante couronne
Dont tu flattes ma vanité,
C'est l'amitié qui me la donne
Sans l'aveu de la vérité.
Fruits légers de ma faible veine,
Cet honneur n'est point fait pour vous ;
Modestes et connus à peine,
Vous me ferez peu de jaloux.

Il est vrai qu'à la noble envie
D'être célèbre après ma mort
Je ne me sens pas assez fort
Pour sacrifier cette vie.
Dans les sentiers d'Anacréon
Égarant ma jeunesse obscure,
Je n'ai point la démangeaison
D'entremêler une chanson
Aux écrits pompeux du Mercure,
Et je renonce sans murmure
A la trompeuse ambition
D'une célébrité future.
J'irai tout entier aux enfers.
En vain ta voix douce et propice
Promet plus de gloire à mes vers ;
Ma nullité se rend justice.
Nos neveux, moins polis que toi,
Flétriront bientôt ma couronne :
Peu jaloux de vivre après moi,
Je les approuve et leur pardonne.

VERS

SUR LA MORT D'UNE JEUNE FILLE

Son âge échappait à l'enfance ;
Riante comme l'innocence,
Elle avait les traits de l'Amour.
Quelques mois, quelques jours encore,
Dans ce cœur pur et sans détour
Le sentiment allait éclore.
Mais le ciel avait au trépas
Condamné ses jeunes appas.
Au ciel elle a rendu sa vie,
Et doucement s'est endormie
Sans murmurer contre ses lois.
Ainsi le sourire s'efface ;
Ainsi meurt, sans laisser de trace,
Le chant d'un oiseau dans les bois.

Delille

(1738-1813)

L'abbé Jacques Delille passe à bon droit pour le plus grand des poètes descriptifs français du XVIIIe siècle. Fils naturel d'un avocat de Clermont-Ferrand, Fontanier, qui le reconnut, il fit de brillantes études au collège de Lisieux, puis à Paris. Tout d'abord, il se destina à l'enseignement, et professa, dans la capitale, au collège de Beauvais, et au collège de la Marche. Il débuta dans les lettres par une traduction élégante et assez exacte des *Géorgiques* de Virgile (1769) qui emporta l'admiration de Voltaire et qui lui valut un fauteuil à l'Académie (1774). Pourvu d'une chaire de littérature latine au Collège de France, il devint célèbre, parut à la Cour et dans les salons. La Révolution vint troubler une carrière qui s'annonçait sous d'aussi brillants auspices. Il fut arrêté et ne dut son salut qu'à la protection du farouche Chaumette, procureur de la Commune de Paris. Durant le Directoire, il resta dans un exil volontaire. Le gouvernement du Consulat le rappela, et lui restitua sa chaire de poésie latine au Collège de France. Le titre d'abbé qu'il portait lui venait de l'abbaye de Saint-Séverin qui lui avait été donnée avant 1789, et dont il touchait les revenus, sans avoir pour cela le moindre caractère ecclésiastique. Il devint aveugle dans les dernières années de sa vie, mais cette infirmité ne l'empêcha pas de travailler et de produire.

Il nous a laissé, outre les *Géorgiques*, une traduction de l'*Énéide* (1804) qui n'avait pas les mérites de la précédente, une traduction du *Paradis perdu* (1805), remarquable par

l'énergie du style et par le soin avec lequel le mouvement de l'original est rendu, et enfin une traduction de l'*Essai sur l'Homme*, de Pope. Ses poèmes descriptifs comprennent : *les Jardins* (1782), *l'Homme des Champs* (1800), *la Pitié* (1803), *l'Imagination* (1808), *les Trois Règnes de la Nature* (1809), *la Conversation* (1812).

La grande réputation de Delille nous étonne aujourd'hui ; nous jugeons monotone à juste titre un poète qui ne sut guère que décrire et pour qui tout était prétexte à description. Certes, nous accordons qu'il déploya dans ce genre des qualités toutes particulières. Il était élégant, brillant et spirituel, trop spirituel et trop brillant parfois. Le désir de faire valoir toutes les grâces de son esprit le rendait minutieux ; il soignait trop le détail, et perdait de vue l'impression d'ensemble à produire. C'est pourquoi, s'il est possible de trouver dans sa traduction des *Géorgiques* des morceaux entiers qui sont admirables parce qu'il est porté par le grand courant de la poésie virgilienne, il est moins aisé de trouver dans le reste de ses œuvres des développements de quelque étendue qui soient supportables. Ce qui faisait la joie des contemporains de Delille ne nous séduit guère aujourd'hui. Ils aimaient, dans ses poèmes, sa prodigieuse ingéniosité, et la poésie était pour eux une sorte de jeu où l'on n'estimait rien tant que la difficulté vaincue. Pour avoir trop satisfait au goût de son siècle, Delille n'eut pas le même succès auprès de ceux qui vinrent après lui. C'est seulement à notre époque, si tourmentée du désir de tout comprendre, de tout pardonner, de tout réhabiliter, qu'on lui a rendu la part d'estime que méritait son talent d'artiste délicat et d'observateur habile.

VERSAILLES

Loin de ces vains apprêts, de ces petits prodiges,
Venez, suivez mon vol au pays des prestiges,
A ce pompeux Versaille, à ce riant Marli,
Que Louis, la nature, et l'art, ont embelli.
C'est là que tout est grand, que l'art n'est point timide ;
Là, tout est enchanté, c'est le palais d'Armide ;
C'est le jardin d'Alcine, ou plutôt d'un héros
Noble dans sa retraite, et grand dans son repos,
Qui cherche encore à vaincre, à dompter des obstacles,
Et ne marche jamais qu'entouré de miracles.
Voyez-vous et les eaux, et la terre, et les bois,
Subjugués à leur tour, obéir à ses lois ;
A ces douze palais d'élégante structure
Ces arbres marier leur verte architecture ;
Ces bronzes respirer ; ces fleuves suspendus,
En gros bouillons d'écume à grand bruit descendus,
Tomber, se prolonger dans des canaux superbes,
Là, s'épancher en nappe, ici, monter en gerbes,
Et, dans l'air s'enflammant aux feux d'un soleil pur,
Pleuvoir en gouttes d'or, d'émeraude, et d'azur ?
Si j'égare mes pas dans ces bocages sombres,
Des Faunes, des Sylvains, en ont peuplé les ombres ;
Et Diane et Vénus enchantent ce beau lieu ;
Tout bosquet est un temple, et tout marbre est un dieu :
Et Louis, respirant du fracas des conquêtes,
Semble avoir invité tout l'Olympe à ses fêtes.

(*Les Jardins*, Chant I.)

TRISTESSE D'AUTOMNE

Remarquez-les (1) surtout lorsque la pâle automne,
Près de la voir flétrir, embellit sa couronne ;
Que de variété ! que de pompe et d'éclat !
Le pourpre, l'oranger, l'opale, l'incarnat,
De leurs riches couleurs étalent l'abondance.
Hélas ! tout cet éclat marque leur décadence.
Tel est le sort commun. Bientôt les Aquilons
Des dépouilles des bois vont joncher les vallons ;
De moment en moment la feuille sur la terre,
En tombant, interrompt le rêveur solitaire.
Mais ces ruines même ont pour moi des attraits.
Là, si mon cœur nourrit quelques profonds regrets,
Si quelque souvenir vient rouvrir ma blessure,
J'aime à mêler mon deuil au deuil de la nature ;
De ces bois desséchés, de ces rameaux flétris,
Seul, errant, je me plais à fouler les débris.
Ils sont passés les jours d'ivresse et de folie :
Viens, je me livre à toi, tendre mélancolie ;
Viens, non le front chargé de nuages affreux
Dont marche enveloppé le chagrin ténébreux,
Mais l'œil demi-voilé, mais telle qu'en automne
A travers des vapeurs un jour plus doux rayonne :
Viens, le regard pensif, le front calme, et les yeux
Tout prêts à s'humecter de pleurs délicieux.

(*Les Jardins*, Chant II.)

(1) Les arbres.

NICE

O Nice ! heureux séjour, montagnes renommées,
De lavande, de thym, de citron parfumées ;
Que de fois sous tes plants d'oliviers toujours verts,
Dont la pâleur s'unit au sombre azur des mers,
J'égarai mes regards sur ce théâtre immense !
Combien je jouissais ! soit que l'onde en silence,
Mollement balancée, et roulant sans efforts,
D'une frange d'écume allât ceindre ses bords ;
Soit que son vaste sein se gonflât de colère ;
J'aimais à voir le flot, d'abord ride légère,
De loin blanchir, s'enfler, s'allonger et marcher,
Bondir tout écumant de rocher en rocher,
Tantôt se déployer comme un serpent flexible,
Tantôt, tel qu'un tonnerre, avec un bruit horrible,
Précipiter sa masse, et de ses tourbillons
Dans les rocs caverneux engloutir les bouillons :
Ce mouvement, ce bruit, cette mer turbulente,
Roulant, montant, tombant en montagne écumante,
Enivraient mon esprit, mon oreille, mes yeux ;
Et le soir me trouvait immobile en ces lieux.

(*Les Jardins*, Chant II.)

PRODIGES QUI ACCOMPAGNÉRENT LA MORT DE CÉSAR

. . . .
Qui pourrait, ô soleil, t'accuser d'imposture?
Tes immenses regards embrassent la nature;
C'est toi qui nous prédis ces tragiques fureurs
Qui couvent sourdement dans l'abîme des cœurs.
  Quand César expira, plaignant notre misère,
D'un nuage sanglant tu voilas ta lumière;
Tu refusas le jour à ce siècle pervers;
Une éternelle nuit menaça l'univers.
Que dis-je? tout sentait notre douleur profonde,
Tout annonçait nos maux, le ciel, la terre, et l'onde,
Les hurlements des chiens, et les cris des oiseaux.
Combien de fois l'Etna, brisant ses arsenaux,
Parmi des rocs ardents, des flammes ondoyantes,
Vomit en bouillonnant ses entrailles brûlantes !
Des bataillons armés dans les airs se heurtaient;
Sous leurs glaçons tremblants, les Alpes s'agitaient ;
On vit errer la nuit des spectres lamentables;
Des bois muets sortaient des voix épouvantables ;
L'airain même parut sensible à nos malheurs;
Sur le marbre amolli l'on vit couler des pleurs
La terre s'entr'ouvrit, les fleuves reculèrent,
Et, pour comble d'effroi... les animaux parlèrent.
Le superbe Eridan, le souverain des eaux,
Traîne et roule à grand bruit forêts, bergers, troupeaux;
Le prêtre, environné de victimes mourantes,
Observe avec horreur leurs fibres menaçantes;
L'onde changée en sang roule des flots impurs;
Des loups hurlant dans l'ombre épouvantent nos murs;
Même en un jour serein l'éclair luit, le ciel gronde,
Et la comète en feu vient effrayer le monde.

Aussi la Macédoine a vu nos combattants
Une seconde fois s'égorger dans ses champs ;
Deux fois le ciel souffrit que ces fatales plaines
S'engraissassent du sang des légions romaines.
Un jour, le laboureur, dans ces mêmes sillons
Où dorment les débris de tant de bataillons,
Heurtant avec le soc leur antique dépouille,
Trouvera, plein d'effroi, des dards rongés de rouille,
Verra de vieux tombeaux sous ses pas s'écrouler,
Et des soldats romains les ossements rouler.
O père des Romains, fils du Dieu des batailles !
Protectrice du Tibre, appui de nos murailles,
Vesta, dieux paternels, ô dieux de mon pays !
Ah ! du moins que César rassemble nos débris !
Par ces revers sanglants dont elle fut la proie,
Rome a bien éffacé les parjures de Troie.
Hélas ! le ciel jaloux du bonheur des Romains,
César, te redemande aux profanes humains.
Que d'horreurs en effet ont souillé la nature !
Les villes sont sans lois, la terre sans culture !
En des champs de carnage on change nos guérets,
Et Mars forge ses dards des armes de Cérès.
Ici le Rhin se trouble, et là mugit l'Euphrate ;
Partout la guerre tonne et la discorde éclate ;
Des augustes traités le fer tranche les nœuds,
Et Bellone en grondant se déchaîne en cent lieux.
Ainsi, lorsqu'une fois lancés de la barrière,
D'impétueux coursiers volent dans la carrière,
Leur guide les rappelle et se roidit en vain,
Le char n'écoute plus ni la voix, ni le frein.

(*Géorgiques* Chant I.)

LE NAVIRE

Quelle majestueuse et fière architecture !
Le calcul prévoyant dessina sa structure !
Dans sa coupe, légère avec solidité,
Il réunit la force à la rapidité.
Emporté par la voile et dédaignant la rame,
Le chêne en est le corps et le vent en est l'âme.
L'aimant, fidèle au pôle, et le timon prudent
Dirigent ses sillons sur l'abîme grondant.
L'équilibre des poids le balance sur l'onde ;
Son vaste sein reçoit tous les trésors du monde ;
La foudre arme ses flancs ; géant audacieux,
Sa carène est dans l'onde et ses mâts dans les cieux.
Longtemps de son berceau l'enceinte l'emprisonne ;
Signal de son départ, tout à coup l'airain tonne ;
Soudain, lassé du port, de l'ancre et du repos,
Aux éclats du tonnerre, aux cris des matelots,
Au bruit des longs adieux mourants sur le rivage,
Superbe, avec ses mâts, ses voiles, ses cordages,
Il part, et devant lui chassant les flots amers,
S'empare fièrement de l'empire des mers.

(*L'Imagination*, Chant V.)

PROLOGUE
DU POÈME DE LA CONVERSATION

Je suis content de ma journée;
De mes poétiques travaux,
Ma diligente matinée
A vu naître les fruits nouveaux.
Près de mon humble cheminée
J'ai rassemblé mes amis les plus chers,
Amateurs, comme moi, des beaux arts, des beaux vers,
Éclairés par l'usage et polis par l'étude,
Que chaque soir, dans mon humble réduit,
Auprès de moi l'habitude conduit;
Non l'habitude routinière,
Qui, se traînant dans son ornière,
Dans la même assemblée et dans les mêmes lieux,
S'en va jeter sa face coutumière
Et ses propos fastidieux;
Mais l'habitude libre et fière
Qui, chez ses bons amis, les mêmes qu'autrefois,
S'acheminant par goût et s'arrêtant par choix,
Dans sa visite journalière,
Sans faste, sans bruit, vient à pied,
Avec sa grâce familière,
Vider en causant la théière,
Ou le flacon de l'amitié.
Par une amère et douce souvenance
Nous sommes remontés aux jours de notre enfance :
Ces jours de crainte et d'espérance,
Et de tristesse et de gaîté.
Nous aimions à revoir, dans cette douce image,
Et les fruits de l'étude et les fleurs du jeune âge;
Nos peines, nos amusements,
Nos raquettes, nos rudiments,

La liberté des champs, les barreaux du collège ;
En hiver nos boules de neige,
Et dans l'été nos ricochets.
Nos frivoles plaisirs, nos douleurs passagères,
Pour tromper nos pédants, nos ruses mensongères,
Et leur férule et nos hochets,
La balle, le sabot tournant sous la courroie ;
Le cerf-volant, objet de surprise et de joie
Pour les marmots qui, le suivant des yeux,
Croyaient monter avec lui, dans les cieux.
Souvent encore avec délices,
De nos scolastiques essais,
Nous nous rappelions les esquisses,
Et nos premiers travaux, et nos premiers succès ;
Qui de nous, du laurier classique,
Vit ceindre son front jeune encor ;
Qui, dans la lice poétique,
Risqua le premier son essor.
Tantôt des mœurs, du caractère,
Boudeur ou gai, folâtre ou sérieux,
Dans notre enfance et dans nos premiers jeux
Nous recherchions l'élan involontaire,
Ces premiers traits, ces préludes obscurs,
Des défauts, des vertus, et des talents futurs ;
Qui de nous, sous les lois d'un pédagogue austère,
Sujet obéissant et docile écolier,
De bonne heure apprit à plier
Au joug d'une règle sévère
Son caractère moutonnier.
Lequel de nous, malgré sa chaire dominante,
Sa coiffure carrée et sa robe imposante,
Sur le nez du régent faisait, d'un doigt hardi,
Voler le pain en boulette arrondi ;
Sans pesanteur, sans morgue doctorale,
Souvent nous raisonnions des lois, de la morale,
Des défauts de l'esprit et des vices du cœur,
De la science, peu commune,
D'unir la gloire et le bonheur ;
Du grand chemin de la fortune,
Du sentier étroit de l'honneur.

Aucun, par un babil frivole,
Sur son voisin n'usurpait la parole ;
Chacun parlant, se taisant à son tour,
Du discours circulaire attendait le retour ;
Et comme ces pinces fidèles
Qui, des tisons de mon ardent foyer,
De temps en temps, pour m'égayer,
Font petiller les vives étincelles,
Par un commun accord passaient de main en main ;
Ainsi venant, revenant à la ronde,
L'entretien, tour à tour, sérieux ou badin,
Sans désordre suivait sa marche vagabonde,
Et faisait jaillir à propos
Le feu de la saillie et l'éclair des bons mots.

De ces aimables causeries,
Qui me charmèrent tant de fois,
J'ai conservé les images chéries ;
J'en goûtai les plaisirs ; j'en dicterai les lois.

Dans les sociétés et les âges antiques,
Causer fut le premier des plaisirs domestiques ;
Et dans cette altière cité,
Mère du despotisme et de la liberté,
Dont les bandes républicaines,
Aux bords de l'Eurotas, aux rives africaines,
A travers les débris de vingt trônes divers,
Allaient porter les lois, les drapeaux et les fers ;
Si du Forum les fougueuses cabales,
Ou du sénat les discordes fatales,
Ou les attentats des méchants
Les avaient exilés dans leurs maisons des champs,
Ce qui restait d'illustres personnages,
Édiles, consuls, dictateurs,
Magistrats renommés, ou fiers triomphateurs ;
Sitôt que dans leur paysage
Les bosquets paternels reprenaient leurs ombrages,
De leur sainte union, resserrant les liens,
Chaque jour renouaient leurs graves entretiens.
Là, n'étaient point traités ces objets inutiles,

Ces petits intérêts, ces nouveautés futiles,
Qui, des grandes cités, composent les rumeurs:
De la mode du jour le caprice fantasque,
Ou les plis d'une toge, ou les plumes d'un casque.
Les bonnes lois, les bonnes mœurs,
Le chemin du bonheur, la route de la gloire,
Les règles de la vie et de l'art oratoire,
Les grands tableaux de la terre et des cieux;
Les droits des citoyens, la nature des dieux;
La constante amitié, la tranquille vieillesse,
Cueillant en paix les fruits de la sagesse :
Voilà leurs entretiens. De frivoles esprits
Aux interlocuteurs ne donnaient point le prix.
A Tuscule, à Tibur, aussi bien que dans Rome,
De grands hommes toujours écoutaient un grand homme :
C'étaient les Cicéron, les Caton, les Brutus,
Les grands talents et les grandes vertus.
Tous oubliaient, dans leurs riants domaines,
Et les ambitions et les pompes romaines;
Et dans le fond d'un bois, sous l'abri d'un berceau,
Au bord paisible d'un ruisseau,
D'où leurs discours pesaient sur les destins du monde,
Entre eux se préparaient, dans une paix profonde,
Ces grands édits et ces puissantes lois
Qui commandaient à Rome et maîtrisaient les rois.

D'Athènes, plus galante et moins majestueuse,
L'habitude voluptueuse,
Dans ce séjour des arts et de la liberté,
A qui Rome, à regret, cédait son cher Virgile,
Donnait souvent à la beauté,
Sur un auditoire docile,
Une plus douce autorité.
La grâce commandait à la foule attentive;
Et sa douceur persuasive,
Des plus mâles vertus et des plus hauts talents,
Quelquefois, j'en conviens, arrêtait les élans;
Mais plus souvent, d'une austère sagesse
Son tact, plus délicat, corrigeait la rudesse;
Du génie, encor brut, polissait l'âpreté;

Des naturels hautains abaissait la fierté.
  Tous, à ses lois soumettant leur audace,
De leur brillant modèle ils admiraient la trace ;
Inspirés par l'amour, par le goût applaudis,
Et discoureurs plus gais, novateurs moins hardis,
Ce qu'ils perdaient en force, ils le gagnaient en grâce.

Ainsi dans son salon, par les arts embelli,
    Encor brillante de jeunesse,
Aspasie assemblait ce que toute la Grèce
    Avait de grand et de poli.

Sur ce terrain brillant de grâce et de richesse
    Tous les fruits avaient leur saison ;
La gravité sévère y suivait la vieillesse,
Le calme l'âge mûr, l'audace la jeunesse.
    Instruits, par la comparaison,
    De ce qui plaît, de ce qui blesse,
Tous devaient l'un à l'autre une heureuse souplesse.
    Le riant épicurien
  Y déridait l'âpre stoïcien ;
    Sous les yeux de l'enchanteresse,
Pleins de grâce, à la fois, et de sévérité,
Le bon sens n'eût osé se montrer sans finesse,
    L'illusion sans vérité,
    L'enthousiasme sans justesse ;
  Le bon exemple y formait le bon ton ;
La critique sévère avait sa politesse,
    L'éloge sa délicatesse ;
    C'était la fleur de la raison
    Et la moisson de la sagesse.
Là, dans les doux transports d'une amoureuse ivresse,
  Le front paré de fleurs ou de lauriers,
Les fameux orateurs, l'élite des guerriers,
  De leurs combats, ou de leurs ambassades,
Rapportant d'un grand nom l'illustre autorité,
Sans froid raisonnement, sans folles incartades,
    Déployaient avec liberté
Leur vieille expérience, ou leur jeune gaîté.
Là, brillaient sans orgueil, mais non sans dignité,

Les Périclès et les Alcibiades,
Qui, parant leur autorité
Du suffrage de la beauté,
L'aimaient comme la gloire, et bien plus que la vie ;
Et, pour un regard d'Aspasie,
Oubliaient la postérité.
Là, les yeux pétillants et d'amour et de verve,
Le divin Phidias venait à la beauté
Offrir avec timidité,
Son Jupiter et sa Minerve.
Là de Platon le maître respecté,
Par des accents pleins de noblesse,
Ramenant à l'espoir la triste humanité,
Faisait entendre à la faiblesse
Le dogme consolant de l'immortalité.
Aussi son amante ravie
Aspirant, pour lui plaire, à la célébrité,
Après l'avoir aimé toute sa vie,
Voulait suivre son vol vers la postérité.
Tous deux, en même temps, admirés dans la Grèce,
L'un à l'autre payaient un encens mérité.
Aspasie, en beaux vers, célébrait la sagesse,
Et Socrate amoureux encensait la beauté.
D'accord avec ses yeux, son cœur l'avait choisie ;
Comme lui, ses concitoyens,
Fiers d'être admis à ses doux entretiens,
De la belle adoraient l'aimable fantaisie ;
Et les plus beaux esprits, les plus fameux héros,
Ne tenaient pas contre un des mots
Ou des sourires d'Aspasie.
Mais toute chose a son danger.
A ces réunions charmantes
Où quelquefois accouraient se ranger
Des amants en crédit, d'illustres intrigantes,
L'intérêt de l'État n'était point étranger.
Là comme parmi nous, aux époques fameuses
De nos princes ligueurs, de nos belles frondeuses,
Dans un cercle affidé d'ambitieux amants,
Pour dominer par eux la fortune publique,
Oubliant du plaisir les vains amusements,

Et l'humble autorité du pouvoir domestique ;
Par d'adroites faveurs, des entretiens charmants,
La beauté préparait les grands événements ;
    Et, par une double tactique,
  Avec adresse employait tour à tour
    Et l'amour à la politique,
    Et la politique à l'amour.
    Ainsi, d'une voix éloquente,
    Dictant la paix ou les combats,
Aspasie entraînait la foule obéissante ;
Ou, des troubles publics prévenant les éclats,
    Composait sa triple couronne
Des myrtes de Vénus, du laurier de Bellone
    Et de l'olivier de Pallas.

(*La Conversation*, Prologue.)

TABLE

ROUCHER

PARNY

DELILLE

CORBEIL. — IMPRIMERIE CRÉTÉ.

